

École de Psychanalyse des Forums du Champ lacanien
Paris 9/10/11 décembre 2011

3^e Rencontre internationale d'École

L'analyse

**SES FINS,
SES SUITES.**

ACTES
ACTAS
ATAS
ATTI
PROCEEDINGS

Cité des sciences
et de l'Industrie
Porte de la Villette
Paris

Renseignements
01 56 24 22 56

EPFCL-France
118 rue d'Assas 75006 Paris
www.champlacanien.net
Formation continue n°11754119375



III Rencontre Internationale de
L' École de Psychanalyse des Forums du Champ Lacanien

L'analyse, ses fins, ses suites
Actes

El psicoanálisis, finales, continuaciones
Actas

A análise, fins e consequências
Atas

L'analisi, fini e conseguenze
Atti

Analysis, its ends, its continuations
Proceedings

SOMMAIRE

SUMARIO | SUMÁRIO | RIASSUNTO | SUMMARY

L'ANALYSE, SES FINS, SES SUITES

EL PSICOANÁLISIS, FINALES, CONTINUACIONES | A ANÁLISE, FINS E CONSEQUÊNCIAS
L'ANALISI, FINI E CONSEGUENZE | ANALYSIS, ITS ENDS, ITS CONTINUATIONS

SÉANCES PLÉNIÈRES

PLENARIAS | PLENÁRIAS | PLENARIA | PLENARIES

Je suis la trace du désir de l'Autre <i>Sol Aparicio</i>	08
El analista analizante <i>Marcelo Mazzuca</i>	11
Moments of separation on analysis <i>Susan Schwarz</i>	14
L'affaire du 9 Octobre <i>Stéphanie Gilet-Lebon</i>	19
¿Y después? La satisfacción de seguir pasando <i>Ana Martínez</i>	26
La fin, les fins <i>Colette Soler</i>	31
La fin par le sens, hors-sens <i>Patricia Dahan</i>	37
Do A.M.E.: o passe para além do dispositivo <i>Sonia Alberti</i>	42
Sinthoma e semblante <i>Antonio Quinet</i>	45
Le véritable voyage <i>Luis Izcovich</i>	50
El conocimiento del síntoma y las opciones en el fin del análisis <i>Gabriel Lombardi</i>	55

Quand l'indémontrable fait preuve	62
<i>Anita Izcovich</i>	
El devenir del síntoma	67
<i>Cora Aguerre</i>	
Le dénouement	73
<i>Michel Bousseyroux</i>	

SALLES SIMULTANÉES

SALAS SIMULTANEAS | SALAS SIMULTÂNEAS | SALE SIMULTANEE | SIMULTANEOUS ROOMS

SALLE 1

SALA 1 | SALA 1 | SALE 1 | ROOM 1

Première Séquence

PRIMERA SECUENCIA | PRIMEIRA SEQUÊNCIA | PRIMA SEQUENZA | FIRST SEQUENCE

Un límite de la estructura a reencontrar en un análisis	79
<i>Xavier Campamà</i>	

La impotencia <i>versus</i> lo imposible	82
<i>Teresa Trias-Sagnier</i>	

La con-formación de l'analyste	85
<i>Fulvio Marone</i>	

De <i>Sepultura</i> a <i>Slipknot</i>	90
<i>Tatiana Assadi</i>	

Deuxième Séquence

SEGUNDA SECUENCIA | SEGUNDA SEQUÊNCIA | SECONDA SEQUENZA | SECOND SEQUENCE

De lo que insiste en repetir al alivio del olvido	94
<i>Ana Guelman</i>	

Analista in funzione, funzione dell'analista	97
<i>Paola Malquori</i>	

La subversión transferencial bajo la luz lacaniana	101
<i>Gladys Mattalia</i>	

SALLE 2

SALA 2 | SALA 2 | SALE 2 | ROOM 2

Première Séquence

PRIMERA SECUENCIA | PRIMEIRA SEQUÊNCIA | PRIMA SEQUENZA | FIRST SEQUENCE

Do passo de sentido ao ab-sentido: o que resta de uma análise 104

Glaucia Nagem

Défaire par la parole ce qui s'est fait par la parole 108

Bernard Lapinalie

Au risque de la psychanalyse 113

Lydie Grandet

Deuxième Séquence

SEGUNDA SECUENCIA | SEGUNDA SEQUÊNCIA | SECONDA SEQUENZA | SECOND SEQUENCE

A la manera de... 116

Rosa Roca

Leslangues de l'analyse 119

Radu Turcanu

La Alegria del bien decir 122

A.Alonso, A.M.Cabrera, C. Delgado, T. Sanchez-Biezma, M.L. de la Oliva

SALLE 3

SALA 3 | SALA 3 | SALE 3 | ROOM 3

Première Séquence

PRIMERA SECUENCIA | PRIMEIRA SEQUÊNCIA | PRIMA SEQUENZA | FIRST SEQUENCE

Les passeurs et la logique temporelle 126

Armando Cote

Dévoilement du secret dans un cartel inédit de passeurs 130

Olga Medina

El saber del final del análisis ¿Como nombrarlo? 135

Ricardo Rojas

Deuxième Séquence

SEGUNDA SECUENCIA | SEGUNDA SEQUÊNCIA | SECONDA SEQUENZA | SECOND SEQUENCE

Crossing the Fantasy in the Sexual Act 139

Yehuda Israeli

Do objeto como borda ao simtoma como furo 144
Conrado Ramos

La partition du sujet ou la disposition mélomane 148
Anne Théveniaud

L'ANALYSE: SES FINS, SES SUITES

EL PSICOANÁLISIS, FINALES, CONTINUACIONES
A ANÁLISE, FINS E CONSEQUÊNCIAS
L'ANALISI, FINI E CONSEGUENZE
ANALYSIS, ITS ENDS, ITS CONTINUATIONS

Je suis la trace du désir de l'Autre

Sol Aparicio

(Ce titre vaut comme exergue. C'est une paraphrase de Lacan qui, en parlant de l'Autre, dit : "c'est de son désir (...) que je suis la trace¹."

L'analyse, ses fins, ses suites. Il y a donc des *suites* à la fin d'une analyse. (Je vais me limiter à dire quelques mots sur ces suites.)

On en parle peu, apparemment. On oublie peut-être que la fin d'une analyse, ce n'est qu'un début. Celui de l'entrée dans le discours analytique, dans sa pratique. Mais aussi - faut-il le dire ? -, le moment où « commence le véritable voyage² ».

Quel peut être ce voyage, si ce n'est celui de la vie elle-même ?

Bien sûr, Lacan, qui terminait avec ces mots un écrit de 1949, n'a pas manqué de relever dans la suite de son enseignement³ combien cette image du voyage est impropre dans notre champ, combien elle relève d'un discours autre, appelons-le religieux, un discours qui donne à la mort un sens, celui d'un seuil à franchir pour une existence ultérieure, ailleurs.

En évoquant ici le moment où "commence le véritable voyage", ce n'est pas cela que je souhaite suggérer. Ce n'est pas du voyage que serait la vie qu'il s'agit, mais de ce qui commence avec la fin d'une analyse, du véritable commencement qu'elle inaugure. Car cette fin, singulière, implique un tournant décisif - marqué par l'allègement du poids du symptôme, la réduction de la jouissance mortifère, la dissipation du voile fantasmatique, mieux, la trouée faite dans l'écran fantasmatique qui voile le réel... et l'ouverture qui s'en suit à l'heur, qui n'est pas que mauvais, qui peut être bon dès lors que cette répétition que Freud appelait démoniaque, a trouvé dans l'analyse un point d'arrêt.

L'analyse, ses fins, ses suites. C'est tout autre chose que les suite et fin de la série d'épisodés d'un feuilleton. C'est même l'inverse. La fin, quelles qu'en soient les formes qu'elle peut prendre, ouvre sur les suites. Et l'on peut interroger celles-ci. Quelles suites donnera-t-il, celui qui a mis fin à son analyse, à ce qui s'en est déposé pour lui ? Si l'analyse a réellement entamé « la cohérence du sujet en tant que moi⁴ », que fera-t-il du savoir de son impuissance, de la vérité de sa misère, de son manque à jouir, de la reconnaissance des impossibles ?

Que fera-t-il de ce qui s'est initié, de ce quelque chose d'inédit qui a débuté grâce à l'analyse et se poursuivra au-delà de son terme, s'il est vrai que l'analyse est « un processus déclenché », comme le disait pertinemment Jean Oury lors de l'hommage à Lacan qui a réuni à Paris un certain nombre d'analystes le 5 novembre dernier ? Un processus déclenché qui se poursuit et qui, me semble-t-il, ne cesse pas...

Une métamorphose du sujet. L'expression est connue parmi nous. C'est ainsi que Lacan avait qualifié ce que l'analyse peut opérer dans sa « Proposition du 9 octobre 1967 sur l'analyste de l'École ». (« Un autre nouage », dira-t-il dans le Séminaire *Le Sinthome*.)

Certes, la dite métamorphose ne met pas le sujet à l'abri de nouvelles

¹ Séminaire XVI, D'un Autre à l'autre (1968-1969), Seuil, p 71.

² J. Lacan, Écrits, p 100.

³ Dans le séminaire "Les non-dupes errent".

⁴ J. Lacan, Le Séminaire, livre XVI, D'un Autre à l'autre, p 225.

rencontres, de nouvelles conjonctures signifiantes où il peut perdre son latin, ne plus s'y retrouver. Que fera-t-il alors ? Ayant été psychanalysant, il s'y retrouvera sans doute assez pour reconnaître qu'il lui faut, encore une fois, dire... À qui d'autre qu'à un analyste pourrait-il alors s'adresser ?

Dans les suites d'une analyse finie, il arrive parfois que celui-là même qui se prête à occuper la place de semblant d'objet pour un autre, puisse se retrouver en position d'analysant. On le sait. Cela n'implique pas nécessairement, pas dans tous les cas, que l'analyse n'eut pas atteint une fin véritable. Cela peut simplement vouloir dire que le psychanalyste, cette « figure née de l'œuvre de Freud⁵ », est reconnu comme le seul supposé savoir écouter, le seul supposé savoir ce que la parole comporte et de ce fait, le seul « partenaire ayant chance de répondre⁶ ». Seul le discours analytique peut l'offrir.

N'est-ce pas d'ailleurs, précisément, ce qui se sait aujourd'hui, en dépit de l'apparent insuccès - *insu que sait !* - de la psychanalyse ? N'en avons-nous pas le témoignage quotidien par le biais des sujets peu enclins au transfert, ceux qui, à la différence de l'hystérique et de l'obsessionnel, ne sont pas « naturellement psychanalysants⁷ » et qui, pourtant, choisissent de parler à un analyste ? C'est bien là, aujourd'hui, une des suites de l'existence du discours analytique, même si ce discours reste encore socialement mal assis - comme Lacan le remarquait dans les années 70.

La condition de l'analyse, le transfert "freudien", est la mise en fonction du sujet supposé savoir. Leurre dissipé au terme de l'expérience, lorsque la croyance en l'Autre est ébranlée. L'analysant cesse d'en investir son analyste et finit par désinvestir l'objet que celui-ci incarnait, en le désinvestissant libidinalement aussi. Il s'en déprend. Cette double opération, peut-elle être vraiment renouvelée lorsque la fin a réellement eu lieu ? En bonne logique, non. Mais nous sommes en droit d'attendre les réponses de l'expérience que constitue la passe.

Ceci a déjà été avancé parmi nous, je le reprends : la destitution de cette fonction qu'est le sujet supposé savoir est rendue possible par l'expérience du réel. Possible, en l'occasion, veut dire que cela dépend du sujet, des conséquences qu'il tire de cette expérience, des suites qu'il lui donne, donc. Il est en effet pensable que d'autres conséquences puissent en être tirées, à l'opposé même de la chute du sujet supposé savoir. Un renforcement de la croyance en l'Autre, en Dieu ou La femme. Ou le cynisme.

Essayons de préciser. Quelle expérience du réel ? Qu'est-ce qui, dans ce qui s'éprouve, vaut comme rencontre du réel ? Prenons l'exemple du malheur d'une maladie mortelle. C'est, combien souvent, l'occasion pour le sujet névrosé de chercher à donner un sens à cet heur mauvais en prenant la faute sur lui, en s'interrogeant sur son désir inconscient, un désir supposé coupable. Mais il arrive aussi que l'analyse aidant, le sujet en vienne alors à admettre qu'il y a « des mystères du corps que l'inconscient ne peut expliquer ». L'inconscient se tait alors. S'il est savoir, ce n'est plus un savoir « parlant », il demeure opaque. Par ce biais, le signifiant d'un manque dans l'Autre est enfin aperçu, l'idée d'une incomplétude du savoir est admise et cela met fin à la quête de sens, à la pousse au déchiffrage... Le réel comme hors sens, s'impose alors. D'autres occurrences bien différentes sont possibles. La question est à chaque fois celle de savoir comment, en quoi, chacun a touché, s'est heurté à l'impensable, à l'inconscient irréductible, de quelle façon

⁵ J. Lacan, « Allocution sur les psychoses de l'enfant » (1968), Autres écrits, p

⁶ J. Lacan, « Introduction à l'édition allemande des Écrits » (1973), Autres écrits, p

⁷ Comme Lacan le disait, v. *Séminaire XVI, D'un Autre à l'autre*, ch XXIV, 18 juin 1969.

particulière en a-t-il été concerné.

Deux brèves remarques pour terminer.

Évoquer les suites de l'analyse, ce n'est en réalité que tenir compte de la temporalité qui lui est propre, celle du *Nachträglich* freudien, l'après-coup, qui retarde le moment de conclure sur ce qui un instant fut aperçu, qui retarde cette conclusion pendant un imprévisible, et souvent long, temps pour comprendre. Ce qui se vérifie durant et dans le cadre de l'analyse, se vérifie aussi après et dans le cadre de l'École qui accueille et recueille les suites du travail des analysants et des analystes ...

Il n'est pas facile d'éviter la doctrine, et les redites qui vont avec. Nous avons celle de Freud, que Lacan a sans cesse interrogée. Celle de Lacan, qui nous oriente. Et, dans une certaine mesure aussi, celle de la communauté que nous constituons. On peut, et l'on doit même, je crois, souhaiter de pouvoir "s'en passer, à condition de s'en servir". Car le risque est, comme Lacan le pointait à la fin de ... ou pire⁸ que "le discours analytique en reste à ce qui a été dit (par Freud) sans bouger d'une ligne". Il en appelait à "l'analyste dans sa fonction" pour qu'il sache "en recueillir assez de ce que dit" l'analysant.

Un appel au réveil en somme.

⁸ V. séance du 21 juin 1972. *Séminaire XIX, ...ou pire*, Seuil, p 232.

El analista analizante

Marcelo Mazzuca

Es una expresión que tomo de un colega del Foro Analítico del Río de la Plata (Matías Buttini), y que de algún modo sintetiza al menos parte del trabajo preparatorio que realizamos en Buenos Aires con miras al Encuentro Internacional de Escuela. Lo que me interesó del trabajo que hicimos a nivel local no es tanto el estatuto del “analizado” sino el de la formación continua del analista, más precisamente el modo en que aquel que ha pasado al lugar del analista puede retomar su posición analizante.

Sobre este punto recuerdo siempre las palabras de Lacan, que privilegiaba las formaciones del inconsciente por sobre la formación del analista. En lo que concierne al analista, entonces, se trataría más de un “producto” que de una “formación”. Por eso, mi pregunta es la siguiente: ¿qué ocurre con las formaciones del inconsciente luego de la transformación producida por el final del análisis? Segunda pregunta: ¿cuáles son los caminos por los que transita la formación del analista en el marco de una Escuela como la nuestra?

En estos últimos tiempos hemos seguido a Lacan en sus elaboraciones sobre el lapsus y el síntoma —muy presentes en el tramo final de su enseñanza—, y estamos en la tarea de medir las consecuencias clínicas implicadas en su concepción del inconsciente real. Ahora bien, ¿qué decir del sueño, cuya importancia en los testimonios de los pasantes ha sido ya lo suficientemente subrayada? ¿Qué ocurre con los sueños luego del final del análisis y de la experiencia del pase? Esa es la pregunta que intento responder en base a mi experiencia personal.

Antes de hacerlo quisiera recordar lo que la formación del analista le debe —al menos para Freud— al uso de la interpretación de los sueños.

1- La formación del analista y las formaciones del inconsciente

Es conocido el consejo que daba Freud frente a la pregunta ¿cómo podría uno hacerse analista?: “Mediante la interpretación de sus propios sueños”. Consideraba ese ejercicio como una “precondición”, a la cual muy pronto agregó una exigencia mayor: “todo el que pretenda llevar a cabo análisis en otros —decía Freud en sus *Consejos al médico*— debe someterse antes a un análisis con un experto”. Finalmente, en *Ánalysis terminable o interminable*, esta condición toma la siguiente forma: adquirir en la propia experiencia del análisis la firme convicción en la existencia de los procesos inconscientes.

A esta condición, que admitimos como necesaria pero no suficiente, Lacan agregó otras, que podríamos considerar como “condiciones suplementarias” y enumerarlas de la siguiente manera: Uno, La convicción respecto de la inconsistencia del inconsciente, dos, la convicción respecto de la inexistencia de la relación sexual. Y finalmente, respecto de la operación, el acto de destitución subjetiva, condición de posibilidad de la emergencia de un deseo subvertido y renovado, un deseo de saber. Aún así, difícilmente pueda sostenerse que la relación al inconsciente deja de existir. En todo caso, el deseo que lo habita queda transformado. Debemos entonces admitir e interrogar el aspecto interminable de esa relación al deseo inconsciente y de la formación del analista que depende de él.

Por estas razones, podría en algunos aspectos coincidir con Freud, que proponía a los analistas retomar el análisis cada cinco años, aunque no acuerdo en dos

puntos que considero esenciales. Primero, porque no me parece que pueda determinarse de manera general cada cuánto tiempo un analista debe retomar su posición analizante. Eso —lo sabemos— se decide en el caso por caso. Pero fundamentalmente —y esta sería mi segunda objeción— porque no creo que sea estrictamente necesario volver al dispositivo freudiano para que el analista haga lugar a la condición analizante. Por ejemplo, Lacan la retomaba —a su manera— en el trabajo de su Seminario

Como dice el propio Lacan en *El Atolondradicho*, hacer la experiencia del final del análisis puede llevar al analizado a fabricarse una “conducta”, sin por eso suponer que su inconsciente ha quedado totalmente eliminado. Por el contrario, es sobre la base de su relación al inconsciente que el analizado podría hacerse una conducta. En la vida en general y en su relación al psicoanálisis en particular, ya que es de ese inconsciente —como dice Lacan— del cual “oportunamente se vale para dar una interpretación”. Solo que se trata ahora de un inconsciente que ha hecho la prueba de sus imposibilidades: el sexo, el sentido y la significación.

En síntesis, gracias a la proposición de Lacan la formación de los analistas cuenta con una vía alternativa: la del dispositivo del pase (en particular) y la del trabajo de Escuela (en un sentido más amplio).

Pero entonces, vuelvo a la pregunta inicial: luego de la transformación y del punto de no retorno operado por el pase, ¿cuáles son los usos del sueño que podemos esperar de esa renovada relación al inconsciente? Sabemos que el sueño como realización del deseo va en dirección contraria al acto. En ese sentido, es más una “irrealización” que una “realización”. ¿Pero esa es su única dimensión? No es lo que pensaba Lacan, quien en su decimoquinto Seminario decía del sueño lo siguiente: “Es un fenómeno que tiene muchas otras dimensiones además de ser la vía regia al inconsciente (...) hay toda clase de dimensiones del sueño que merecerían ser explicadas”. Y en última instancia, el asunto crucial es el uso que hacemos de él. ¿No hay acaso otro camino hacia el deseo que habita en ese escurridizo campo del sentido, uno que difiera del camino del desciframiento, cuyo objetivo central es promover el sentido y vectorizar la palabra?

2- Los usos posibles del sueño

Tuve ya oportunidad de testimoniar acerca de algunas formaciones oníricas —que denominé sueños-índice— que cumplieron para mí una función diferente: índices de una posición o una decisión adoptada frente a la encrucijada de lo real, más precisamente, frente al hecho de que tras el dicho se esconde un decir. El ejemplo más claro lo encuentro en un sueño producido luego de finalizado el análisis y antes de mi experiencia en el dispositivo del pase. La imagen del sueño era la siguiente: *se me derretían dos o tres dedos de la mano*. Un simple y nítido sueño de castración, sin ningún alcance de sentido. A lo sumo se podía extraer de él una cifra. Era más bien una respuesta, una toma de posición frente a la oferta del dispositivo del pase, un juicio abierto a una decisión por tomar.

Dejo de lado los detalles de este sueño-índice, bisagra entre el análisis y el pase. Paso entonces al relato del único sueño, posterior a la experiencia en el dispositivo del pase, en donde aparece quien fuera mi analista. Elijo este sueño entre otros, por lo que indica acerca de un deseo de Escuela.

La situación del sueño era la siguiente: *concurría a la casa-consultorio de quien fuera mi analista, en donde además se encontraban otras personas que parecían formar parte de un grupo de estudios. El clima era de mucho relax y diversión. Sobre una pequeña mesa estaba apoyado un libro de tapa color amarillo,*

con algunas líneas de otros colores (como si fueran serpentinas), y con algunas marcas (como si parte de sus letras estuvieran tachadas). Era una publicación de quien fuera mi analista más sus colaboradores, sobre el tema del acto analítico. Pregunto con interés por el contenido de la publicación, pero quien fuera mi analista le resta todo valor e importancia. Finalmente, me retiro de aquella casa-consultorio, sintiendo que no era del todo bienvenido. Hasta aquí el sueño.

Lo que rápidamente pude advertir, es el parecido de la portada del libro del sueño con la versión impresa que tengo de *El Seminario 15*. Pero sobre todo el parecido con el cartel de publicidad de uno de los candidatos a la gobernación de Buenos Aires. La estrategia publicitaria de esa campaña gráfica era la siguiente: se exponía —sobre un fondo de color amarillo con serpentinas de colores— una foto con el estereotipo de las personas con las que evidentemente el candidato a Jefe de gobierno no simpatiza en lo más mínimo. Por ejemplo, una persona con la camiseta de River Plate (equipo de fútbol del cual soy simpatizante) rival histórico de Boca Juniors (club del cual fue presidente el Jefe de gobierno). A lo cual se le agregaba la siguiente leyenda: “vos sos bienvenido”. Solo que el cartel que yo había visto en esos días había sufrido una suerte de intervención urbana, que valía como una interpretación. En la palabra *VOS* habían agregado una raya a la letra *V* corta (transformándola en una *N*), y además habían tachado la letra *S*, transformando la frase de “Vos sos bienvenido” en “No sos bienvenido”. Hasta ahí, lo que vendría al lugar del resto diurno que motivó el sueño.

Agrego que por esos tiempos estaba interesado en estudiar El Seminario de Lacan sobre el acto psicoanalítico, lo cual finalmente estoy haciendo hoy día en un trabajo de cartel. Me había dicho a mí mismo que no podía dejar pasar más tiempo sin leer ese Seminario en detalle, en un momento donde mi experiencia del pase y mi tarea como AE estaban perdiendo un poco de fuerza y vivacidad. Evidentemente, estaba buscando algún Otro que me aporte el saber sobre el acto psicoanalítico, y entiendo que de allí surge el valor del sueño. Es como si recibiera la siguiente respuesta: *no sos bienvenido, no hay en este consultorio ni en este libro nada que pueda servirte. Tendrás que arreglarte con lo que has conseguido saber del acto a partir de tu propia experiencia como analizante, y eventualmente retomarla desde los límites de ese saber.*

Entonces, para terminar, les dejo algunas impresiones del pequeño trabajo que como “analista-analizante” hice de esta última formación onírica.

- 1- Primero, que el efecto de afecto fue claro y contundente: a partir de ahí retomé con mucha más fuerza y entusiasmo la tarea que venía realizando en calidad de AE.
- 2- Segundo, que la palabra *cartel* —único elemento del sueño que admitiría funcionar como significante— representa al soñante para el Otro de la Escuela y lo empuja a la posición de analizante.
- 3- Tercero, que ese pequeño espacio y ese breve lapso temporal que el trabajo del sueño reabre oportunamente, actualiza los bordes de la letra a través de los cuales el acto encuentra su punto de apoyo y su condición de posibilidad.
- 4- Cuarto y último, que el sentido que le atribuiría al sueño —si es que tuviera alguno— sería el siguiente: *no hay doctrina del acto analítico que asegure su subsistencia*. Lo cual me evoca un comentario de Lacan que cito para finalizar: “Es muy molesto —decía Lacan— que cada psicoanalista esté obligado, puesto que es necesario que esté obligado a ello, a reinventar el psicoanálisis”.

Moments of Separation in Analysis

Susan Schwartz

The process of an analysis is a process of separation from the objects and ideals to which we are most intimately attached. It could thus be thought of as a process commensurate with mourning, but not mourning in the usual sense. It is not a mourning for objects but rather a mourning that is a consequence of the singularity of the speakingbeing (*parlêtre*). In the Preface to the English edition of *Seminar XI* Lacan makes a statement that is to be taken literally: “I am not a poet but a poem. A poem that is being written, even if it looks like a subject”. What is this subject constituted in terms of a process of writing? What is it about a literary form, a poem, that might make it a vehicle for Lacan’s remark and therefore give it a significance in the process of an analysis? There is something elegiac about a poem. It is a writing that marks both a loss and a gain; it aims to capture something fleeting, an image, an impression, a fragment of the living voice, perhaps. In Rilke’s letter to a young poet he maintains that the writing of a poem has the dimension of necessity (Rilke 1962 [1903], p. 20). For Lacan too there is a necessity to the writing that is the subject, for the poem that never ceases to be written in the indelible ink of *jouissance* is of course the symptom.

A poem in a literary sense is the form of writing that submits most essentially to the rules of rhythmic temporality and scansion—techniques of marking, division and thus of separation. A poem is a form of writing that aims with the fewest words possible to transform received meanings, to knot threads of thought, to mine words for the veins of signification that are hidden in their daily use. Poetry makes language strange; the poem reveals the traces of earlier myths and markings. In Lacan’s usage, poetry is the writing closest to the unconscious and the unknowable knowledge that escapes the speakingbeing. It is closest to the subject’s beginning.

Freud’s paper “On transience” offers an opening here. He describes a scene in which he is speaking to a young poet, thought to be Rilke, and his lover, Lou Andreas-Salomé (Unwerth 2006, pp. 3-4). He proclaims, in the face of his companions’ disturbance at the transitory nature of the ideal, beauty, that “Transience value is scarcity value in time. Limitation in the possibility of enjoyment raises the value of enjoyment” (Freud 1916a [1915], p. 305). This paper of Freud’s is about the loss of the object and the heightened value attached to it because it is lost. It concerns the process of mourning. When that process has consumed itself in the separation from everything that has been lost, the libido is freed and can replace the lost objects with new ones “equally or still more precious” (Freud 1915, p. 307). Freud’s words here create a frame for thinking about the moments of separation in analysis, and precisely from what it is that one must separate. However, at the end of an analysis it is *not* a matter of substituting one imaginary object for another, or a new ideal in the place of the one that has been lost. The end of an analysis is the assumption of the fact that there is no One to believe in, no One to offer a guarantee of being. It is an assumption of one’s own singularity, of one’s identity to that unique mode of *jouissance* written in the symptom. To assume something is an act, a taking on that, at the same time, marks a separation. So the dimension of mourning at the end of an analysis derives from the knowledge that the subject is constituted in the void of the object *a*, the object cause. This object without qualities is the Thing that lies behind the objects that captivate us. It is at this fundamental level that there is a writing.

Lacan conceives the subject as affected by language and by lalangue—what Lacan calls in *Encore*, “*lalangue dite maternelle*” (Lacan 1998 [1972-73], p. 138/126). Language is our only means of access to lalangue through sayings that have been corporised. This corporisation—a signifying in the body—makes of the body an enjoying substance and places the emphasis on the jouissance inherent in lalangue (Lacan 1998 [1972-73], p. 139/127). While Lacan is clear that one cannot say for certain that lalangue is dialogic there is no doubt that language comes from the Other, and the residues of speech, the sayings behind the words spoken, have an effect on the body. This distinction is fundamental to the clinic of the real and I hope to demonstrate this shortly in a case of an analysis that reached its end.

Moments of separation

In Lacan’s 1948 paper “Aggressiveness in psychoanalysis”, he writes that the analyst must bring out the subject’s aggression, because the negative transference is the “inaugural knot of the analytic drama” (2006 [1948], p. 87). It represents the patient’s transference onto the analyst of those secreted, archaic imagos associated with the management of the functions and parts of the infant’s body, imagos charged with libidinal energy. This is a Freudian idea, and from the perspective of the later Lacan, the form the negative transference assumes is that of a not-wanting-to-know, rather than an aggression. But if aggression marks a fundamental distinction between subject and Other, perhaps it retains some use value. Freud tells us in *The Project*, that the subject’s first encounter with a fellow human being is with an object that is perceived as simultaneously satisfying and hostile. The perceptual complex that is the effect of the encounter has two parts: one is an impression of a constant structure, the Thing; the other depends on an activity of memory derived from information from the subject’s own body (Freud 1950a [1887-1902], p. 331). In Lacan’s terms, the Thing is on the side of jouissance, while the inscriptions of memory—that derive initially from lalangue—pertain to the Other. Thus we have both the infant’s primordial relation to the object and a notion of the signifier grounded in the jouissance of the experience of the body (Lacan 1998 [1972-73], p. 23).

This understanding of the speakingbeing’s constitution in relation to both the Thing, *qua* lost object, and to the Other, by way of traces of sayings on the body that have the form of a writing, orients analysis to the real. Within an analysis there are crucial moments of separation, which are, in effect, moments of limit, of renunciation, of castration, moments that have an effect on the writing of the poem that is the subject. As the focus of the analytic work is to reveal the relation of the subject, in fantasy, to the objects of jouissance that sustain that subject’s unconscious desire, the process of an analysis is the instatement of separation. Separation has the effect of a transformation in the subject’s relation to the jouissance of the symptom. It is a process effected by the analyst as support of the object *a* for the patient, and is thus essential for a freeing up of the subject. It is precursor to a new way of loving and desiring, and to a jouissance that is on the side of life.

Of poetry and the mourning of the analysand

Poetry, as a literary form, makes language strange in the sense that in a well-written poem, one hears words differently as if their references are newly-minted. When the analysand hears his or her speech addressed to the Other in the transference, the effect can be one of estrangement. The analysand suddenly becomes aware of what he or she has said in a way that is surprising, an effect that is magnified by the analyst’s scansion. The interpretation can only be understood as such by its

retroactive effect, by what remains in the analysand of the analyst's words beyond the decipherment of the formations of the unconscious. The real effect of those words will be marked in a transformation in the writing of symptomatic jouissance. As I indicated at the beginning of this paper, I am considering this transformation in terms of a separation marked, at the end of an analysis, by a mourning.

The analysand's mourning is on more than one level. It marks the loss of the Ideal, the place the analyst occupied as semblant of the subject-supposed-to-know; it marks the end of transference love and the hope that the analyst would fill the analysand's want-to-be with meaning; it marks the end to the jouissance of decipherment and it produces the shaking of the semblants that provided the subject with its imaginary and symbolic reference points. The mourning of the analysand is thus a subjective destitution compounded by the effect of the disbeing of the analyst, disbeing in the sense that with the end of the demand for interpretation, he or she can no longer be supposed to be the one that knows.

I would like to illustrate some crucial moments of separation that led to the ending of a woman's analysis after a number of years. The beginning of the end was precipitated by an interpretation at the door as she was leaving a session. It was an interpretation in the form of an imperative that linked something of the beginning of the analysis with that later stage. But to give you a sense of its effect I will present a few threads with just enough detail to give an idea of the direction of the treatment.

A presenting symptom, a phobia associated with a terror of separation from her mother gave the work its initial direction; but her real symptom was in her masochistic mode of jouissance. Looking for love, she would present herself to the other as a child in need of protection or as a child to be enjoyed. What she sought was not the form of love that she thought she craved but rather the other's emotional abuse or neglect. This mode of presentation was evident in the transference and when her demand for love was met by silence or by interpretations that challenged her, there was at first a certain masochistic satisfaction in her. She would often respond with shock to my interventions, a shock that might produce a trembling or a shortness of breath. The very framework of her existence appeared to be shaken. This form of response at the level of her body continued for a considerable period; its cessation marked a significant shift in her subjective position.

Her fear, an affect that defined her, was grounded in her relationship with her parents, both of whom terrified her in different ways. They were verbally, and at times physically, abusive and she tried to keep them at a distance. However there were two determining exceptions to this mode. There was the father who would allow her into his bed when she was frightened. She would sleep on the very edge of the bed, a behavior she would repeat in her relationships with men. Her mother, an erratic woman quick to anger, would often hold her small daughter so tightly that she could not breathe, while telling her she loved her. This was the core of her jouissance of suffering. She was her mother's object, and she loved and hated her mother with equal intensity. The words of her mother knotted love and death; in her father's words her body was repugnant and contaminating. These signifiers left deadly inscriptions.

In early childhood she developed asthma and this confirmed, for her mother, that she was weak and would not manage in the world. She would be the one who would stay at home and care for her mother in her old age. At times in childhood she was hospitalized because of breathing difficulties. These were times of happiness. As a small child, two experiences of jouissance became attached to two ideals: the first, was being held securely in the arms of an ambulance driver, an incident which would lead her always to seek safety with strangers. Another crucial memory of being in the

hospital was being given some chocolates in brightly coloured wrappers. She did not eat them but held them in her hands beneath the blankets. This produced what she described as a feeling of ecstasy which she understood as an experience of wholeness. This capacity for an autoerotic jouissance left her in the course of the analysis.

Another memory of childhood important for the transference was of being bathed by a housekeeper and being suddenly aware of this woman's love for her and turning her head away when she realised that to love this woman would be to betray her mother. In the course of the analysis she would separate from her sense of herself as object for her mother. There was a dream early in the analysis of a frozen lake in which a huge hole appeared and she was on the verge of falling into it. She associated to her mother and her terror of being re-incorporated by her. Her assumption of this terror—and her wish for reincorporation—had a revelatory effect in terms of the deadly nature of her connection with her mother. As the analysis progressed, the history of her relationship with her mother was revised. She was no longer in thrall to the one who would try to suffocate her and starve her of affection. That was not the only position open to her. With the realisation that dependency was not the only way of making a link with the other, or the only way to guarantee love, the persistent power of the phobia decreased.

Over the course of the years her memories and dreams were worked through over and over until they lost their meaning and hence their potency as material for interpretation. The moment that led to the ending of the analysis occurred just before a short holiday period, as I indicated above. It was just after she had finally left the last of her destructive relationships and was re-establishing herself. She had accepted that her situation was deadening and that she did not need to remain in it. When she wished me a good break I said to her—"Don't break". When we resumed working she said that my words had disturbed her, she had not understood what I had meant, but she had come to her own interpretation. She knew she was not in danger of breaking because she had removed herself from the place where she would be broken. She was not a hopeless case as her mother had told her she was. In fact this thread had become more obvious in the work for some time. In her professional life she had become far more active, not the object for the other but rather, a subject taking responsibility for herself and her work.

Soon after, the analysis ended. Not with the drama and writhing around that had characterised her comportment on the couch, but calmly, with a handshake. Her new subjective position governed by the impossible rather than impotence, allowed her to re-situate herself in her life.

The end of analysis

Each moment of separation in this analysis was very difficult except for the end: the denouement is only possible because there has been a process of separation that allows for a re-writing at the level of symptomatic enjoyment. This patient's transference to knowledge was very strong; at the level of her discourse she offered herself to me as my object to enjoy in exchange for the knowledge she believed I had. In the later stages of the analysis this began to change as she became adept at analysing her own unconscious productions. But there was still a great fear in her of letting go her ideal of love for her mother as it masked her mortifying jouissance. In one session, not long before the end, she said that she had a dream in which she had closed the coffin containing her mother's corpse. The aggression evident in this death wish towards the mother who never nourished her was also put to rest. The end of love in the transference was less dramatic: I had nothing more to give her. Thus there

was a new phase in her mourning and the assumption of the realisation that she was completely alone. In fact, she always had been. But whereas in the beginning her sense of her aloneness lead to her choosing others who would make her feel even more alone, at the end her aloneness gave her a strength to change the circumstances in her life that had kept her attached to her jouissance of suffering. There was finally an invigoration, an effect this assumption of her responsibility for herself, and an impatience to continue testing herself in the world.

L'affaire du 9 octobre

Stéphanie Gilet-Le Bon

On m'a demandé à plusieurs reprises ce qu'était cette « affaire du 9 octobre », bien nommée au vu de l'intensité des réactions qu'elle a provoquées, ce qui me conforte dans l'idée que j'ai eue de faire retour au passé pour une histoire de la passe selon les époques, qui nous inscrit dans une continuité. Pour ce faire, j'ai relu plusieurs documents anciens sur la passe dans les *Lettres de l'EFP*, et bien sûr la Proposition, le Discours à l'EFP, 1^{ère} et 2^{ème} parties, et encore L'allocution de Lacan au congrès de l'Ecole sur l'enseignement, en 1970, « au-deça »¹ donc de notre décennie, que je considère être la poursuite de cette dite affaire qui a pris depuis 1967 jusqu'à nos jours des formes différentes de crises institutionnelles – finalement toujours plus ou moins autour d'un point de doctrine. Mais reconnaissions aux crises leur fonction de réveil aux problèmes de doctrine, notamment celui, crucial, du passage du psychanalysant au psychanalyste, soit l'émergence du désir de l'analyste, problème à la fois de chaque psychanalyste et de l'Ecole. Revenir sur ce passé de la passe peut donc nous être utile, me semble-t-il, si l'on veut bien s'en rappeler, c'est-à-dire s'y retrouver, aller contre notre refoulement, pour déjouer les chausse-trappes, desquelles nous ne sommes pas à l'abri, même si nous pensons en être loin, avoir dépassé tout ce qui s'est joué depuis quarante quatre ans. Tout va-t-il forcément mieux qu'hier ?

Des crises, j'ai retenu celle de 1969 qui produisit une scission mais qui fut mise au travail, car le conflit qu'elle provoqua fut ouvert. Le dit « échec de la passe » de 1978, sans doute à l'origine de l'entropie doctrinale de la fin de l'EFP en ce qui concerne la garantie psychanalytique, puis la crise induite dans l'ECF, celle de 1990 autour du volume *Les racines de l'expérience* qui produisit la démission des auteurs mais qui passa comme une lettre à la poste dans un silence convenu, puis celle de 1996 lors du 2^{ème} collège de la passe – le cas B – jusqu'à la scission et la création des forums et ensuite de l'EPFCL, qui tente dans notre décennie de remettre sur pieds une Ecole en mettant la passe en son centre, non sans avoir été éclairé sur cette dernière crise par l'ouvrage *La psychanalyse pas la pensée unique*. Si Lacan se demandait le 6 décembre 1967, au début du Discours à l'EFP si sa proposition était acte, au vu des suites dès la première crise jusqu'à aujourd'hui où l'on se demande : quelle passe pour notre Ecole ? On peut dire que oui.

Ces crises répétées tournent autour du sens à donner à cette fameuse passe. Un sens institutionnel d'abord, entre 1967 et 1969, où l'on voit fleurir les passions narcissiques et les enjeux de pouvoir : confère les propositions A, B et C.

La proposition A du 19 décembre 1968, celle qui a été adoptée, n'a rien changé sur les principes.

La proposition B, à partir d'une fusion pour ne pas dire confusion passant/passeur, veut donner le pouvoir au passant [le postulant (le passant) se déclare à l'Ecole, d'autres postulants se sont également déclarés et offerts à la passe. C'est parmi ceux-là qu'un passant choisira ses passeurs, lesquels désigneront le jury parmi ceux qui se sont offerts à remplir cette fonction.]

¹ Pour reprendre cette invention linguistique qu'avait fait Louis Soler.

La proposition C [se veut une objection à la proposition A. Elle dit la peur que les futurs AE nommés recréent une liste de didacticiens. En conséquence : limogeage des AE anciens et démocratiquement tous AME. Elle propose une commission de qualification selon les modalités en vigueur habituellement et une commission d'étude sur la passe et la fin de l'analyse didactique qui pourrait être mise en œuvre au terme de quatre ans d'activité de la dite commission d'étude, ce qui] renvoie la proposition du 9 octobre aux calendes. Remarquons que le mode de vote préférentiel proposé par Lacan : de gauche à droite dans l'ordre de moindre assentiment² déjoue le psychodrame qu'engendrerait nécessairement la formation de groupes antagonistes dont l'effet est de se mettre en travers du discours analytique, déjoue et sert l'intérêt général aux deux sens du terme intérêt. C'est sans doute pour cet intérêt que le jury d'agrément, sur la proposition de Lacan, sera élu directement par les membres de l'Ecole. De cette façon, toute l'Ecole est partie prenante de l'expérience nouvelle proposée : ça l'ouvre sur l'ensemble de l'Ecole et ça devrait faire obstacle à ce qu'elle se referme sur elle-même. Lacan dans sa « refonte », recentre la question de l'Ecole autour de la passe pour en faire une Ecole d'analystes.³

Reprendons la chronologie.

1966 : Lacan adresse par écrit une ébauche de la proposition « à ceux qui ont de l'acquis », soit les AE de l'annuaire de 1965 qui se sont avérées les « suffisances » du texte « situation de la psychanalyse en 56 ».

1967 : Lacan lit la proposition du 9 octobre. Il la fait passer par sa voix. Elle confirme l'orientation de l'expérience analytique vers la fin. Elle veut mettre au travail la question de savoir « si la fin de la psychanalyse doit être tenue pour une garantie dans le passage au désir d'être analyste ». Est ainsi ouverte une possibilité nouvelle au niveau de la garantie. La question va tourner d'emblée autour de la « superfétatoire » didactique. Ceux qui ont de l'acquis qui craignent pour leur galon s'insurgent ; la proposition est traitée de fantasme sadien⁴. Et la didactique va être affectée, dit l'un qui se garantit du réseau, de « la clique » de ses pupilles au titre de la didactique⁵, c'est-à-dire la didactique qui allonge le circuit de « l'analyse personnelle » - séquelles du didacticien institué de l'IPA. Pourtant, les suffisances n'ont rien à craindre puisque la proposition préserve les acquis de situation⁶. La sélection d'un corps dit d'AE qui conflueraient au corps existant leur serait plutôt un hommage. En même temps, Lacan commence son séminaire sur l'acte et le désir du psychanalyste auquel les « éminents » ne participent pas.

1968 : c'est le vote. Personne ne contestera l'existence de la passe.

Mais en **1969** se produit la scission qui formera le 4^{ème} groupe à partir de plusieurs membres de l'ancien directoire de l'Ecole, et le laboratoire de psychanalyse de la Bastille. L'argument des scissionnaires est que la désignation du passeur par son analyste peut compromettre la fin de son analyse. Ils auraient voulu des passeurs issus du corps des AME qui s'y seraient proposés eux-mêmes. [Ils avaient pourtant été sollicités dès 67 par une circulaire de Lacan de travailler sur le moment où le passeur peut être désigné, mais ils s'y sont dérobés ; ce fut le jury d'accueil qui s'y colla.]

² Scilicet 2/3, p 51.

³ Ce qu'elle n'était pas : elle était, à sa fondation, une Ecole de « travailleurs décidés ». Lacan le rappelle dans la Proposition d'octobre, p, 15 : « un psychanalyste praticien n'y est enregistré au départ qu'au même titre où on l'inscrit : médecin, ethnologue et tutti quanti. ».

⁴ J.Lacan : Discours à l'E.F.P, Scilicet 2/3.

⁵ Idem, p, 16.

⁶ Idem, p, 50.

L'objection tirait donc un trait sur un des éléments clef de la structure du dispositif proposé par Lacan et c'était aussi une position d'évitement de la difficulté de la désignation du passeur par l'analyste. Ceci dit, il semble que la désignation du passeur fasse encore difficulté ou résistance, puisque peu d'analystes désignent des passeurs. Comment repérer qu'un analysant puisse être désigné, qu'il « est la passe », soit l'ouverture du moment de passe ? Sinon à ne pas confondre la chute du sujet supposé savoir, le désêtre de l'analyste, la traversée du fantasme, le moment où l'analysant ne parle plus aux représentations imaginaires de son analyste, avec la fin proprement dite, puisque l'analyste peut continuer à être investi comme objet cause : la cause du désir de l'analysant peut continuer à opérer – les ressources du symbolique n'étant sans doute pas épuisées.

1970 : Congrès sur l'enseignement et sur la passe. Le jury d'agrément, déjà rassis, formé des vieux de la vieille qui reprend ce vieux mot de la didactique que Lacan essaye d'effacer, est mis sur la sellette. Lacan fera remarquer que ce qui se passe au jury n'est pas ce qui constitue la passe. Sa réponse par oui (ou par non) ne nomme pas analyste ; personne ne peut nommer quelqu'un analyste puisque « l'analyste ne s'autorise que de lui-même ». Est posée une question sur la perpétuité du désir de l'analyste qui est relancée en 1973 et qui fait couple avec la question de la nomination.

1973 : Assises de l'Ecole. Lacan redit à quel point il tient à la passe – la passe qui est proposition, faite sur le mode de la proposition, à ceux qui veulent bien s'y dévouer. Quelqu'un fait la remarque qu'on ne peut faire comme si elle ne tenait pas à son désir, en prise avec son enseignement, être une contribution au discours analytique. Il va être beaucoup question de la nomination et de ses effets à partir du fait repéré que les AE étaient regroupés dans une séquence, sur un podium à un mètre au-dessus des autres⁷ et qu'il n'y avait parmi eux aucun passant non nommé ? En effet pourquoi ne pas tirer quelque leçon d'eux aussi ? [Pourquoi leur donner un titre qui les constitue définitivement comme « être analyste » sur un socle ? Pourquoi pas un sigle – le point d'ironie ζ - après le titre ? Et comment ce titre s'articule-t-il avec « l'analyste ne s'autorise que de lui-même » ?] Et puis on rencontre à lire le compte rendu, une tentative d'éclairer la passe par les discours, qui va intéresser Lacan.

L'intervention de Lacan sur tout cela, que je résume sur les points qu'il a relevé : la proposition est un mode d'enquête qui marque une prudence au vu de l'état de chose existant. C'est pour cela, explique-t-il, qu'il l'a remise à la classe des AE sélectionnés sur le mode de la société de psychanalyse, de façon à ce qu'ils s'agrègent des AE différents nommés à partir de la passe et susceptibles de changer le sens du terme AE et la nature du discours. Mais malgré la prudence, ça a fait fuir qui on sait. Il a pris ce risque pour déjouer les lois ordinaires du groupe qui fonctionne sur la concurrence et qui réclame toujours un maître, une autorité pour ne pas dire un pouvoir. On voit là le refus par Lacan de toute prise de pouvoir dans le discours analytique. La voix nouvelle de L'AE nouveau peut communiquer ce qui l'a fait s'engager dans le discours analytique dont il n'est certainement pas facile d'être le support. Ça peut isoler ce qu'il en est du discours analytique, lequel permet de construire les autres. Dans le discours analytique, l'analyste fonctionne comme représentant de l'objet *a*, « risque fou », dit-il, « de devenir cet objet *a* qui ne représente pour ceux qui parlent que des énigmes polarisées qui se présentent dans ces grandes fonctions liées au corps », à savoir les objets épisodiques.

Pour la passe, le terme d'éclair, cette métaphore qu'il a entendue l'a retenu. En

⁷ On a connu ça en plus grandiose dans la plus grande salle du palais des congrès à l'ECF !

effet, cet éclair peut éclairer pour un patient une certaine partie d'ombre de son analyse, sous entendu que le fait que ce soit pour *un* passant, éventuellement, il ne peut cependant pas être retenu comme critère.

[Il revient sur le terme de didactique. Une analyse est didactique. Le sujet en acquiert du savoir sur le savoir inconscient et par quel truc ça s'est produit. Mais s'il ne fait qu'apprendre la technique d'ouverture de l'inconscient, ce n'est pas grand-chose auprès de ce que, dans l'expérience s'est à lui dévoilé ; et son premier mouvement c'est de ne pas savoir par quel bout prendre ce quelque chose d'une toute autre espèce. Alors, à laisser mûrir, attendre...]

J'en viens à **1976** : La « Préface à l'édition anglaise du séminaire XI qui apporte un remaniement de la passe : savoir si *l'hystorisation* de l'analyse a conduit à mettre un terme au mirage de la vérité, la passe définie par le réel, la satisfaction de fin pour attester d'un effet didactique. Je n'insiste pas, c'est dans l'air du temps.

1978 : Les assises de l'Ecole sur l'expérience de la passe. J'en retiendrais pour aller vite qu'il y a un retour sur les conséquences néfastes sur les passeurs et les passants, d'où la plainte que le titre d'AP soit utilisé de façon abusive : la plupart des nombreux passants sont en effet des AP. Mais Lacan dira dans sa courte prise de parole de fin, que l'AME qui fait l'analyse par habitude, établi sur un « je ne pense pas », sur un savoir-faire, vienne témoigner, ne l'intéresse pas spécialement. L'intéresse plus en effet ceux qui sont depuis peu de temps analyste, à qui est venu dans la boule de s'autoriser analyste. J'en retiendrais aussi que ça commence à tourner autour de l'objet *a* du sujet – assumer l'objet *a*, cerner son objet *a*, l'énoncer – séquelles, à mon sens de la tentative d'éclairer la passe par les discours : pour le passage à l'analyste, l'analyste doit être objet *a*. Le fin du fin de la fin étant alors de se savoir objet, de l'avoir cerné, de le nommer. Mais cet objet que l'on prétend pouvoir nommer, mais qu'on imagine à partir des objets épisodiques⁸ sont du ressort du fantasme non traversé, objets que l'analyste supporte au cours de l'analyse. Si l'objet de fin est pur manque, trou où manque le signifiant, donc point zéro du savoir ; on voit les contresens que C. Soler relève⁹. Il en va de même, dit-elle, avec savoir y faire avec le symptôme, un peu plus tard, et plus récemment, accès au réel par la lettre du symptôme, c'est-à-dire chercher, pour et dans le témoignage, les traits de structure, faire coller les expériences variées de passe avec la théorie, les thèses structurelles de Lacan.

Et j'en retiendrais le « bien entendu c'est un échec complet cette passe », interprété plutôt négativement sans que soit interprété autrement le « bien entendu » qui nous laisse entendre que le passage de l'analysant à l'analyste reste un problème. Ce qui me renvoie à la présentation de notre troisième rencontre internationale, dans laquelle j'ai lu que « la fin de l'analyse ne fait plus là mystère (...) qu'elle est satisfaction (...) mutation d'affect qui touche à l'expérience du vivre (...) qui serait de bonne augure pour pouvoir faire communauté – et internationale – des épars désassortis que sont les analystes ». Certes, à condition qu'elle n'engendre pas une paix dont on sait qu'elle peut être stase de l'élaboration de savoir. « La fin c'est ça, c'est la satisfaction », peut pousser à la conformité de satisfaction, écueil de l'effet doxa. N'oublions pas que la satisfaction obtenue d'acquis de savoir ou de mieux être peut être une interruption et non une fin. Ça rend, à mon sens, la satisfaction de la fin

⁸ Cf : Pascale Leray : « L'ouverture vers une nouvelle satisfaction », p, 32, Wunsch N° 9.

⁹ C. Soler : « Les conditions de l'acte comment les reconnaître ? », p, 20 à 23, Wunsch N° 8.

sans doute difficile à différencier seulement sur l'affect. Il faut bien supposer un remaniement, une libération de la libido en rapport avec la chute de la demande transférentielle, entendu par les passeurs et le cartel, et que cette chute se soit instaurée sur un renoncement de la demande – qu'elle soit d'amour, d'adoption ou de garantie – et sur un deuil de l'objet accompli. Mais aussi, prise en compte de ce qui touche à l'expérience du vivre, en effet : renouveau du désir qui satisfait, libido libre pour d'autres fins que l'expérience analytique, sublimations ou contingence de l'amour, ou bien, pour reprendre le flambeau de l'analyste pour quelqu'un, soit que soit advenu le désir de savoir inédit pour « l'humanité », ce qui n'est, après tout, pas obligé pour une fin d'analyse.

Alors, pour faire communauté de travail, je penserais plutôt au pouvoir du transfert de travail, point sept de l'acte de fondation : « L'enseignement de la psychanalyse ne peut se transmettre d'un sujet à l'autre que par les voies du transfert de travail. ». Ce transfert est un reste du transfert analytique ce qui sous-entend que ce dernier ne se liquide pas et qu'il ne s'analyse pas non plus. Pourquoi ? Parce l'analyste qui enseigne ne prend pas en charge le sujet supposé savoir qui est la position de l'analyste dans la cure, dans son aptitude au transfert de l'analysant¹⁰.

Le transfert de travail se fait-il sur des textes, des écrits ? Ceux-ci font-ils enseignement au sens de Lacan, c'est-à-dire formation propre au discours analytique ? Oui bien sûr, car dans cette formation il y a nécessité d'un rapport au savoir textuel : « la psychanalyse a consistance des textes de Freud ». Font-ils mise en rapport du sujet au savoir sans que ce rapport barre l'accès au savoir inconscient qui ne se sait pas ? On sait que cela peut arriver, j'ai pu le constater. Mais un texte écrit ne comporte pas la parole. Même des textes écrits Lacan dit¹¹ « qu'il s'astreint à ce qu'il ne passent pas trop loin de la parole » pour l'effet de formation qu'il cherche. A un texte écrit manque donc la voix, le vivant d'un sujet, le support de la voix. Certes, le savoir peut être conservé dans les livres. Mais il peut être refoulé. Confère le réveil aux textes de Freud produit par le travail de Lacan, qui démontre bien que le savoir se gagne ou s'invente sur le refoulement

Donc, au transfert de travail il faut l'oral, une tradition orale, un qui parle à ceux qui sont là à l'écouter. Le dispositif du transfert de travail c'est la parole avec un public, soit un transfert sur le travail de pensée de celui qui parle. La parole d'enseignement de Lacan s'adressant à des analystes est le meilleur exemple d'une tradition orale en psychanalyse, avec ses interrogations, ses hésitations, ses élaborations interrompues et reprises, ses aphorismes auxquels ont peut accrocher sa propre élaboration, c'est-à-dire les désaphoriser.

Pourquoi donner cette dimension orale à l'effet de formation attendu de l'enseignement en psychanalyse ? C'est qu'il faut compter avec la jouissance d'un sujet dans cet effet qui tient au support de voix. Sa proposition écrite, Lacan l'a lue, il l'a fait passer par sa voix.

Ce lien de transfert, s'il fait communauté, ne fait pas groupe puisqu'il est censé passer d'un sujet à l'autre. D'ailleurs Freud ne parle pas de transfert dans la formation des groupes, mais de l'identification, de la suggestion, de l'idéalisat. Et si dans l'Ecole de Lacan il y a la mise en place institutionnelle des petits groupes nommés par lui « cartels », un type de formation en groupe propre au discours analytique, ils font pièce à l'identification et à l'effet de masse. Le cartel sollicite

¹⁰ Relire l'article de Jacqueline Poulain-Colombier : « Du transfert de travail », Bulletin de l'EFP N° 2, mars 1984.

¹¹ Ecrits, p. 250.

chacun dans son rapport à la parole et le plus-un n'est pas un chef au sens de la psychologie des masses, mais l'un chef sans plus.

Dans l'Ecole, si l'on attend un enseignement des AE, chaque psychanalyste est libre de s'y employer, à ses seuls risques. L'enseignement n'est pas institutionnellement localisé aux AE. Pas d'analyse sans enseignement qui produise le transfert. Dans *Télévision* et dans le séminaire *Encore Lacan* situe la parole d'enseignement comme celle de l'analysant s'adressant à des psychanalystes pour que l'enseignement en question ne vire pas à l'autoanalyse ; en position d'analysant de son « je n'en veux rien savoir », contre le refoulement, contre un rapport de défense à l'égard du réel. C'est un rapport très particulier au savoir, à partir de ce point de non-savoir auquel l'analyste a découvert qu'il est soumis, donc qui ne lui est plus insupportable mais qui sustente et supporte son désir et de ce fait, fait preuve, en quelque sorte de son rapport à l'inconscient. Quand le psychanalyste enseigne la psychanalyse il parle à partir d'une « ignorance docte », au joint entre savoir et non-savoir, là où il n'y a pas un savoir déjà là dans l'Autre, sinon c'est un possible retour au discours du maître ou au discours universitaire où le savoir a partie liée avec le pouvoir, où « l'enseignement pourrait être fait pour faire barrière au savoir », en le posant comme possible à terme – stratégie d'évitement du réel. Le psychanalyste enseigne pour s'instruire et complémenter sa pratique¹², entretenir son désir. Parce que le désir du psychanalyste produit par l'expérience psychanalytique, tout authentifié dans le dispositif de la passe qu'il ait été, n'est pas acquis une fois pour toute. C'était une question en 1970 dans le congrès sur l'enseignement, celle de sa perpétuité. Il faut l'Ecole qui soutient, défend le discours analytique où le désir du psychanalyste peut se remettre sur pieds quand il fléchit, se corriger¹³

Seul avec son « je n'en veux rien savoir » qui n'a rien à voir avec celui qui vient écouter. [On n'enseigne pas la psychanalyse en groupe. J'avais fermement refusé en son temps cette modalité d'enseignement que Miller voulait mettre en place à l'Antenne clinique de Dijon, sans trop savoir pourquoi d'ailleurs. En ce sens on peut même objecter au cartel d'enseignement.] Seul, ce serait la première condition d'instaurer du transfert de travail. Que l'on soit écouté cependant, ne garantit pas l'effet de transmission. Encore faudrait-il que pour celui qui écoute les signifiants d'un autre, ceux-ci lui soient d'un intérêt qui rejoint un désir inconscient, qu'ils ouvrent à quelque chose d'inconnu. Ce qui n'est pas à confondre avec l'aliénation à la théorie d'un autre, qui ne manque pas d'engendrer des symptômes tels que l'imitation, façon servile de la reproduire, ou l'inhibition.

Mais bien sûr ce transfert de travail et les modalités de travail qu'il entraîne doivent s'inscrire dans un lieu institutionnel où il advient du psychanalyste. On connaît le rapport de l'enseignement et de la passe, il est de ses suites certes, mais il est aussi « la passe toujours à recommencer ». Chaque semaine au cours de son séminaire, Lacan fait la passe, il pense la psychanalyse. Son séminaire est un mode de transmission qui passe par la présence de son corps, de sa voix, de son regard. Ecrits et conférences en sont issus. Il a ajusté la passe à l'Ecole qu'il a fondée, censée produire des AE, c'est-à-dire des analystes enseignants d'une Ecole – donc finalement aussi des analysants. Disons comme C.Soler le dit « des analysants d'Ecole »¹⁴ - pour penser les points cruciaux de la psychanalyse dont on sait que le savoir des

¹² Allocution à la clôture du congrès sur l'enseignement de 1970, Scilicet 2/3, p, 391 à 399.

¹³ Discours à l'EFP, p, 14.

¹⁴ Soler.C. D'une impasse l'autre. *Passe et impasse dans l'expérience analytique*. Actes du rendez-vous international, juillet 2010.

psychanalystes en est un, qu'il y a nécessité à y contribuer, car le savoir est mis au centre par l'expérience psychanalytique – «la moindre psychanalyse est de l'ordre du savoir »¹⁵. Et la passe toujours à recommencer, ce n'est pas qu'elle soit un échec et ce n'est pas essentiellement pour dire ce qu'elle est mais pour la préserver comme épreuve de garantie - pour la psychanalyse -, contre les règles officielles qui cherchent à la neutraliser, c'est-à-dire mettre de la compétence là où il n'y a que performance sans Autre.

¹⁵ Séminaire XVII, p, 33.

¿Y después?... la satisfacción de seguir pasando

Ana Martínez Westerhausen

Si bien he tenido la valiosa oportunidad de participar en la experiencia del pase desde diferentes lugares, pasante, pasador y miembro del Cartel del Pase, para el tema que nos convoca en la Jornada de hoy: *El análisis, sus finales, sus consecuencias/ continuaciones*, elijo referirme a la experiencia de pasante. Y lo hago a partir del surgimiento de un “efecto-afecto” inesperado, años después del final de análisis y del pase.

Recordatorio de las coordenadas

En la Cita internacional de los FCL del 2000 presenté un trabajo titulado *Por un pase que no devenga impasse*, en el que transmití algo de mi experiencia particular como pasante. Una experiencia que tuvo lugar hace ahora catorce años, en el marco de la EEP (Escuela europea de Psicoanálisis). Siete meses después de las entrevistas con los pasadores recibí la siguiente respuesta del Cartel del pase: “Le cartel n'a pas disposé d'éléments lui permettant de se prononcer sur ce témoignage” (“El cartel no ha dispuesto de (o no ha tenido) elementos que le permitan pronunciarse sobre este testimonio”.

Esta respuesta provocó en mí una primera reacción de insatisfacción, no tanto por la no nominación de AE, como por el impasse epistémico que conllevaba, pues la recibí como una respuesta vacía. Por aquel entonces, tal respuesta no podía significar otra cosa para mí que: o bien los pasadores no habían abierto la boca, cosa impensable, o bien los miembros del Cartel habían permanecido sordos. Sin embargo el vacío del enunciado produjo efectos, pues me movió a solicitar un encuentro con el Más-Uno del Cartel, que me aclaró los siguientes puntos:

- primeramente dijo que la respuesta del Cartel se refería exclusivamente a la nominación de AE
- en segundo lugar, que la no-nominación se fundaba en la ausencia de articulaciones lógicas y
- y por último que el Cartel consideraba que se trataba de un análisis finalizado, razón por la cual no hacía ninguna recomendación ni señalamiento relativo a la continuación del proceso analítico mismo

Estas aclaraciones por parte del Cartel no hicieron sino aumentar de mi lado el impasse epistémico, puesto que no alcanzaba yo a pensar cuáles podían ser las articulaciones lógicas que esperaba el Cartel. Unas articulaciones sin duda fundamentales, dado que se hacía depender de ellas la autentificación del deseo del analista.

De nuevo el impasse epistémico, acompañado de un sentimiento de insatisfacción, me movió al acto. En esta ocasión escribí una carta al responsable del Secretariado del pase, figura que a la sazón coincidía con el presidente de la EEP, eran la misma persona. En la carta exponía, de forma argumentada, mi experiencia en el dispositivo y rogaba que se tuviera a bien transmitirla al Colegio del Pase, a fin de que constase como aportación al estudio de la experiencia en curso.

Cual no fue mi sorpresa, cuando unos meses mas tarde el Secretario del Pase me comunicó que se me proponía como pasadora, sin argumentar tampoco el porqué

de esa proposición. A continuación cito lo que escribí cuando testimonié públicamente de este punto, hace ahora once años: "...lo que se me quedó atravesado, en impasse, de la experiencia del pase, no fue tanto la no nominación, como lo que no pasó del Cartel al pasante acerca de las razones que sostuvieron su juicio, ni de las razones por las que se decidió proponerme como pasadora, en resumen, el impasse a nivel del saber"

Sin embargo es ahora, muchos años después, cuando puedo testimoniar de la experiencia inesperada de un afecto, que me atrevo a calificar de satisfacción de fin. Un afecto ligado a la resolución del impasse al que me he referido .

¿Qué ha pasado para que esto ocurra?

Localizo la causa en la renovación de la concepción del pase que ha resultado del trabajo desarrollado sobre el *Prefacio a la edición inglesa del Seminario XI, de Jacques Lacan, 1976*, un trabajo que permite plantear "otro pase".

La resolución del impasse

La formulación de "otro pase" surge como consecuencia del trabajo sobre el texto citado y también de la experiencia efectiva del dispositivo del pase, de la que dan cuenta los trabajos publicados en Wunsch 8, 9 y 10. Se trata de una reformulación que ha tenido efectos sobre mi propia experiencia de pasante.

Desde la noción de Inconsciente real (ICSR) y sus incidencias posibles en la clínica de un análisis - particularmente en su final - la pasante puede ahora revisitar los hitos de su recorrido analítico. Un recorrido que abarcó catorce años, escandidos en tres etapas.

Los hitos mas destacables de este recorrido son los siguientes:

-una demanda de análisis después de un atravesamiento salvaje del fantasma y presentando una sintomatología conductual propia del registro de la angustia. Esta sintomatología cursaba con un debilitamiento de la relación al inconsciente-lenguaje, hasta el punto que el sujeto pensaba no tener inconsciente.

-la entrada en análisis le abrió las puertas a las formaciones del ICS-lenguaje y el trabajo analítico le permitió desvelar la trama simbólica subyacente a sus coordenadas particulares, así como desplegar el trabajo de hystorización correspondiente, lo que le aportó notables beneficios terapéuticos.

-por otra parte pudo ir ciñiendo suficientemente su estilo de goce, que no quedaba fijado a ningún objeto particular aislabl. Razón por la cual no contaba con una fórmula de fin de análisis, tal como rezaba la doxa del pase vigente por entonces.

- puesto que todavía estaba aferrada al Sujeto supuesto al Saber del psicoanálisis, se proponía , costase lo que costase, alcanzar un fin de análisis como es debido, uno de aquellos que permitieran escribir el matema del propio fin de análisis. Este empeño le llevó a pedir un reanálisis (*tranche d'analyse*) para supuestamente poder acabarlo de ese modo ideal.

¿Qué pasó en este último tiempo de análisis?

Pasó que la analizante siguió sin encontrar la fórmula de su final de análisis. Sin embargo encontró otra cosa inesperada: la caída de la transferencia al Sujeto supuesto al Saber, experimentada como certeza de que la transferencia analítica se había agotado - exprimida hasta su última gota. Esta certeza, por otra parte, no ha variado con el paso de los años. La suerte para la analizante fue contar en ese momento con un analista capaz de reconocer ese momento de destitución subjetiva y

aceptarlo como punto final. Un final que hoy puedo formular como la experiencia del límite, cuando se topa con lo Real en tanto lo imposible de escribir.

Colette Soler en su libro *Lacan, l'inconscient reinventé*, se refiere a “las negatividades de la estructura” que Lacan localizó como funciones de lo real en el saber, negatividades que, cito:”programan límites inevitables de la elaboración analítica, (los cuales) valen como (presencia) del Real dentro del Simbólico” .

Regreso ahora al tiempo anterior.

Unos meses después del final de análisis, la analizante decidió presentarse al pase, con la intención de someter su experiencia al dispositivo y con la expectativa de alcanzar una elaboración de saber que satisfaciera un poco más.

Lo que obtuvo sin embargo fue, como ya he dicho, una respuesta vacía, que entonces no satisfizo , pero que ahora, en el “après coup” y desde la concepción del pase a lo Real, puede considerarse pertinente. Pues es ahora que puedo captar la dimensión equívoca, casi chistosa, de la respuesta del Cartel. Ciertamente la frase “*El cartel no ha dispuesto de elementos que le permitan pronunciarse sobre este testimonio*” admite como mínimo un doble sentido. Por una parte puede entenderse que el Cartel esperaba que la elaboración de saber le viniese ofrecida por la pasante, quedando para el Cartel únicamente la tarea de escucharla y sancionarla como válida (la falta en este caso caería del lado del pasante). Pero, por otra parte se puede entender que es el Cartel el que no disponía de elementos para pronunciarse sobre aquella experiencia analítica que no encajaba en la doxa contemporánea del pase (en este caso la falta correspondería al Cartel).

En todo caso lo importante a destacar es que la resolución del impasse ahora, años después del final de análisis y de la experiencia en el dispositivo del pase, ha permitido que la falta en saber – cayera del lado del Cartel o del lado del pasante – transmutara en ganancia de saber a partir de la concepción del Inconsciente Real y sus consecuencias en la clínica de los análisis y del pase, con el consiguiente cambio a nivel del afecto, ahora satisfactorio.

¿Qué consecuencias pueden inferirse de esta experiencia en relación a los pasadores, los AME y los miembros del Cartel del pase?

En primer lugar se puede concluir que la experiencia en el dispositivo del pase está condicionada a todo nivel, pasantes, pasadores, AMEs y Cartel del pase, por dos factores: la concepción epistémica del pase con la que se afronte la experiencia del dispositivo y la propia experiencia analítica de cada uno de los distintos participantes en el dispositivo.

En su intervención en *BuenosAires, agosto 2009*, Colette Soler dijo que había detectado un gran problema estructural en el dispositivo del pase tal como se aplicaba en el Campo Freudiano. Tal dificultad, dijo , tiene su razón de ser, porque revela la diferencia que se produce entre lo que dicen los textos de Lacan sobre el pase y su aplicación en los casos concretos.

Ella destacaba que tanto en *La proposición del 67* como en *El Prefacio del 76* se trata de lo mismo: se trata de examinar en el pase “la estructuración analítica de la experiencia que condiciona el pase al acto analítico o al deseo del analista”. Y a continuación dice: “Ahora bien, no se puede esperar del pasante que él mismo de la fórmula de este pase al acto, debido al estatuto de tal acto. “ Y un poco más adelante añade: “ Las fórmulas más tardías del 76 que definen un pase no por el objeto sino por lo real...implican la misma imposibilidad por parte del pasante, ya que...no se puede decir verdadero de lo real...” Y prosigue: “La tarea incumbe por tanto a los Carteles ... (la tarea de) reconocer las condiciones de posibilidad del acto analítico que el

pasante no puede enunciar en términos de verdad”.

Por lo tanto, hay cosas que tocan a la experiencia de lo real, que el pasante no puede decir ni siquiera transmitir de forma intencionada, pero que sin embargo pueden llegar al Cartel y éste debe estar en condiciones de reconocerlas. Evidentemente que para ello es imprescindible un pasador capaz de funcionar como receptor y portador de ese real.

El paso epistémico que se constata entre 1967 y 1976, un paso que renueva la teoría y la práctica del pase, pone el acento en la revalorización de la dimensión de lo real - dentro y fuera del simbólico –un real imposible de decir. Esto requiere entonces del recurso a vías de transmisión alternativas a las de la estructura del lenguaje, las cuales se despliegan en el campo del sentido y la verdad. Entiendo que se trata de poder permitirse el uso de otras vías mas acordes al funcionamiento de *lalangue*, en sí misma insensata, pero cargada de goce, así como desarrollar nuevas sensibilidades capaces de captar y transmitir eso vivo más allá de la palabra y del lenguaje.

En su crítica al contrasentido que se produce en la aplicación del pase en la ECF (Escuela de la Causa freudiana) y en la AMP (Asociación Mundial de Psicoanálisis, Colette Soler sostiene que: si bien la fórmula del pase clínico en *La Proposición del 67* es “*la destitución de un sujeto que da cuenta de su ser de objeto*”, la traducción de esta fórmula en la práctica del dispositivo del pase no es tan evidente, pues “*saberse objeto no implica saber qué objeto se es, sino todo lo contrario. Saberse objeto es haber percibido que el objeto hace agujero en el saber y que por tanto es imposible decir lo que es tal objeto*”

Añade que, contra lo que algunos puedan pensar, se trata de un “no saber” que no facilita las cosas, pues “*son necesarias muchas elaboraciones de saber para percibir o delimitar un agujero en el Otro*”. No es por tanto propiamente un “no saber”, sino - y cita a Lacan en *La Proposición* - “(un) saber vano de un ser que se escabulle”.

Prosigue evocando que ciertamente el objeto - que es agujero en el saber y por tanto sin imagen ni significante - puede sin embargo imaginarse y se imagina a partir de la pulsión. De ello son ejemplo las sustancias episódicas del objeto: mirada, excremento, seno, voz. Pero hace la precisión de que imaginarse objeto no es saberse objeto. Añade que la representación del objeto se encuentra en la clínica de un análisis desde su comienzo, no es por tanto algo que tenga que suceder al final del análisis, pues es algo que va vinculado al fantasma, el cual se trata precisamente de atravesar. Saberse objeto es por el contrario haber desprendido del objeto los significantes corporales, haberlo reducido al lugar que le corresponde en el Otro, el de un agujero donde falta el significante. Y apostilla: “*Un sujeto que se hace representar por los significantes del objeto no es un sujeto destituido. Entre “saberse objeto” y saber qué objeto uno es, hay exclusión. Es lo uno o lo otro. Así pues en la aplicación del pase en la AMP se da un contrasentido producido por la confusión del fantasma con el real del inconsciente.*”

Esta línea argumentativa le lleva a concluir que la institución objetal o real del final del análisis no es una institución por el saber sino todo lo contrario, por los límites del saber. De ahí que el peso de la elaboración de saber sobre el pase recaiga necesariamente sobre los Carteles del pase.

Creo que el caso particular de pase al que me he referido anteriormente muestra bien cómo aquel Cartel del pase operaba desde un determinado saber constituido sobre el pase, una doxa sin resquicios. Esta es una posición que está en las antípodas de lo que apunta por ejemplo **Sol Aparicio** en su intervención *La ignorancia de los Carteles en Wunsch 8.*

Y efectivamente, en mi opinión la producción que se está recogiendo a partir de las experiencias del pase en el Campo Lacaniano (ver *Wunsch 8, 9 y 10*) muestra que hay nuevas y variadas elaboraciones epistémicas sobre el pase, aportadas desde la experiencia de los diferentes protagonistas del dispositivo: miembros del Cartel, pasadores, AE, pasantes.

Para concluir: la satisfacción de seguir pasando

Termino esta reflexión enfatizando el profundo impacto ¿podría llamarlo afecto/efecto (*effe(c)t*)? que la renovación de la teorización del inconsciente y sus consecuencias sobre el dispositivo del pase ha causado en mi propia experiencia de analizante/pasante, mucho tiempo después de haber finalizado el análisis y haber pasado por el dispositivo del pase.

Entiendo que se trata de **un paso de saber que acepta estar habitado por el “no saber”** para de este modo dar mas peso a lo real de la experiencia, un real al que Lacan fue otorgando cada vez mas lugar y relevancia a medida que avanzaba en su enseñanza y en su experiencia.

Lo que parece por tanto depositarse finalmente como experiencia de “suite” después del análisis y del pase – al menos en mi caso - es ese incansable “seguir pasando”, tanto a nivel particular como colectivo, en la Escuela. Un “seguir pasando” que proporciona satisfacción cada vez que algo nuevo logra abrirse paso , pero que empuja también a exponer la experiencia a la elaboración colectiva, en la medida que pasar por los otros acostumbra a multiplicar las posibilidades de extraer saber del y para el psicoanálisis.

Bibliografía

- MARTÍNEZ, Ana *Por un pase que no devenga impasse*, 2000, Link 4 (castellano) y Actes du Rendez-vous international, Paris juillet 2000
SOLER, Colette *Las condiciones del acto ¿cómo reconocerlas?* 2009, Wunsch 8
SOLER, Colette *Lacan, l'inconscient reinventé*, PUF , Paris 2009.

La fin, les fins

Colette Soler

J'ai dit « la fin, les fins », comme on peut dire « l'analyse, les analyses », une par une dans leur diversité inéliminable.

Parler de la fin de l'analyse au singulier, comme Lacan l'a toujours fait, suppose que l'analyse est un processus ordonné, et que sa course possible n'est pas aléatoire, ne fluctue pas au gré des particularités de chaque analysant. L'analyse n'est donc pas un voyage de-ci de-là, car le voyage selon Lacan c'est plutôt pour les non dupes. Autrement dit les aléas du un par un, que nous connaissons bien, sont subordonnés à l'ordre du discours analytique, puisque tout discours est un ordre. Il ne s'agit pas là d'une distinction entre les expériences qui seraient particulières et la théorie qui serait généralisante, il s'agit d'une expérience au singulier qui loge les particularités sans les érafler. J'ai dit le discours analytique comme tout discours, mais il a entre tous une particularité : c'est un discours optionnel, on ne le souligne pas assez. On choisit d'y entrer, on prévoit et on essaye d'en sortir. Autrement formulé, son lien est inauguré par un acte et suspendu à ses effets. Ce n'est donc pas ce que Lacan appelle un discours établi, et c'est un point commun avec l'amour. Les autres, les établis, le discours du Maître notamment, sont certes historiques, on peut s'interroger sur le moment de leur fondation, mais on y est logé d'origine, sauf cas de psychose, sans avoir à le choisir. De même, le discours hystérique n'est pas inauguré par un acte. On évoque, certes, l'originelle et obscure décision de l'être, mais ce n'est pas la même chose. Un discours établi est supporté par des institutions spécifiques, et on pourrait aller jusqu'à penser qu'avec l'IPA, Freud a tenté de faire passer le discours optionnel au discours établi. C'est raté : le discours de l'analyse est à établir en permanence et non pas sustenté par ses Associations, l'histoire nous l'a appris.

Le débat sur la fin

Je vous soumets une petite curiosité en matière d'option : tout analyste accepte de parler de l'analyse au singulier et même plus que ça, il admet, fut-ce implicitement, qu'il y a une entrée. Il l'admet dès lors qu'il revendique sa différence d'avec les psychothérapies, ce que tous les analystes font. Or, les psychothérapies se définissent, entre autre chose, de ne pas avoir d'entrée, c'est-à-dire de commencer dès la première rencontre avec le psychothérapeute. Qu'il y ait des conditions d'entrée ne fait pas vraiment débat dans le mouvement analytique, et depuis l'événement Lacan on admet que l'entrée type, autre nom pour dire structure d'entrée, se définit par la mise en fonction du sujet supposé savoir. On l'admet même dans l'IPA, et alors même que cliniquement chaque transfert est toujours particulier. Par contre quand Lacan a dit la fin, et quand nous le disons encore, la majorité objecte. Même parmi lesdits lacaniens beaucoup rechignent à dire la fin au singulier comme on dit l'entrée au singulier et reviennent au pragmatisme du cas par cas, autrement dit à l'analyse sans fin car le terme serait aussi multiple que le sont les analysants. Pourquoi admet-on si aisément l'entrée type malgré la diversité des cas, alors que l'on nie tout aussi volontiers la sortie type au nom de cette même diversité ? Est-ce seulement parce que parler de la fin c'est mettre en question l'analyste qu'elle produit ? Voilà en tout cas la question qui s'est peu à peu mise en forme pour moi à partir non pas des échanges dans notre École, mais des échanges avec les collègues extérieurs qui contestent cette fin. Ils sont

si nombreux qu'il faut bien qu'il y ait quelque chose de réel qui fonde ce que j'ai appelé une curiosité.

Le commencement de la fin

La question de la fin ne se pose qu'à partir de la phase dite finale, évoquée très tôt chez Lacan, reprise de Balint, et encore redéfinie dans la « Préface à l'édition anglaise du *Séminaire XI* », en 1976. Curieusement cette expression n'est plus en usage, peut-être a-t-elle été chassée par le mot « passe », pourtant c'est une phase-type, inhérente au processus, tout comme la mise en fonction du transfert qui ouvre ce processus. C'est d'elle que Lacan parle encore dans cette préface, quand il mentionne la façon de balancer l'embrouille entre le réel hors sens et la vérité menteuse. Cette phase commence, paradoxalement, quand les réponses ont été obtenues, autrement dit quand le travail de transfert a porté tous les fruits qu'il est capable de produire. On les connaît : bénéfice thérapeutique, une part des symptômes d'entrée a bougé, « ça va mieux » comme on dit ; un fruit didactique aussi, l'analysant en sait un bout sur lui-même. À l'entrée, le transfert postulait le savoir inconscient sur la base du « je ne sais pas » de l'analysant. Il ne savait pas pourquoi il souffrait dans les symptômes qui l'amenaient, il ne savait pas ce qui, de lui, fondait cette souffrance. On attendait donc, et il attendait, deux choses : une réduction de la souffrance symptomatique et aussi la levée du « je ne sais pas ». À la fin, le bout de savoir, sur quoi porte-t-il ? Toujours sur la jouissance. D'abord sur le fantasme de désir, mais ça laisse le sujet quand même divisé par l'objet cause. Ensuite sur le reste de jouissance inamovible mais opaque du symptôme, au-delà de ses remaniements obtenus par la voie du sens.

Dans les deux cas, ce bilan thérapeutiquement et didactiquement positif va donc de pair avec une perception des limites de ce que l'on obtient par le sens : rien qui ne lève la division par l'objet et la jouissance opaque du symptôme. La conclusion du processus ne pourra donc pas prendre forme langagière au sens où elle ne pourra pas exhiber un signifiant capitonnant assuré. Ceux qui vous assurent qu'ils l'ont trouvé se leurrent en chœur. Ces limites peuvent être situées conceptuellement par la voie de la logique et de la topologie, jusqu'au noeud borroméen, mais il n'empêche qu'elles s'expérimentent pathétiquement, et plutôt dans la douleur : castration irréductible, et de jouissance et de savoir. Horreur. Au « je ne sais pas » de l'entrée répond un « je ne peux pas savoir » de sortie, sur un inconscient pourtant toujours là à me diviser. Ce « je ne peux pas savoir » est au fond une forme de savoir a-transférentiel, en tout cas un gain de savoir, et c'est la fin des moyens de l'inconscient-langage sous transfert. La phase finale commence là. Je convoque à nouveau Balint qui l'avait remarquablement perçue, la définissant comme un temps où le travail de transfert ne produit plus rien de neuf et où pourtant les effets majeurs de l'analyse se produisent. Ce n'est pas par hasard que Lacan le cite chaque fois qu'il parle de la fin, car le fait qu'il l'ait perçue, alors qu'il la pense si différemment, indique que la logique du processus domine même l'idée que l'analyste s'en fait.

Il y a donc des degrés de l'expérience. Ce terme désigne simplement le déroulement diachronique de la structure. De ce fait il y a des analyses qui s'arrêtent en cours de processus, avant la phase finale, d'autres qui y entrent mais n'en sortent pas et d'autres qui trouvent une issue : ça fait déjà au moins trois degrés-types. Quand l'analyse s'arrête avant la phase finale, le sujet lève donc l'option, ce peut être pour des raisons variées, soit à cause des satisfactions déjà obtenues ou bien par découragement devant les incertitudes de ce qui reste à parcourir. C'est souvent le cas et généralement ça mène aux reprises d'analyse. Mais il y a aussi des analyses qui se perpétuent sans aller jusqu'à la phase finale en raison des satisfactions liées à la parole

transférentielle qui produisent parfois des « fans » de l'analyse. J'ai rencontré une personne, à l'étranger, qui était en analyse depuis 30 ans, enchantée d'y être, et qui me disait qu'elle entendait bien y rester toute sa vie, tant l'espace du transfert lui paraissait précieux. Rien à redire à cet analysant heureux, surtout dans notre monde de désubjectivation, c'est un choix. À l'opposé, le degré ultime que Lacan a tâché de préciser, c'est la sortie de la phase finale, et c'est de ceux-là dont Lacan disait en 67 qu'ils n'ont plus envie d'en lever l'option, ce qui fait que la sortie est une autre entrée, celle qui fait l'analyste.

Variété et degré

Quant à la variété de l'expérience, qui ne fait pas de doute, Lacan disait qu'il faudrait en construire la série. Cette variété se présente dès l'entrée, elle tient d'abord à la nature et à la consistance des symptômes, très variables d'un sujet à l'autre, et qui font plus ou moins prévaloir l'attente thérapeutique ou l'intérêt didactique. Elle se déploie sous transfert et se dépose dans la variété des signifiants propres à chacun, mais aussi la variété du sens qui n'est jamais commun, pas même propre à chaque structure clinique, Lacan l'a clairement marqué dans l'« Introduction à l'édition allemande des *Écrits*. » C'est la variété des vérités particulières, que l'on traque dans l'analyse. Je rappelle ce propos de Lacan : de la plainte, l'analyse ne fait qu'utiliser la vérité. À charge pour nous de savoir ce qu'elle laisse de côté, et la question est de savoir comment cette variété s'inscrit en variété de fin. Toute la question est de saisir ce qu'est la phase finale. Pour l'instant, je souligne que si les degrés sont ordonnés et définis par la structure de l'expérience, non par la variété des cas, il est bien clair que ce qui préside aux stases et aux avancées dans cette structure, disons aux passages, n'est pas commandé par la structure, mais dépend des particularités analysantes.

Plus spécifiquement elle dépend de ce que nous appelons, faute de mieux, position du sujet, soit sa position par rapport au réel et à la vérité, à savoir son éthique. On peut dire qu'avec le trauma d'origine, l'éthique ainsi définie est le ressort majeur de la variété des cas d'analyses, et sans doute est-ce ce qui décide ou non de la traversée de la phase finale. Ce n'est pas une opération de l'inconscient, qui lui, est un imperturbable, c'est une réponse du côté du sujet qui *a* cet inconscient sans sujet comme il *a* son corps. Cependant évoquer ainsi l'éthique est suspect d'obscurantisme si on ne peut pas dire quel est le ressort de l'éthique d'un sujet. On ne va quand même pas ici évoquer la nature, ni l'obscure décision de l'être, belle notion mais qui ne nous avance pas beaucoup dans l'ordre des raisons, car elle en est la limite. La position par rapport au réel antinomique à toute vraisemblance, ce réel là étant celui du symptôme dans son orthographe classique, entre symbolique et réel, il est probable, sinon démontrable, qu'elle n'est pas complètement aléatoire. Je fais l'hypothèse que cette position éthique est fonction du *sinthome*, soit du dire constituant du noeud dans lequel le symptôme réel est mis à sa place, incontournable mais limité, et ne constituant pas le tout de la jouissance d'un parlant puisqu'il y a aussi la *joui-sens*. Je désignerai volontiers du terme de jouissance-sinthome la configuration de l'accrochage des diverses jouissances dans le noeud. Cette configuration est variable d'un parlant à l'autre et lui est plus ou moins favorable, je veux dire plus ou moins douloureuse et plus ou moins insupportable. Et, point essentiel, en subordonnant le nouage borroméen au dire de nomination, Lacan le subordonne du même coup au lien social, ce qui ne laisse au sujet qu'une part de responsabilité puisqu'il n'y a pas d'auto-nomination, même chez Joyce qui sans l'agrément du public, n'aurait été qu'un mégalomane de plus.

Quoiqu'il en soit, cette réponse propre à chaque sujet ne s'énonce pas, elle se manifeste en affects, avant de le faire en acte. Les affects qui répondent dans le sujet à ce qu'il a découvert dans l'analyse sont l'index de son rapport singulier au réel. C'est la thèse que j'avais mise à jour et qui est conséquence de l'inconscient-*lalangue*, comme savoir insu mais qui a des effets réels pas seulement dans l'imaginaire mais aussi dans le réel. A ce niveau du comment un sujet fait face au destin que lui fait l'inconscient, je pourrais dire aussi bien que lui fait son sinthome, pas de réponse type, c'est la limite des nécessités de la structure et l'entrée de la contingence. La phase finale est type, parce que ce sont les nécessités langagières s'exerçant dans l'élaboration de transfert qui la conditionnent. Par contre la réponse d'affect au solde du processus ne l'est pas, c'est vraiment du un par un, et pas seulement dans l'analyse d'ailleurs. D'où l'idée de Lacan qu'il s'agit de se reconnaître entre congénères, tout comme dans l'amour au fond.

Je voudrais donc maintenant ordonner diverses figures de la contingence finale, telles que j'ai pu les apercevoir.

Trois figures de la fin

Il y a des analyses qui s'arrêtent sur ce que j'appelle une fixion, avec un x, de vérité. Que la vérité ait structure de fiction sans x, ça implique qu'elle ne se fixe pas : elle est toujours changeante, courant derrière son propre mirage. La fiction c'est un mixte de symbolique et d'imaginaire. Arriver à faire fixion avec un x de la vérité, soit fixer une vérité, c'est un changement possible, qui met un terme à l'élaboration de transfert, mais sans ouvrir à la phase finale. Dans ce cas, le sujet, recueillant ce qu'il a construit sous transfert du sens de ses symptômes, se reconnaît dans la façon dont il structure sa relation aux autres, et à la réalité en général, il y consent. Je pourrais dire qu'il s'identifie assez à son fantasme pour croire qu'il connaît sa vérité, et méconnaître qu'elle n'est pas toute, la confondre au fond avec son réel, en tout cas l'aimer. C'est une autre solution que l'identification au symptôme. Elle ne sort pas de ce que Lacan nomme « fiction de la mondanité », et passe à côté si on veut de l'inconscient réel (ICSR) par une fixion de sens, mais néanmoins elle permet d'arrêter le processus, et non sans satisfaction. Rien à redire au fond. Elle aussi met fin à la plainte, et d'autant mieux que l'analyse, « de la plainte n'a fait qu'utiliser la vérité¹ », disait Lacan. Dans ce cas le sujet s'il fait la passe témoignera de sa vérité propre, plus que du mensonge de la vérité.

Autre cas de figure, la stase dans la phase finale. Le sujet ne méconnaît pas le hors sens qui fait limite à la vérité, il peut même en faire l'épreuve répétée, mais il ne veut pas y croire, il reste un incrédule de l'ICSR. Il s'installe alors dans les interminables satisfactions moroses de l'embrouille, propres à la phase finale, ne cédant pas sur son amour du mirage. Et, s'il s'arrête, ce sera par désenchantement ou simple lassitude de qui a reconnu les limites, peut-être même aperçu son horreur de savoir, mais sans qu'aucune *Aufhebung* subjective ne le soulève. Et dans ce cas, s'il ne fallait pas gagner sa vie, probable qu'il sortirait du champ. À défaut d'en sortir, la psychanalyse sera pour lui seulement un job comme un autre. On peut dire que Lacan s'est évertué pour que la psychanalyse ne soit pas seulement un job, la question est encore présente dans la « Préface », mais une subversion. Serait-ce de l'idéalisme, invendable par les temps qui courent ? Je crois personnellement que Lacan avait raison, même du point de vue du réalisme. Parce qu'au fond si la psychanalyse devait s'éteindre, il y aurait quand même pour elle deux façons de défunter : ou bien, étant

¹ Lacan J., « Note sur la désignation des passeurs », inédit.

sortie de son extra-territorialité, disparaître dans le marais des psy et ce serait la fin de tout avenir, ou bien disparaître sans se renier, du fait que sa subversion propre serait devenue obsolète dans le discours du temps — ce qui laisserait au moins ses chances à un retour possible. Ceci pour dire que la question des suites, qui se pose pour chaque analyse, est strictement nouée aux suites éventuelles de la psychanalyse elle-même. Ce pourquoi Lacan donnait à la passe une incidence politique.

Enfin, une fin par sortie de la phase finale. Quand le travail du transfert a conduit au « je ne peux pas savoir » de fin auquel il faut ajouter le « je ne peux pas ramener le symptôme à zéro », reste à prendre acte de ces deux limites et à se situer par rapport à elles. Là commence le problème de la fin possible, mais au sens où le possible c'est ce qui peut ne pas se produire. En tout cas Lacan a produit des index de cette prise en compte accomplie, qui devraient permettre de la reconnaître, et ce sont des index types là encore, mais tous, des index d'affects. On n'a pas assez accentué ce point. Je les rappelle : dans la « Proposition », c'est la paix qui viendra marquer la fin de ce que j'ai appelé les turbulences ; dans « L'étourdit », c'est le deuil achevé, ouf ! ; dans la « Préface », c'est la satisfaction qui marque la fin. Autant dire que l'analysant, s'il est passé, eh bien dans les suites de l'analyse, ce sera un sujet qui désormais assume d'être ce qu'il est de réel, et ça inclut ce qu'il est d'impossible à dire et à savoir. Lacan a nommé ce qu'il est d'impossible, d'abord « en-soi de l'objet *a* », puis réel antinomique à toute vraisemblance. Ça n'empêchera quand même pas l'analysant d'avoir une idée de ce qu'il est comme *sinthome* incluant le fantasme. Dès lors, finies les élucubrations, il ne pense plus à ce qu'il est, il peut le mettre en acte, car les conditions de l'acte ont été réalisées. C'est ça le côté dynamisant de la fin de l'analyse. Et alors, il peut aussi se prêter légitimement, pour d'autres, à tenir la place de la cause. Je dis légitimement car il sait que l'issue est au bout.

Dans les trois cas que j'ai évoqués la variété s'ordonne dans l'ordre du discours et commande aux divers arrêts et franchissements. La question dès lors est de savoir celle qui convient pour faire un analyste. Lacan à partir de 1974, et pas avant, préconisait de choisir, il a même plusieurs fois employé le mot de trier, seulement ceux que marquent ces affects positifs qu'il a nommés enthousiasme ou satisfaction, affects qui, selon ses derniers textes sur le thème, sont requis d'urgence. Dans le premier cas, celui de la « Note italienne » de 1974, l'urgence c'est que la psychanalyse continue à faire « prime sur le marché », elle concerne donc l'extension de la psychanalyse et sa survie dans la civilisation du capitalisme. Dans le second, la « Préface » de 1976, l'urgence c'est de faire l'analyse finie, d'un analyste possible, celui qui peut accompagner les turbulences de la fin parce qu'il a expérimenté l'issue possible. Intension donc. Les choix qu'il préconisait ne sont pas de caprices, ils suivent strictement ce qu'il a élaboré de la structure, et des degrés du processus qu'elle commande.

Mais, et voilà le « mais » de la résistance à la passe et à l'idée d'une fin identifiable, résistance présente en sourdine même dans les Écoles où elle est instituée, les degrés impliquent qu'il n'y a pas de parité entre les analystes. Autrement dit, et Lacan l'a formulé dès 1967, il y en a dont on peut attendre davantage pour la psychanalyse. Avec la passe il proposait de l'évaluer, il disait même de le mettre en cause « aux fins d'examen² ». Propos évidemment intempestifs aux oreilles de tous ceux qu'anime l'idéal de parité si fort dans notre époque, alors même que certains croient que les idéaux ont disparu. Chez les analystes lacaniens, on admet aisément qu'il n'y a pas de parité entre les jouissances des deux sexes, mais la disparité des

² Lacan J., « Discours à l'EFP », *Scilicet* 2/3, Paris, Seuil, 1970, p. 19.

analystes ça fait grincer. D'autant que l'*hystorisation* de l'analyse propre, reduplique l'impossible en jeu dans l'analyse. Alors on veut bien à la rigueur juger des praticiens, admettre qu'il y en a de meilleurs que d'autres, mais pour ce qui est de l'être analyste des analysés c'est autre chose. Lacan lui-même s'est trouvé confronté au fait que pour faire le tri, il n'y a pas d'Autre de l'Autre, d'où l'idée de s'en remettre aux congénères. Faire appel aux congénères ce n'est pas faire appel au savoir. Au sens propre, biologique, les congénères ce sont ceux qui ont même jouissance et même mode de reproduction. Dans le cas présent les analystes sont dits congénères, car on espère qu'ils ont traversé les mêmes changements de désir et de jouissance, en parcourant tous les degrés du processus jusqu'au désir de l'analyste. On ne fait que l'espérer, en fait. Ce qui me ramène à ce que j'ai déjà dit en d'autres circonstances, que ce qui compte dans le dispositif de la passe, ce sont moins les nominations, toujours aléatoires, que le travail d'École que le dispositif produit, quand il y a une École évidemment. J'entends par là non seulement les exposés mais le travail des passants, des passeurs, des cartels et ce qui s'en transmet qui peut être questionné dans l'ensemble. Je conclus : pour l'analyse, selon Lacan, c'est sa fin qui la constitue en expérience originale, faute de quoi elle n'est que l'expérience tout venant du transfert. De façon homologue, on peut dire que c'est ce travail d'École qui constitue l'École en expérience originale, faute de quoi elle n'est que le tout venant de l'association.

La fin par le sens, hors sens

Patricia Dahan

Le passage de l'analysant à l'analyste, Lacan le définit comme le produit d'un acte analytique.

Cet acte de l'analyste a pour effet l'expression d'un dire du côté de l'analysant. Un dire qui fait nœud, par opposition à la chaîne des dits. Ce dire qui fait nœud produit un effet de sens pour l'analysant. L'effet de sens est autre chose que du sens. Dans le séminaire *RSI* Lacan dit de l'effet de sens qu'il est réel. Dans ce séminaire il s'efforce de changer, dit-il, sa « perspective de ce qu'il en est de l'effet de sens¹ ». Changer cette perspective cela consiste pour Lacan à serrer cet effet de sens d'un nœud. Il s'agit de substituer à l'effet de fascination, dans lequel se trouve l'analysant par rapport à son symptôme, un « effet de sens qui fait nœud et nœud de la bonne façon », dit Lacan.

Cet effet de sens, que Lacan ne situe pas dans l'ordre de l'imaginaire, ni dans l'ordre du symbolique, mais dans celui du réel, a pour conséquence d'arrêter la recherche de sens et simultanément éclairer autrement, pour l'analysant, ce qui s'est dit tout au long de l'analyse.

Ainsi, l'effet de sens Réel est un dire qui vient bousculer le rapport au sens de l'analysant.

- Du point de vue Imaginaire il remet en question la vérité menteuse du fantasme.
- Du point de vue Symbolique il remet en question l'articulation signifiante de la succession des dits.

Si à la fin de l'analyse, il s'agit de nouer autrement Réel, Symbolique et Imaginaire comme le propose Lacan dans le séminaire *RSI*, je voudrais tenter d'examiner, au niveau du sens, le changement produit par l'acte analytique dans le nouage Réel, Symbolique et Imaginaire.

Dans le séminaire *RSI*, avec la formule : « l'effet de sens exigible du discours analytique n'est pas Imaginaire, il n'est pas non plus Symbolique, il faut qu'il soit Réel », Lacan associe les deux termes Réel et sens, à priori contradictoires, dans la mesure où il a montré dans la mise à plat du nœud borroméen que le Réel est ce qui s'oppose au sens. Or avec cette formule Lacan propose une fin par le sens, hors sens qui permet un autre nouage du Réel, du Symbolique et de l'Imaginaire. Nouveau nouage dont les effets sont imprédictables et se font sentir dans les circonstances de la vie (le rapport à l'autre, le rapport à l'amour, le rapport au travail et à l'Ecole), bien au delà de la fin de l'analyse.

Dans la cure l'acte analytique est ce qui va permettre un franchissement, c'est à dire que pour l'analysant une transformation se produit qui marque un avant et un après. Chez Lacan la notion d'acte a un sens très spécifique et introduit la notion de franchissement d'un seuil. Le sujet se retrouve, dans l'après coup de l'acte autre que ce qu'il était avant, une transformation radicale est opérée. Lacan prend l'exemple du franchissement du Rubicon par César pour nous donner une figure paradigmique de l'acte. L'acte n'est pas le moment où on est entraîné d'agir, dans l'exemple qu'il donne ce n'est pas le moment où César se déplace avec ses troupes, mais le moment où il aura franchi symboliquement la ligne avec les conséquences radicales qui s'ensuivront de ce franchissement.

¹ J. Lacan, Séminaire *RSI*, Edition ALI, p. 76, séance du 11/2/75.

Dans la cure l'acte analytique est représenté par Lacan comme une coupure. La coupure étant ce qui a un effet d'interprétation pour l'analysant. Interprétation qui peut se faire sous la forme de la répétition d'un signifiant, d'une interruption de séance, ou d'une intervention de l'analyste. Toute interprétation n'a pas un effet de coupure, ce n'est que dans l'après coup que l'on peut repérer l'acte analytique.

En s'appuyant sur la topologie Lacan montre que c'est la coupure qui fait la structure. Je m'explique. Sur la surface de la bande de Moebius la coupure change radicalement la structure de la bande qui, d'une bande unilatérale devient une bande bilatérale. La bande de Moebius détient cette propriété particulière d'être à la fois une surface qui unit en tout point de sa surface un envers et un endroit et elle est aussi « une pure coupure », comme le souligne Lacan, puisque si on la découpe en son milieu, au lieu, comme on pourrait s'y attendre, d'obtenir deux bandes de même nature, on obtient une seule bande biface. La coupure permet donc une transformation topologique. Ceci implique, dit Lacan, que la coupure elle-même définit la structure de la bande de Moebius en transformant sa surface. Ce que la topologie enseigne c'est le lien de la coupure avec la modification de la structure et cela révèle les propriétés de cette structure.

La figure de la bande de Moebius va servir, par analogie, à concevoir les effets du signifiant dans le Réel. Dès le départ, ce qui constitue le sujet comme sujet divisé, c'est une première coupure qui se produit par l'introduction d'un signifiant, le signifiant du Nom du Père. Le sujet pour Lacan est effet du signifiant, le signifiant est coupure et la structure du sujet dépend de cette coupure.

L'observation de cette structure, propre au sujet divisé, va permettre de mieux appréhender de quelle manière l'interprétation opère dans l'analyse. Ce qui fait coupure, par l'interprétation, produit l'inconscient comme envers du discours. Lacan y fait référence dans «Radiophonie», en disant que ce qui permet de voir qu'il y a un envers du discours c'est l'interprétation, il peut ainsi conclure que la coupure est ce qui met à jour la structure de l'inconscient.

Dans « L'étourdit » Lacan propose d'examiner ce qu'il en est du discours analytique à partir de la bande Moebius en y interrogeant le rapport du dire au dit.

« Ma topologie, dit Lacan, n'est pas substance à poser au-delà du réel, ce dont une pratique se motive. Elle n'est pas théorie. Mais elle doit rendre compte de ce que, coupures du discours il y en a de telles qu'elles modifient la structure qu'il accueille d'origine². »

Le terme de coupure, pour représenter l'interprétation analytique, est donc utilisé, par Lacan, par analogie avec son usage dans la topologie de la bande de Moebius. Ceci permet de montrer que la coupure de l'interprétation modifie la structure. Pas la structure dans le sens névrose, psychose ou perversions, bien sûr, mais la structure au sens où par l'effet de l'interprétation en tant qu'acte, le sujet se retrouve dans l'après coup, autre que ce qu'il était avant, une transformation radicale est opérée. A ce stade on pourrait dire que Lacan reste très freudien dans la mesure où il considère que l'interprétation analytique est ce qui révèle à l'analysant l'envers de son discours.

Ce que je voudrais dire par : la fin de l'analyse par le sens hors sens fait appel à une autre topologie. A partir du séminaire *RSI*, Lacan introduit le noeud borroméen pour représenter la structure psychique. L'effet de l'interprétation est représenté topologiquement, non pas par une transformation de la bande de Moebius, mais par une transformation du noeud.

² J. Lacan, « L'étourdit », dans *Autres écrits*, Editions du Seuil, Paris, 2001, p. 478.

Dans le séminaire *RSI* Lacan se sert du nouage des trois registres Réel, Symbolique et Imaginaire pour illustrer la façon dont on opère dans l'analyse. « C'est dans l'effet d'écriture du symbolique, dit-il, que tient l'effet de sens.³ » Il situe l'effet de sens du côté du réel comme ce qu'il s'agit de produire dans l'analyse. « C'est-à-dire, dit-il, que le réel surmonte le symbolique⁴ », ce qui veut dire que à la fin de l'analyse le Réel et le Symbolique se nouent autrement.

Dans ce que décrit Lacan dans « La troisième », on peut voir à la lecture de la mise à plat du nœud que l'imaginaire est ce qui consiste, le symbolique ce qui fait trou et le réel est ce qui ex-siste. Sur ce schéma Lacan représente le symptôme comme un effet du Symbolique en tant qu'il apparaît dans le Réel. Ce qui opère dans l'analyse c'est donc d'opérer sur le symptôme en nouant autrement symbolique et réel.

Dans le séminaire *Le sinthome* Lacan parle de résonnance et de consonance. Il s'agit de faire consonner le langage d'une façon qui va plus loin que ce qui est effectivement dit. Si on se réfère au nœud, la résonnance se traduit en termes d'accord, au sens musical du terme, entre les deux consistances imaginaire et symbolique, « le réel est ce qui fait accord entre le corps et le langage,⁵ » dit Lacan, ce qui signifie que le réel « fait accord » entre l'imaginaire et le symbolique.

Il s'agit de faire résonner autre chose que ce que l'analysant croit vrai. Faire résonner un dire. Ce dire n'a rien à faire avec la vérité. Le dire on y prête sa voix, ça c'est la conséquence, dit Lacan, dans le séminaire *RSI*. Mais « le dire ce n'est pas la voix, le dire c'est un acte,⁶ » dit-il.

Le dire comme coupure, le dire comme acte est produit par surprise, sans intention de dire. La coupure de l'analyste c'est ce qui permet que pour l'analysant « il sonne autre chose que ce qui est dit avec l'intention de dire.⁷ »

Dans la cure, la coupure de l'interprétation permet que se produise un dire, un dire qui ex-siste aux dits de l'analysant. Sur le nœud borroméen, l'existence c'est quelque chose qui est ex- c'est à dire qui tourne autour, qui est dans l'intervalle. « Mais dans cet intervalle, ça a trente-six façons de se nouer⁸ » dit Lacan. Pour chacun, le Réel, le Symbolique et l'Imaginaire se nouent de façon singulière.

Le dire en tant qu'il ex-siste aux dits est de l'ordre du réel. Il fait coupure dans la série des dits de l'analysant. On pourrait donner à ce dire le statut d'une lettre dans la mesure où il n'entre pas dans une articulation signifiante. « C'est à partir du moment où l'on saisit ce qu'il y a de plus vivant ou de plus mort dans le langage, à savoir la lettre, c'est uniquement à partir de là que nous avons accès au réel, » dit Lacan dans *La troisième*⁹. Le dire est à situer du côté du réel.

Dans le séminaire *L'insu que sait de l'une bêvue s'aile à mourre* Lacan propose une fin de l'analyse par une identification au symptôme qui se traduit par un savoir y faire avec le symptôme. Savoir y faire avec son symptôme c'est ne plus fusionner avec son symptôme, c'est y mettre une certaine distance. Ce qui a pour conséquence un rapport à l'Autre débarrassé de toutes les inhibitions, les angoisses, les malentendus, marqué par le passage de la vérité au réel qui arrête la recherche de sens ; de la vérité à laquelle l'analysant a toujours cru mais qui est un mirage, au réel

³ J. Lacan *RSI* Séminaire inédit, Séance du 10-12-1974.

⁴ Ibid. 17-12-1974.

⁵ J. Lacan Séminaire *Le sinthome*, Paris, Seuil, 9/12/75 p. 40

⁶ J. Lacan, Séminaire *RSI*, Edition ALI, p. 126, séance du 18/3/75.

⁷ J. Lacan, Séminaire *Le moment de conclure*, séance du 20/12/77.

⁸ J. Lacan, « R.S.I. », séance du 14 janvier 1975.

⁹ J. Lacan « La troisième » in *Lettre de l'Ecole freudienne*, 1975, n°16, p. 201.

qui touche à la jouissance du symptôme.

Dans certaines analyses ce passage se produit par l'émergence d'un signifiant qui vient faire effraction dans la série des dits de l'analysant. Le surgissement de ce signifiant, dans lequel l'analysant a reconnu ce qui a présidé à la constitution de son symptôme, permet que se produise un dire et ce dire transforme le cours de l'analyse. Ainsi on pourrait considérer que l'analyse ne vise pas le sens, elle vise ce qui est au-delà du sens. Dans le déroulement de la cure, quand à la place du vrai, ce que l'on croit vrai et auquel on cherche à donner du sens, surgit le réel, sous la forme d'un signifiant hors sens, hors chaîne signifiante, cela permet que se produise un dire, un dire qui fait nœud et arrête la recherche métonymique du sens.

Ce dire fait nœud par opposition à la chaîne des dits. Ce dire fait nœud dans la mesure où il fait émerger un sens inédit. Il s'agit d'un nouage du sens par le réel hors sens. Ce dire comme ex- comme ce qui ex-siste est du côté du réel, il est un effet de sens et va nouer l'imaginaire qui est de l'ordre du sens, de ce qui fait forme au symbolique qui est de l'ordre du non-sens, à partir duquel se produit le sens dans le langage, caractérisé par la métaphore et la métonymie.

Dans la figuration du nœud, tel que Lacan le représente dans le séminaire *Le sinthome*, le réel est ce qui peut faire tenir ensemble deux éléments aussi étrangers l'un à l'autre que sont le symbolique et l'imaginaire.¹⁰

En nouant l'imaginaire et le symbolique, le réel fait accord en faisant résonner le sens autrement pour l'analysant. Dès lors, à partir de ce nouveau nouage du sens, tout le mal que l'analysant se donnait, pour surmonter certaines difficultés de la vie, n'a plus lieu d'être.

J'ai voulu décrire comment, dans ses approches successives, Lacan a utilisé la topologie pour montrer que l'acte analytique peut avoir pour effet une transformation de structure.

Par analogie, la bande de Moebius nous aide à nous représenter comment l'interprétation produit un changement de structure dans lequel le sujet se retrouve dans l'après coup de l'acte, autre que ce qu'il était avant. Un peu plus tard, Lacan a à nouveau recours à la topologie avec le nœud borroméen. Le nœud borroméen apporte une autre dimension qui permet de mettre l'accent sur l'effet de l'acte analytique, les transformations que cet acte produit, sur la structure du nœud, le nouage réel, symbolique et imaginaire.

Pour conclure, je dirais qu'avec cette approche du nœud Lacan propose une nouvelle éthique, une éthique qui tient compte du réel hors sens et suppose un savoir sur l'impossible du rapport sexuel. Avec le nouage de l'imaginaire et du symbolique par le réel, à la fin de l'analyse, Lacan propose une écriture du nœud dans laquelle Symbolique et Imaginaire prennent une autre valeur, par rapport au sens, que celle que l'analysant leur donnait au début de l'analyse.

« C'est pas trente six sens qu'on découvre au bi-du-bout de l'inconscient : c'est le sens sexuel. C'est à dire très précisément le *sens non sens*, » dit Lacan dans le séminaire *Les non dupes errent*.¹¹ Le *sens non sens*, en tant que ça ne peut pas s'écrire, en tant que ça foire toujours.

Dans ce même séminaire, Lacan revient sur la notion d'éthique. Il souligne qu'il n'y a pas l'imaginaire qui serait le mal et le symbolique qui serait bien, comme il a été dit à propos des thèses qu'il a développées auparavant. Lacan veut dissiper ce malentendu par la structure du nœud, c'est à dire un nouage des trois registres, où

¹⁰ J. Lacan, Séminaire *Le sinthome*, Paris, Seuil, p. 132.

¹¹ J. Lacan, Séminaire *Les non dupes errent*, Edition ALI, p. 32, séance du 20/11/73.

« c'est du 3 que s'introduit le réel. » La structure du nœud met l'accent sur le réel qui tient au 3, c'est à dire, que du deux on ne peut pas faire un.¹²

Avec l'écriture du nœud il s'agit pour Lacan de rompre avec l'éthique du Bien et de donner leur juste place au réel, au symbolique et à l'imaginaire. Grace à un nouage dans lequel le symbolique est noué à l'imaginaire par le réel.

La psychanalyse n'a rien à dire sur le Bien et le Beau, « c'est d'une autre résonnance qu'il s'agit, à fonder sur le mot d'esprit,¹³ » dit Lacan. Le mot d'esprit est basé sur une économie, mais pas une économie de celle qui fonde une valeur. « L'essentiel qu'il y a dans le jeu de mot, c'est là que doit viser notre interprétation pour n'être pas celle qui nourrit le symptôme de sens, » dit Lacan dans « La troisième »¹⁴. « Une pratique sans valeur c'est ce qu'il s'agirait pour nous d'instituer.¹⁵ » Voilà ce que propose Lacan dans le séminaire *L'insu que sait de l'une bénue s'aile à mourre*.

Nouer par le réel, le symbolique et l'imaginaire, à la fin de l'analyse, comme le propose Lacan dans le séminaire *Le sinthome*, consiste à donner au sens une autre valeur que ce qu'il avait pour l'analysant avant l'analyse, consiste à dévaloriser ce sens qui était là au début. C'est ce sur quoi j'ai voulu insister en intitulant mon intervention « Une fin par le sens, hors sens ».

¹² *Ibid.* p. 151, séance du 19/3/74.

¹³ J. Lacan, Séminaire *L'insu que sait de l'une-bénue s'aile à mourre*, Edition ALI, p.120, séance du 19/4/77.

¹⁴ J. Lacan « La troisième » *op. cit.*, p. 193.

¹⁵ J. Lacan, Séminaire *L'insu que sait de l'une bénue s'aile à mourre* Edition ALI, p. 120, séance du 19/4/77.

Do A.M.E.: o passe para além do dispositivo

Sonia Alberti

Introdução

O fato de haver o dispositivo do passe, dos cartéis aos passantes e os passadores é uma garantia de existência – e ex-sistencia – da Escola. Afinal, não há Escola sem passe, nos termos como a estabelecemos a partir da proposta de Lacan. Mesmo se nem todos participam de forma direta do dispositivo, ou seja, mesmo se o dispositivo se constitui, fundamentalmente, de apenas passantes, passadores e cartéis do passe que, em nossa Escola são compostos com os membros do Colégio Internacional de Garantia.

A questão então de que gostaria de tratar nessa minha pequena contribuição aos nossos debates é: de que maneira o passe, garantia da existência e da ex-sistência da Escola, serve aos demais? Ou seja, àqueles que não fazem parte diretamente do dispositivo?

Tento respondê-la em três níveis: como membro da Escola, como A.M.E. ou seja, como analista membro da Escola, e também como membro da Comissão Local de Garantia – onde o “local” se refere não só ao Brasil mas a toda América Latina que tem sua Comissão Local no Brasil porque ainda estamos trabalhando para que haja pelo menos 50 membros de Escola nos outros países da América Latina, condição estatutária para que um país tenha uma Comissão Local. Como seria impossível construir todas essas respostas aqui, deter-me-ei na questão do passe para o A.M.E. em nossa Escola que, como já dito por Carmen GALLANO (em *Wunsch 11*), na maioria das vezes nunca fez o passe.

O que pode o passe em nossa Escola para aqueles que não participam, nem nunca participaram, diretamente do dispositivo? Como escreve Juan del Pozo na convocatória desse Encontro,

“A garantia outorgada pela escola sob o título de A.M.E. só tem repercussão para o futuro da Escola e da própria psicanálise se tal nomeação se articula com o trabalho em intensão, isto é, com as atividades que tem a ver com a operatividade da causa para a própria psicanálise” (cf. *Wunsch*, 10).

O A.M.E. e o dispositivo do passe: uma experiência

Para começo de conversa, é possível nos servirmos do dispositivo do passe como membros da Escola, coisa que somos como sujeitos, mesmo se nela nos declaramos analistas praticantes ou mesmo se nela assumimos a responsabilidade de garantir seu funcionamento como Escola, seja nomeados como A.E. ou como A.M.E. Como? Penso que, antes de mais nada, porque o dispositivo é ele mesmo garantia de que, como membros, somos membros de Escola. Isso significa que não somos membros de uma associação qualquer – “não há sociedade verdadeira fundada sobre o discurso psicanalítico, há uma Escola que, justamente, não se define como sendo uma sociedade” (Lacan, 1974, *A Terceira*)¹ –, membros de uma Escola de Psicanálise, então, tal qual Lacan a pensou. O dispositivo do passe em nossa Escola dá a garantia de direito de pertencermos a uma Escola de Psicanálise embasando a transferência de

¹ “Il n'y a pas de véritable société fondée sur le discours analytique. Il y a une école, qui justement ne se définit pas d'être une société” (Lacan, 1974, *La Troisième*).

trabalho que todo membro pode ter com sua Escola. O que, por sua vez, implica também algum dever, o de sustentar, nessa Escola, o furo que nos faz trabalhar na transferência de trabalho – furo tão bem trabalhado por Antonio Quinet em seu último livro: *A estranheza da psicanálise*. É a referência a esse furo que norteia o que enriquece a relação do A.M.E. com o passe.

Mais um desses paradoxos de Lacan, o A.M.E. não participa do dispositivo do passe, mas sem ele, o dispositivo não se instala, posto ele ser aquele que indica os passadores – aqueles que constituem o passe (Lacan, *Proposição de 9 de outubro de 1967*). Viso particularmente com esse trabalho pensar a articulação do AME com o passe na Escola, na contramão de uma suficiência silenciosa (sic, Juan DEL POZO, *Wunsch 10*). Se o passador pode operar a partir do “eu não penso” através do qual “deixa passar [para o cartel do passe] o que operou no passante” (Rosa ESCAPA, *Wunsch 11*), no momento em que deixa isso passar para o cartel do passe, ele presentifica que seu analista – o A.M.E. que o designou passador – também opera a partir desse mesmo “eu não penso”, mas para dirigir o tratamento a partir do lugar que ocupa como objeto causa de desejo, o que testemunha que tal A.M.E. não é uma suficiência silenciosa, caso contrário, como o passador por ele indicado poderia transmitir “o que não mente” (Colette Soler, *Wunsch 7*) no relato do passante?

Enquanto psicanalistas membros da Escola, é possível nos servirmos do dispositivo do passe, quero dizer, enquanto analistas. Um psicanalista membro da Escola (A.M.E.) pode se servir do dispositivo por lhe ser franqueada a possibilidade de indicar um passador. Colocado assim, há uma vantagem em se ser A.M.E. quanto ao passe, mesmo se o A.M.E. não participa diretamente do dispositivo – pois, apesar de elegível para compor o CIG e, portanto, integrar cartéis do passe, não necessariamente será alguma vez eleito.

Uma vez tive a experiência de que pôde ser muito produtivo, para a análise de um sujeito, ter sido lançado no dispositivo no momento em que um passante sorteou seu nome. Produtivo no sentido de não só ter provocado uma verdadeira colocação ao trabalho, como também quanto aos efeitos desse trabalho na própria análise: estudo de textos, sua descoberta da importância do dispositivo para a manutenção do discurso psicanalítico no mundo, elaboração do sentido – da direção visada – do dispositivo, ou seja, elaboração do lugar do A.E. na Escola, lugar do S(Abarrado)² na Escola. Isso não só permitiu a esse sujeito aproximar-se mais da Escola – na medida em que, como o escreve Anne LOPEZ em *Wunsch 11*, a indicação de um passador “coloca o analisante num circuito externo à análise, em relação direta com a Escola” (p. 21) –, mas tal movimento também permitiu com que a operação que leva à destituição subjetiva em análise tivesse nova amarração, ali onde anos antes sempre se manifestara a afânise do sujeito do desejo. Indicar o sujeito a passador e ter tido a sorte de ele ter sido sorteado, foi pois um instrumento a mais do qual pode se valer a analista para fazer funcionar o discurso do analista nesse caso, discurso que coloca o sujeito a trabalho. Coisa que evidentemente só pode ser confirmada no *a posteriori*, que tardou para chegar.

Durante o tempo de espera, enquanto isso não se confirmava, tanto o secretariado do passe como eu mesma questionávamos a indicação feita pela analista – mesmo se esta nunca duvidou do acertado da indicação. O que me leva a testemunhar da importância do dispositivo do passe para o A.M.E.: ao trabalhar na hipótese de indicar um analisante como passador, há um grande questionamento a se

2 Conforme a primeira versão da Proposição de 9 de outubro de 1967, de Lacan. (1ère version de la “Proposition du 9 octobre de 1967”, de Lacan).

fazer, e as respostas que o analista se dá a esse questionamento serão verificadas pela Comissão de Garantia numa primeira instância, mas principalmente pelo Cartel do Passe que pode repassar à Comissão de Garantia a sua opinião, o que não deixa de avaliar o acertado da indicação e isso não deixa de implicar uma avaliação da capacidade do analista de responder à sua hipótese de indicação. Nesta experiência, tal hipótese se formulou no momento em que ficara claro, na condução da análise, que o sujeito já não recuava diante da falta no Outro, depois de muitos anos de análise, mesmo se, em alguns momentos, ainda escolhia seu velho mecanismo anterior, tantas vezes já trilhado (*frayé*). Hoje, depois que as experiências como passador já se multiplicaram, esse sujeito já não recorre a tais mecanismos, confirmando as voltas necessárias para um final de análise. O interessante a notar é que nem todas as experiências como passador tiveram o mesmo efeito, conforme a analista pode verificar na análise desse sujeito. Num primeiro momento, um evidente entusiasmo levou esse sujeito a trabalhar. A segunda experiência trouxe muito mais para a cena a depressão, afeto que se manifestou diante da inexorabilidade da destituição subjetiva. Como escreveu Dominique Fingermann em *Wunsch 11*: o tempo do passador é desconfortável – placa sensível entre a angústia do impasse e o *sinthoma* do ato em potência (p. 12), mas mesmo assim, ativo, não se deixando mais obnubilar pela verdade mentirosa.

No caso em questão, a hipótese que levanto é a de que as participações desse passador no dispositivo enriqueceram as voltas que o sujeito dá em sua “consideração pelo real, sua relação com o saber do ICSR e o ato em potência que se deduz disso” (idem). Não tenho dúvidas de que a inclusão desse sujeito no dispositivo do passe como passador, em muito contribuiu para isso, o que não aconteceu sem o preço pago pela analista, o de expor-se à avaliação.

É, na realidade, em sua solidão de analista que tudo isso acontece, e a função que o A.M.E. assume ao indicar um passador, é triplamente solitária: inicialmente há a solidão inerente ao psicanalista, cujo ato é consequência de, como diz Lacan em 1964, se estar só como sempre se esteve; depois há a solidão, frente à Escola, do ato de indicar um passador, e do qual somente ele se coloca na posição de ter que responder quando faz a indicação; finalmente, há a solidão com a qual suporta o efeito dessa indicação, pois só ele acompanhou o processo todo da indicação, do momento em que formulou a hipótese de indicar o passador, até o momento em que um cartel do passe lhe dá um retorno, uma avaliação de como tal passador pode, ou não, bem transmitir o testemunho do passante. Jamais o analista poderá compartilhar tudo isso que o põe à prova como A.M.E., ele sempre estará só, mas mais só justamente porque está na Escola. Se isso pode parecer paradoxal, no fundo, verifica o bom funcionamento da Escola, afinal, ela só existe para fazer persistir o furo que aí se presentifica. Razão também pela qual acho muito importante que os cartéis do passe se manifestem – como o propõe, aliás, Carmen GALLANO em seu texto para *Wunsch 11* –, junto aos secretariados do passe, sobre os passadores, e razão pela qual acho muito importante que os secretariados do passe dêem um retorno aos A.M.E. sobre o trabalho realizado pelos passadores durante todo tempo de um passe. É uma forma de a Escola devolver, ao A.M.E., um cuidado que garante ao analista que, apesar de sua solidão inerente à sua posição, é mais um num enxame (*essaim*) de analistas que estão na mesma situação e que, com a sua se solidarizam.

Sinthoma e semblante

Antonio Quinet

Proponho-lhes uma reflexão sobre o binômio sinthoma e semblante a partir do final de análise e suas consequências.

Gostaria de acentuar o que diz Lacan nesse trecho do Seminário 24 a respeito da identificação com o sinthoma. Ele diz: “identificar-se com o sintoma tomando uma espécie de distância em relação a ele” – o que corresponde ao “saber lidar” (*savoir y faire*) do analista com seu sintoma.¹ Para fazer semblante de objeto a para um analisante na análise que ele conduz, o analista deve tomar distância de seu sinthoma.

O analista não deve dirigir o tratamento nem com seu eu, o que é possível por ele ter atravessado em sua análise as identificações imaginárias, nem como sujeito, o que a destituição subjetiva lhe permite uma vez efetuada a separação da cadeia significante de sua história, e nem com seu sinthoma, parceiro de gozo, que ele pôde identificar no final de sua análise. Tomar distância de seu sinthoma e não lhe dar crédito, é condição para se prestar ao ato do analista em seu semblante, seu faz de conta.

A partir do seminário 18, Lacan faz dessa palavra comum em francês um conceito que longe de significar falso, o semblante une o verdadeiro e o falso, a verdade mentirosa e a mentira verdadeira. Ele está do lado do significante e se opõe ao real. E no Seminário 20, ele precisa que o semblante parte do simbólico rumo ao real – nesse trajeto se encontra o objeto a. Nessa mesma lição ele afirma: “O gozo só é interpelado, evocado, caçado a partir do semblante”. O semblante está nessa flexa que é o *acting* do analista para caçar o real do gozo que escorre na fala do analisante.²

No Aturdido, Lacan descreve o fazer semblante do analista como o dever de “representar” o que cai de um discurso, ou seja, o objeto *a*, (Scilicet 4, p. 46). Essa representação está menos do lado da *Verstellung* que da representação teatral. É uma *mise-en-scène* dos semblantes.

O analista-ator é o analista autor do ato. É aquele que faz o ato porque ele se autoriza de si mesmo a partir de sua própria análise. É também aquele que autoriza de si mesmo e não de um diretor, supervisor ou de um outro autor. Ele é livre em sua tática, ou seja, em seus atos que, no entanto devem estar sustentados pela estratégia dos semblantes que ele utiliza no manejo da transferência, que por sua vez são orientados pela política do mais-de-gozar. Com esta proposição estou atualizando a tríade de Lacan da direção do tratamento analítico em sua tática, estratégia e política a partir não da função da fala e da linguagem, como ele faz em 1958, mas a partir da função do ato no campo do gozo.

Ao situar o lugar do agente de cada discurso como um semblante Lacan nos indica que todo ato situado em um laço social é da ordem do semblante. Assim, todo ato, enquadrado num laço social, efetuado a partir de um semblante. O ato é um dizer que se utiliza da representação teatral com base na verdade que cada laço social determina.

Lacan nos dá algumas indicações que apontam para uma representação teatral do analista ao fazer de conta desse objeto paradoxal que por natureza é avesso ao semblante, por estar fora da linguagem e ser o resto do discurso do mestre. A clínica do ato do analista é uma *acting cure*; a do analisante é um *talking cure*. Para o

¹ S’ identifier au sinthome en prenant une espèce de distance.

² La jouissance ne s’interpelle, ne s’évoque, ne se traque, ne s’élabore qu’à partir d’un semblant.

analisante a fala; para o analista o ato. O analisante não deve atuar e o analista não deve falar, Quando há inversão, não há mais análise: do analista tagarela o analisante responde com a *acting out*.

A dimensão que a representação acrescenta é a do inconsciente. “O ator, diz Lacan, empresta seus membros, sua presença, não simplesmente como um marionete, mas com seu inconsciente *bel et bien* real, ou seja, a relação de seus membros com uma certa história que é a sua” (Seminário VI).³ No caso do analista-ator, é a partir de seu saber inconsciente, no lugar da verdade, elaborado em sua própria análise, que ele empresta seu corpo e sua voz para fazer semblante em seu ato de acordo com script escrito pelo caso que ele está conduzindo e pela transferência que o analisante tem com ele. Esse saber do inconsciente, que ele situa em seu ato no lugar da verdade, se conjuga com o *savoir y faire* com seu sintoma assim como o saber textual da psicanálise e o saber elaborado da análise que está conduzindo. Dessa forma o semblante que o analista faz, sua representação em termos teatrais, só opera se for calcado na verdade dessa conjugação de saberes. Caso contrário é pura papagaiada. Sem esse saber como verdade do semblante, qualquer ator sem análise poderia fazer o papel do analista.

No ocidente, há duas grandes linhas de interpretação no teatro - identificação e distanciamento. A identificação ou empatia com o personagem é vinculado ao naturalismo em que o ator “vira” o personagem - ele se diz “eu sou Hamlet” e faz tudo para incorporar sua história, sua personalidade, seus conflitos, suas emoções. O naturalismo foi um movimento artístico lançado por Emile Zola principalmente para o teatro como uma contestação ao teatro declamativo, declarando guerra às “mentiras ridículas”, e tem como objetivo trazer a natureza para o teatro que deve ser realista e verdadeiro. A interpretação do ator deve ser “fiel a vida e o cenário deve reproduzir exatamente a situação de vida - como nas novelas de TV. O ator deve se identificar totalmente - corporalmente e psicologicamente - com o personagem. Nesse tipo de representação o ator é cópia do personagem. Sua arte é da ordem da imitação ele dá corpo (e alma) ao personagem. Essa linha de interpretação teatral é vinculada - erradamente ou não - ao método Stanislavsky.

A interpretação naturalista do analista é aquela em que ele faz baseado no ideal de autenticidade. Neste tipo de perspectiva, o analista é um ser humano que comprehende seu paciente a partir de sua própria história, suas vivências e sua própria análise. A interpretação se dá a partir da contra-transferência, ou seja, dos efeitos de sujeito que a fala do analisante tem sobre ele. O “naturanalista” age a partir de seu ego, seu inconsciente e de seu sintoma. Ao ser o mais “autêntico, sincero e genuíno”, não faz semblante de nada e deixa-se guiar por seu desejo de curar em nome da verdade. E dessa forma ele mantém uma suposta “neutralidade”. E em sua também suposta “autenticidade” encarna o pai ideal ou, segundo Winnicott, uma mãe suficientemente boa. O final é previsível: eternização da transferência e identificação com o analista.

A interpretação com distanciamento equivale ao analista que faz semblante de objeto *a* - eis o que proponho como reflexão. O distanciamento, conceito de Bertold Brecht, é uma operação que consiste em tomar distância em relação à maneira banal e habitual com que se aborda um personagem ou uma circunstância. Trata-se de se descolar de sua significação dada pelo senso comum, da realidade.

³ «L’acteur, selon Lacan, prête ses membres, sa présence, non pas simplement comme une marionnette, mais avec son inconscient *bel et bien* réel, à savoir le rapport de ses membres avec une certaine histoire qui est la sienne». (Séminaire 6, leçon sur Hamlet). Pour l’analyste acteur.

Mas é em seu seminário “Ou pior” que ele nos dá a indicação do semblante para o analista que nos permite aproximá-lo do efeito de distanciamento. “O analista não faz semblante, ele ocupa a posição do semblante, diz Lacan (10/5/1972). Ele a ocupa legitimamente pois, em relação ao gozo - tal como ele o apreende nas falas daquele do analisante - não existe outra situação que se sustente.” O analista portanto apreende o gozo presente na fala do analisante sob transferência e a partir saí ele se utiliza do semblante. É a única maneira de “conduzir o gozo da enunciação do analisante sem grandes prejuízos”. O que nos remete à propriedade do semblante de tocar o gozo. “O semblante, continua Lacan, deve ser porta-voz por se mostrar como máscara, abertamente usada, como no palco grego”. E acrescenta que “o semblante tem efeito por ser manifesto. Quando o ator usa a máscara, sua face não faz careta, ele não é realista [...] Se Lacan evoca o ator e sua máscara é para abordar o semblante no ato analítico. “É para dar voz a algo que o analista pode demonstrar que essa referência ao palco grego é oportuna”.⁴ E conclui que o saber que sustenta essa voz não é da ordem do semblante - trata-se de “um saber que se assegura da verdade”. Não se trata de um “*savoir faire* da careta.”

Essa máscara é o semblante do personagem que o analista utiliza em sua interpretação e em seus atos sem palavras. E esse semblante não precisa ser escondido - o analista não precisa esconder que não está representando, ao contrário, o analista explicita o semblante e com isso obtém o efeito de verdade no real. Assim como no teatro sabemos que estamos num teatro vendo o ator representar o personagem, o analista também apresenta o semblante sem se esconder por trás dele. Ele não precisa fingir que está fingindo, ou ser naturalista e fazer como na novela o papel do pai ou da mãe. Ele escancara o pai ou a mãe, fazendo com sua máscara, ou seja, sua persona, aparecer esses personagens, dando corpo e voz a eles, como é evidenciado principalmente na liberdade com relação aos semblantes que os analistas se permitem na análise com crianças nos jogos de cena interpretando diferentes papéis.

“Distanciar, diz Bertolt Brecht, um personagem significa retirar dele aquilo que parece óbvio e conhecido e lançar sobre ele o espanto e a curiosidade” [(III, 101), Bornheim, p. 243]. “O ator, diz Bornheim, não desaparece através do personagem. Além de mostrar-se como ator, ele mostra também o personagem. (p. 250, Bornheim).

“Um método simples de distanciar é o uso da máscara”, (p.80, Bertolt Brecht (III, 193). Vemos como isso se aproxima da indicação de Lacan para o analista e seus semblantes.

A tradução literal de *Verfremdungseffekt* é efeito do tornar (algo) estranho-estrangeiro, o que faz alguns a traduzirem por estranhamento. *Fremdung* nos remete, a nós psicanalistas, ao *Fremde objekt*, objeto estranho é como Freud, no *Projeto*, caracterizou *das Ding*, a Coisa - o objeto estrangeiro do Complexo do próximo. A Coisa foi elevada por Lacan à dignidade de um conceito que dará origem em seu ensino ao objeto a. Extraímos daí esse efeito de estranheza que o analista deve causar com seu ato na direção da análise para trazer à baila - ou para o baile de máscaras do

⁴ «l’analyste ne fait pas semblant, ... il occupe la position du semblant. Il l’occupe légitimement parce que... il n’y a pas d’autre situation tenable.

Et il le fait selon la jouissance qu’il saisit dans les propos de l’analysant. Il n’y a que cette position du semblant d’où l’analyste peut «mener la jouissance de l’énunciation de l’analysant sans trop de dégâts.» Et Lacan est très précis là-dessus: «Il donne, ce semblant, son porte-voix de se montrer comme masque, ouvertement porté, comme dans la scène grecque. Le semblant prend effet d’être manifeste. Quand l’acteur porte le masque, son visage ne grimace pas, il n’est pas réaliste.» Si Lacan évoque l’acteur et son masque, c’est pour approcher le semblant dans l’acte analytique, «C’est de donner voix à quelque chose, dit Lacan, que l’analyste peut démontrer que cette référence à la scène grecque est opportune.»

consultório - o mais de gozar do analisante. O analista deve trazer da banalização da fala do analisante o objeto estranho-estrangeiro no manejo do semblante na transferência. Trata-se para Brecht de propor uma interpretação de ator em que o objeto é reconhecido, mas ao mesmo tempo ele se apresenta como “insólito”, com um “jeito estranho”.

Com Brecht, o ator se distancia do personagem e, ao invés de *representar*, ele o apresenta como um narrador. Esse é o aspecto do distanciamento, termo que Lacan inclusive adota ao se referir à maneira como devemos lidar com a verdade. Não devemos aderir totalmente à verdade, como a histérica, e sim ter com ela um distanciamento.

Nesse sentido, o ator como o analista se distancia de sua pessoa, de sua história e de seu gozo, seus afetos. O distanciamento para o analista é um *mise-à-part* de seu eu, de sua subjetividade e de seu sinthoma. É como semblante de objeto que o analista-ator atua, pois ele tem que dar lugar para o sujeito do inconsciente que fala pela boca do analisante.

O objeto a não é um personagem já dado como encontramos no teatro, mas a ser inferido em cada análise na enunciação da fala do analisante. Assim, o analista não pode interpretar sempre o mesmo personagem que seja de pai, mãe, etc. e sim dar a voz ao objeto que é o índice do Outro para o sujeito.

Por ser da ordem do ato, a fala do analista, a maneira como ele enuncia a interpretação analítica é feita a partir da máscara manifesta do semblante. Sua fala não tem efeitos apenas por seu texto e sim pelo seu jeito de dar o texto. O texto teatral só adquire existência, como aponta Badiou, ao ser dito, ou seja, ao ser falado. Ele se encontra na dependência da interpretação do ator. Com efeito, o teatro nos ensina que falar é interpretar. Assim a interpretação analítica deve ser tomada, não em seu sentido hermenêutico que Lacan tanto combateu, mas como interpretação teatral, ou seja, a partir do semblante. Trata-se de “dar a voz a”, segundo a expressão de Lacan. O texto da interpretação analítica só tem, portanto, validade ao ser interpretado no sentido teatral, ou seja, colocado na cena analítica. Encontramos aqui a referência da interpretação como enigma, tornar estranho, e a citação da fala do analisante a partir de um determinado semblante. O analista, a partir do semblante interpreta, como um ator, o texto do analisante - esse texto pode estar nos ditos ou o no dizer, ou seja, naquilo que não é dizível nos ditos - para fazer ressoar o Real do Inconsciente. A proposta de um analista que representa, joga e faz de conta em seu ato analítico é oposta ao analista natural que ocupa efetivamente o lugar do Outro na transferência.

Depois de faltar algumas sessões, uma analisante, recebe um telefonema de Lacan que, com uma voz de adulto se dirigindo a uma criança lhe disse: “Quando vou ver você de novo, minha menininha?” – o que a horrorizou e depois a fez rir pois a remeteu diretamente às solicitações culposas de sua mãe, viúva, sem recursos, totalmente sua dependente. (cf. *Trabalhar com Lacan*). Eis um exemplo de semblante onde Lacan representou sem disfarces um personagem, fazendo semblante de objeto voz do Outro.

“Façam como eu, não me imitem”, dizia Lacan que não hesitava em ser ator, fazer-se de bufão, clown, surrealista, com roupas que mais para figurino do que do senso comum, a ponto de dizer “Sou um palhaço, basta que me vejam em *Televisão*.” Podemos traduzir por: “Façam como eu, usem os semblantes; não imitem o semblante de Lacan.” Ele sempre criticou a infatuação do analista, aqueles que fazem o semblante de analistas!

Em seu fazer semblante, o analista deve deixar claro que não é ele. “Chamo distanciamento a operação pela qual, diz François Regnault, pela qual o ator apresenta

a distância que existe entre ele como ser humano (corpo, dicção, gestos) e o que ele deve representar (seu papel, seu personagem), em outros termos, ele se apresenta como se fosse outro” (François Regnault, Théâtre – Equinoxes, Écrits sur le théâtre 1, p. 31).

“Era a voz da minha mãe” - como diz a analisante ao se referir à voz de Lacan chamando-a no telefone. Imagine hoje vocês recebendo um telefonema de seu analista fazendo a voz de sua mãe!

A operação de estranhamento traz uma concepção de *mise-en-scène* do ato analítico no cenário do consultório que é a produção do *Unheimlich*, variação do *Fremde*. A *mise-en-scène* do ato analítico é uma *mise-en-étrange*. A encenação do ato é uma estranhação. Trata-se da apresentação do semelhante-máscara que possibilita manifesta o mais-de-gozar do lado do ator/analista. Assim, o analista, com seu estilo, encarna as figuras possíveis do estranho: o enigma, a esfinge, o oráculo, o olhar, a voz.

O estilo, é o modo como cada um opera com os semblantes. Um ator sempre colocará algo de si nos papéis aos quais se presta, por mais diferentes que sejam – esse “de si” é seu estilo que permitirá a variedade dos personagens, ou semblantes, que ele dará corpo. Esse “de si” é essa alteridade fora-da-representação que, no entanto, permite todas as representações – o objeto *a*, *Fremde Objekt*, ou o bode, como diziam os trágicos, ou Dioniso, o deus esquartejado, o deus do teatro, das metamorfoses, o semelhante dos semblantes. O dispositivo freudiano leva à cena analítica o destino do sujeito ditado pelo Outro contra o qual o analista deve se opor com seu ato. Mas a análise não é um filme de terror nem o teatro do oprimido. Ele deve levar o analisante, como o espectador da tragédia, ao entusiasmo, afeto sem o qual, diz Lacan, “pode ter havido análise, mas analista? – sem chance!”.

Le véritable voyage

Luis Izcovich

Il a fallu 40 ans et une lecture exhaustive de l'oeuvre de Freud pour que Lacan puisse conclure, avec son texte "l'Etourdit", que l'ensemble des dits freudiens était ordonnés par un indicible, un dire qui néanmoins les détermine. Le dire de Freud, devenu depuis célèbre est posé par Lacan, « il n'y a pas de rapport sexuel ». Lacan infère donc une formulation mais ce qui est plus déterminant ce sont les conséquences qu'il pose à la fois pour l'analysant, pour l'analyste et même pour l'avenir de la psychanalyse.

Il y a eu, bien sûr chez Lacan tout au long de ces années des remaniement théoriques, mais une constante pourtant se dégage concernant les effets d'une analyse. Elle pourrait être posée ainsi, rien n'est possible en psychanalyse sans la position prise par le sujet. C'est d'ailleurs ce qui justifie qu'on souligne la dimension des suites de l'analyse qui situe également l'orientation de Lacan sur les traces de Freud.

Evoquer les suites en termes de position du sujet est ce qui extrait radicalement la pratique analytique d'une technique où on connaît par anticipation les effets. Le terme de position implique donc l'inconscient, exactement dans le sens que Lacan donne au titre de ses *Ecrits*, « Position de l'inconscient », à lire comme la position de Lacan à l'égard de l'inconscient. Il s'agit donc, dans la constante évoquée, quels que soient les remaniements théoriques, de la position du sujet à l'égard de l'inconscient.

C'est déjà la perspective de Freud pour cerner ce qui fait l'index de l'interprétation analytique. La réponse de l'analysant ne s'évalue pas à son accord ou désaccord à l'interprétation, mais par la réponse de l'inconscient qui devient ainsi le véritable partenaire de l'analyste. C'est ce qui prouve à la fois que les effets de l'analyse ne se saisissent pas forcément dans l'immédiat, qu'ils ne sont pas toujours calculables et qu'ils relèvent en outre de la réponse d'un sujet particulier. Autrement dit, de même qu'on pose l'hypothèse de l'inconscient, à vérifier pour chaque cure, il y a une hypothèse des effets analytiques, qui dépend, comme pour l'interprétation de l'effet inconscient mais aussi de la position du sujet à l'égard de cet effet. Les effets dépendent donc de l'analyse mais aussi de l'affinité du sujet avec l'acte.

Quand je dis que l'implication nécessaire de la position du sujet dans les effets analytiques est une constante chez Lacan, cela se vérifie de plusieurs façons. Tout d'abord dans sa conception sur l'entrée en analyse, à savoir qu'elle exige l'insistance de la demande mais aussi un changement de position qui est la traduction d'une rectification subjective.

L'idée de position du sujet se vérifie aussi dans la conception, maintenue pendant longtemps par Lacan, en se référant à la nécessité, au cours d'une analyse, d'une assumption de la part du sujet. C'est énoncé de plusieurs façons. Très tôt, par exemple, par rapport à l'issue des impasses de l'hystérie, Lacan pose la visée, l'assumption de son propre corps. Mais l'assumption est aussi posée par Lacan pour rendre compte d'une nécessité pour la psychanalyse, celle où les progrès de la cure dépendent du rétablissement par le sujet d'une continuité, en s'appropriant son histoire. Autrement dit, par la subjetivation de son passé qui est une autre façon de dire l'assumption de son histoire, le sujet accède aux conditions qui le rapprochent du terme final de l'expérience. Notez d'ailleurs que Lacan, pendant un temps, va se servir du même terme, celui d'assumption, quand il définit la conclusion de l'expérience analytique en termes d'assumption de la castration. Si Lacan laisse

tomber, par la suite, le terme d'assomption, c'est parce qu'il met trop l'accent sur une décision, d'une volonté, alors qu'il s'agit de mettre en connexion les suites de l'analyse avec la position du sujet, au sens des conséquences d'une analyse liées aux choix inconscients.

Ce qui justifie qu'on évoque le texte "l'Etourdit" dans ce contexte, c'est parce que Lacan utilise une conception qui va dans le sens du terme d'assomption, puis de celui de position du sujet mais qu'il renouvelle à partir du dire de Freud. On déduit tout d'abord ceci : une analyse ne se prouve pas seulement par les effets dans le réel, car l'essentiel ce sont les conséquences extraites par le sujet.

Autrement dit, la question essentielle devient celle de l'usage des effets d'une analyse. C'est d'ailleurs au niveau de ce joint, entre les effets dans le réel, et ce qui advient comme conséquence pour un sujet, qui se situe la décision intime, insondable, indécidable à l'avance et qui va constituer son vrai appui pour l'après-analyse. La séquence qui le montre dans l'Etourdit est bien connue. Lacan pose les conditions de fin en termes d'avoir produit trois impossibles, au niveau de la signification, du sens et au niveau du sexe, ce qui rend caduque la demande analysante, celle qu'il a maintenue tout au long de la cure. Car il fait l'expérience que les manifestations de l'inconscient qui ont orienté son désir l'ont par ailleurs égaré avec la croyance d'un issue par le sens. Il y a donc une fin de la demande mais pas seulement par épuisement du sens. Il ne suffit pas de dresser constat de l'inexistence de sens, car ce qui émerge c'est un sens nouveau, lié aux dits de l'analysant, mais indicible, c'est le sens d'un dire qui sera désormais sa vrai orientation dans l'existence.

Remarquez que Lacan qui avait posé qu'il n'y a pas de formation de l'analyste mais formation de l'inconscient, dans "l'Etourdit" il pose qu'il n'y a pas de formation analytique convenable en dehors du dire de Freud. Mais quelle serait une formation analytique convenable ? La condition est explicite : tenir compte du dire de Freud. Le dire de Freud et pas seulement ses dits met en évidence la déviation qui a consisté à retenir juste les termes de Freud en excluant le point sur lequel ils prennent appui. Elle n'est pas seulement historique et guette toujours la psychanalyse. Je reviendrai sur ce point.

Poser qu'il n'y a pas de formation analytique sans le dire de Freud implique aussi de formuler qu'il n'y a pas de formation sans le dire d'une analyse. A nouveau, on constate que la question cruciale est celle de l'usage faite de l'analyse après la traversée de l'expérience. D'ailleurs, on pourrait soutenir qu'il n'y a pas d'analyste lacanien juste avec les dits de Lacan, encore faut-il qu'il ait approché le dire de son analyse. La question est cruciale au moment où on s'interroge sur la garantie analytique. Le dire de l'analyse devient une marque sinon unique au moins la plus fondamentale de la qualification analytique. C'est dans cette perspective qu'on peut saisir pourquoi Lacan pose pour la fin de l'expérience que le sujet, après avoir produit l'impossible du sens, de la signification et du sexe, saura se faire une conduite.

Qu'il y ait de telles conduites comme il dit, cela prouve qu'il n'y a pas de conduite modèle mais le « saura se faire » indique clairement qu'il y a un saut entre ce qui s'est passé dans la cure et celle qui sera sa nouvelle position dans le monde. Ce saut nécessite le savoir, effet de l'analyse, c'est sa dimension épistémique, mais il indique aussi l'échec du savoir faire d'avant la fin. La nécessité est d'un savoir faire nouveau. Il le formule encore dans la même perspective dans le compte-rendu de l'acte, où il avance que c'est de l'acte analytique que prennent substance les conduites du sujet. De plus, « se faire une conduite » ne peut pas être séparable du « se faire », formulation de Lacan pour désigner le montage de la pulsion. Autrement dit, « se faire une conduite » est à considérer comme la réponse au programme tracé dès la fin du

séminaire « Les Quatre concepts... » : comment un sujet vit la pulsion après la fin de l'analyse ? Mais aussi « se faire une conduite » se situe dans la perspective de la lecture de Lacan proposé au Wo es was soll ich werden, en termes de « c'est mon devoir que je vienne à être » qui indique qu'on ne peut pas conformer son être à deux actions qui s'orientent au sens contraire.

Maintenant, même si “l'Etourdit” aborde de façon explicite la fin de l'analyse, on ne trouve pas une seule remarque explicite concernant le désir de l'analyste, ce qui exige une interprétation. Lacan avait pourtant déjà fondé son Ecole, et introduit le dispositif de la passe et hormis la citation que le dire de Freud fait formation, la question du désir de l'analyste est absente. Est-ce qu'il néglige la question ?

Je soutiens le fait que bien Lacan ait inventé la passe, ça ne veut pas dire qu'il en a fait la finalité d'une analyse et que, je crois, son point d'horizon reste toujours de savoir comment une analyse peut transformer la vie d'un sujet. Que certains se servent du dire de l'analyse pour devenir analyste c'est leur affaire. Bien sûr, il s'agit de créer les conditions pour garantir que ceux qui en ont fait leur affaire soutiennent ce discours, mais cela indique que la fin, au sens de la conclusion mais aussi de la finalité n'est pas la production d'un analyste mais essentiellement ce qu'une analyse peut changer dans la vie de quelqu'un.

Et comme je suis dans la question de constantes, il convient que je justifie mon titre qui n'est pas une formule poétique mais part d'une citation de Lacan sur la fin de l'analyse dès son texte « Le stade du Miroir ». Lacan, pose la perspective de fin de l'analyse en termes d'accompagnement jusqu'à la limite extatique du « Tu es cela ». Le « tu es cela » n'est pas le dit de l'analyste, plutôt le dire de l'analyse, où selon les termes de l'époque, « le chiffre de sa destinée mortelle ».

Or, ce qui me paraît crucial c'est que ce chiffre, qui anticipe sur l'indéchiffrable du symptôme mais aussi sur l'être de jouissance voire sur la langue ne constitue pas le mot de la fin. Le chiffre est posé certes comme condition de fin. La formulation converge aussi sur ce que plus tard sera la nomination du réel, vrai nom propre du parlêtre. Mais, et toute la question est là, la fin est plutôt marqué par ce que Lacan dit ensuite. La suite est donc celle donnée au « Tu es cela ». La question est donc celle de la suite à la nomination du réel. C'est ce que Lacan dans le texte « Le stade du Miroir » indique juste après, dans une suite qui pose quelle est la logique d'une suite analytique: « mais il n'est pas en notre seul pouvoir de praticien de l'amener à ce moment où commence le véritable voyage ».

Il y a déjà donc l'idée d'un moment de fin qui exclut néanmoins toute promesse, car le véritable voyage, n'est pas uniquement du ressort de l'analyste. L'analyste accompagne, selon les termes de Lacan de l'époque, soit soutient le désir, jusqu'à la révélation du noyau qui fait la particularité du sujet. Mais, une fois que le sujet a accédé à ce moment, il peut être bien poursuivre sa route, ou bien commencer « le véritable voyage ». Un voyage qui n'évite pas la castration plutôt celle-ci constitue le ticket d'entrée.

Je récapitule, les formulations « le véritable voyage, vivre la pulsion ou saura se faire une conduite », vont dans la même perspective, celle d'un usage nouveau par le sujet des signifiants de son histoire. Il conviendrait aussi noter que savoir y faire avec le symptôme, constitue l'issue logique de ce que Lacan formule comme position subjective dans les structures cliniques. Ainsi, très tôt il évoque l'usage du fantasme dans chacune des structures cliniques mais plus largement il avance que disposer d'un signifiant n'assure pas de son usage.

Ainsi, on peut disposer du Nom-du-Père mais ne pas le mobiliser, thèse du séminaire Les Formations de l'inconscient, et à contrario, vingt ans plus tard il va

forger l'idée d'un savoir faire au-delà du père avec sa formulation : « la psychanalyse, de réussir prouve, que du Nom-du-Père on peut se passer à condition de s'en servir ». S'en passer aussi, est solidaire de la nécessité d'un responsabilité sexuelle que Lacan pose de même que pour le passage à l'analyste en termes d'autorisation. Cela indique que la fin de l'analyse qu'elle soit par la formule de jouissance où par l'extraction des mots de lalangue, identité de la lettre ou inconscient réel, ne suffisent pas pour moi pour désigner l'identification au symptôme.

Car, si on limite l'identification au symptôme, juste à la reconnaissance de la lettre du symptôme, nous serons à coup-sûr, sur l'intégration par le sujet de ce qui fait jouissance opaque dans sa vie. Mais pour autant serions nous dans le moment où commence le véritable voyage ?

Remarquez que, de même que Lacan pose le “saura se faire une conduite” au moment où il pose “l'impossible du rapport entre les sexes”, il pose “le savoir y faire avec le symptôme”. Autrement dit, l'identification au symptôme est le ressort du véritable voyage, à condition d'un savoir faire autrement dans le lien à l'autre.

Se passer du père à condition de s'en servir, renvoi strictement à un savoir faire qui dans le cas de l'analyse, ne peut pas se limiter à poursuivre la route qui est celle de notre destinée. Au fond, c'est un savoir faire avec notre destinée et pour cela il n'y a pas de privilège d'une structure clinique sur une autre.

Il est vrai que Joyce est posé par Lacan comme modèle au sens où il a réussi à faire usage de la trame, afin qu'elle devient le tramé. La trame, c'est lalangue, le tramé l'usage qu'on fait. Porter lalangue jusqu'à inanalysable, c'est l'usage, soit un savoir faire bien particulier.

Maintenant, il y a une visée générale pour l'analyse, celle d'un savoir faire avec la trame jusque là c'est Joyce le modèle, mais c'est un savoir faire qui exige l'acte du côté du sujet, et là Joyce n'est plus modèle. Car à défaut de l'acte le sujet a pu faire l'expérience de l'inconscient réel mais il n'y a pas un nouvel usage de son symptôme. On s'aperçoit des risques. J'en évoque un souligné par Lacan, celui d'être le robot d'analyste et qui concerne ceux qui n'ont pas accédé à la forme la plus élaborée du savoir, soit le non-savoir. Et on comprend pourquoi, sans un usage particulier du savoir qui inclut le non savoir, l'analyste se fait juste le fonctionnaire d'un discours. Autrement dit, c'est par le dire de son analyse que l'analyste se fait objet pour son analysant sans tomber dans une fonction de robot et assure que le message de Lacan reste étincelle et ne tombe pas en une conservation formelle. Donc, on pourrait soutenir que de même que l'acte ne peut pas fonctionner comme prédicat et il ne se sait que par ses suites, aucune manifestation de l'inconscient réel peut être tenu comme prédicat de fin.

J'aborde un dernier point en connexion avec ce qui précède: pourquoi, alors que Lacan aborde la question de l'acte analytique et de ses effets, dans le texte “Le compte-rendu de l'acte” mais aussi dans “l'Etourdit”, il fait référence de façon explicite au névrosé ? Dans “Le compte-rendu”, c'est pour indiquer les bénéfices pour le névrosé d'avoir “fait de la castration sujet”. Dans l'Etourdit pour indiquer la fin de l'analyse et la mise au plat du phallus chez le névrose. Ceci nous indique au moins que la psychose nous instruit sur beaucoup de choses et nous amène à saisir les issues aux impasses dans cette structure. Cela dit, pour montrer le devenir de la névrose en analyse le modèle de Lacan est... celui de la névrose.

Il est certain qu'il y a chez Lacan une perspective qui met l'accent de la fin de l'analyse selon le modèle joycien, quand Lacan évoque que Joyce va « tout droit au mieux de ce qu'on peut attendre de la psychanalyse à sa fin ». Pourtant, il convient de saisir une distinction essentielle. Si Joyce, se faire être un livre, l'art de Joyce

constitue, contrairement à un savoir nouveau, le modèle d'un progrès continu. C'est le modèle d'un savoir faire sans discontinuité, où la parole se fait de plus en plus imposée et qui fait la cohérence, comme Lacan le montre, de ses premiers écrits à Finnegans Wake, passant par le portrait de l'artiste. C'est d'ailleurs surprenant que Lacan pose la continuité alors que Finnegans Wake paraît si illisible à côté des premiers travaux. La raison tient à ceci que le savoir faire était déjà là. Donc, il n'y a pas pour lui un moment à partir duquel commence le véritable voyage. Même pas quand quand il fixe les coordonnées de son voyage, où il invoque, juste avant de quitter l'Irlande, le père comme "l'artificer". Lacan s'aperçoit qu'en réalité, "l'artificer" c'est Joyce, lui-même, car il sait ce qu'il a à faire. En quoi son voyage dans le continent ne constitue nullement un commencement.

Le véritable voyage implique au contraire la discontinuité. Le savoir d'avant tombe en désuétude, et laisse la place à un nouveau savoir faire avec son symptôme. C'est toute la distance entre une voyage qui serait juste un s'habituer au réel, et le moment où le sujet fait acte de son savoir particulier sans lequel le véritable voyage ne commence pas.

El conocimiento del síntoma y las opciones en el fin del análisis

Gabriel Lombardi

Quiero compartir con ustedes algunas impresiones de índole histórica. Se podrían diferenciar tres etapas en la historia de las instituciones dedicadas a la formación de los analistas. La primera comienza con I.P.A., y se caracteriza por una total desconexión epistémica entre los resultados de los análisis y el acceso a la posición del analista. Lo que se evalúa en la I.P.A. son los *efectos terapéuticos*. Si bien hubo intentos de estudiar “lo que sigue”, el período que ellos llaman “post-analítico”, eso no fue muy lejos: estudios estadísticos sobre la estabilidad de los resultados terapéuticos, algunas generalidades sobre la función auto-analítica del yo en el analizado.¹

Con el dispositivo del pase comienza otra etapa, a la que llamaría *didacticista*, por haber puesto el acento en las consecuencias didácticas del tratamiento. El término “consecuencias” es aquí apropiado, ya que se reforzó una concepción un poco mecánica del psicoanálisis, sugiriendo que un análisis terminado, llevado hasta el final, produciría un analista necesariamente. Los otros análisis por el contrario terminan prematuramente, no se han llevado las cosas hasta el final, y entonces los analizados se dedican a otra cosa – y tal vez sea mejor que se dediquen a otra cosa -. En este segundo paradigma, el psicoanálisis, esencialmente didáctico, es concebido como una máquina de transformar neuróticos en analistas. Lo cual en mi opinión muestra que el acto psicoanalítico, aún procesado en el dispositivo del pase, puede ser masivamente desmentido: en este caso reduciendo el pase a la verificación de que el análisis llevó al pasante a alcanzar coordenadas ya previstas, que figuran en los manuales de la institución, donde la máxima realización posible es convertirse en analista.

Creo que a partir de una experiencia más seria, serial y también responsable del pase, con el apoyo de la lectura de la *Nota a los italianos* y el *Prefacio de 1976* de Lacan, estamos comenzando una tercera etapa, interrogándonos no solamente sobre los límites estructurales de los análisis y sus consecuencias mecánicas, sino también sobre las elecciones (*choix, choices, escolhas*) que el final promueve. Esas opciones pueden ser de índole muy diferente, incluso si todas ellas producen la *satisfacción* de la terminación de la obra deconstrutiva de la verdad mentirosa. Porque ese *satis* (el término francés *assez* deriva del latino *ad satis*) se alcanza *en la decisión* de terminar un proceso que, por su estructura misma, tiende a dilatar la decisión para tomarla con mejor conocimiento de causa, como bien explicó Freud. Pero una vez realizada, como toda decisión auténtica, se basta a sí misma en su autosuficiencia de acto, que puede luego dar o no explicaciones, y por lo general no las da.

Los efectos didácticos del análisis en muchos casos otorgan la aptitud de analista, según decía Freud; eso no quiere decir que esa sea una elección forzada, que el propio análisis fuerce el pasaje de la *aptitud* a la *actitud* de analista, al deseo del analista realizado en el encuentro con otro sujeto. La elección de analista no debe, no

¹ Cf. mi seminario en las *Diagonales de la opción* sobre el tema *Résultat des analyses et formation analytique dans l'IPA*, publicado por los Forums du Champ Lacanien en 2001.

puede ser una elección forzada, sino separada, en las resonancias últimas de este término que ha hecho vibrar Colette Soler.

Llamaría a esta tercera fase de nuestra experiencia institucional la *etapa analítica* a secas, diferenciada ahora de la didáctica para evitar prejuzgar sobre los fines; es una analítica sin *psico-*, *psych-*, *psycho-*, según propone Lacan en 1976. Suficiente con ser *heureux*, que no es ser feliz sino “encontrador”, aprovechar la oportunidad de lo *dado* que no suele presentarse en el tiempo previsto. El análisis hace prevalecer sobre la rigidez defensiva de lo psíquico las chances de lo *tíquico*, de lo que *se encuentra* en la juntura del goce y el deseo del Otro.

La distancia (*écart*) entre *consecuencias* y *suites* marca una distinción conceptual decisiva, que permite una interrogación de nuestra experiencia a la altura de la “Proposición” de Lacan, en la cual el dispositivo del pase es propuesto para echar luz sobre ese momento *electivo*, ese pase de analizante a analista que no puede ser meramente efecto del acto de otro. Pudo haber análisis pero analista ni por asomo, escribió en la *Nota a los italianos*; no hay consecuencia real, dijo también el 8 de marzo de 1977. Ser analista no es una consecuencia, es una elección: de deseo, de suerte pulsional, de vida, también de empleo, no hay por qué negar ese hecho.

Desde esta perspectiva, me interesa volver sobre la curiosa naturaleza del síntoma, que resiste, que se niega a la elección a la que denuncia como forzada, que se afirma en la escisión como no elección, y esto hasta terminar... con el análisis.

El conocimiento del síntoma

¿Qué es síntoma en psicoanálisis? Es el conflicto que está en lugar de una elección. Es el *sí* y *no* simultáneo de la histérica que se sube la pollera con una mano y la baja con la otra. Es el *sí, no* alternante del obsesivo que arroja la piedra y luego la retira, anulando su acto lapidario. Es la división angustiosa del perverso cuando vive la urgencia de un deseo que no se satisface con performances de fantasía. Es también, aunque muy differently, la disociación del psicótico que testimonia de sus vivencias de pasividad mientras silencia su participación activa en una realidad en la que su partenaire no es sólo su perseguidor, sino también su cómplice – Lacan dedicaba sus presentaciones de enfermo a dialogar *con* el enfermo sobre este punto, el de su división subjetiva desdibujada por disociación -.

El síntoma es lo que el analista encuentra como *ser del sujeto*: división en lugar de decisión, desgarramiento moral en lugar de entereza. De allí que únicamente llamamos síntoma a una afección del ser éticamente hábil. Y por eso el síntoma es “lo analizable”, ya que el método freudiano consiste en restituir las coordenadas, las referencias, las alternativas de una decisión pendiente, que divide nuestra existencia en partes irreconciliables.

En psicoanálisis admitimos además que ese ser éticamente hábil *conoce de sí* en el síntoma, aceptamos que él lo experimenta mientras que nosotros desde afuera no lo percibimos sino a través de su precario testimonio. Nos abstendremos de decir de la histérica lo que dice el médico: “no tiene nada”. Nos abstendremos también de hablar del loco desde la posición del psiquiatra, que busca automatismos, efectos de algún desorden orgánico, tóxico, neuroquímico, o psíquico, efectos de alguna causa o de ninguna causa, pero en cualquier caso tratable desde el exterior. Si creemos lo que afirma Lacan en su texto sobre *La causalidad psíquica*, no es un automatismo sino “una oscura decisión del ser” lo que determina la posición del loco.

Es en ese contexto de interrogación de la causalidad a nivel de las elecciones del ser hablante que vemos surgir en la pluma de Lacan una definición de síntoma al mismo tiempo precisa y elástica, válida para el síntoma en todos sus estados y en

todos los tipos clínicos: “es lo que el sujeto conoce de sí, sin reconocerse en ello”. División subjetiva entonces, como siempre que hablemos de síntoma en el sentido analítico del término. Si el sujeto no advierte su división, tal vez entonces debamos hablar de *inhibición* y no de síntoma. Si el sujeto está en la inminencia de una decisión, en la certeza, listo para el pasaje de la pasividad a la actividad, hablamos de *angustia*, no de síntoma. Si el sujeto no está dividido sino destituido por estar enteramente entregado a una actividad satisfactoria, eso tampoco es síntoma, es *acto sin ambages* – hay más formas de ser para el parlêtre que el ser sujeto -.

La conjugación de los términos síntoma y conocimiento que Lacan reproduce en el Seminario *L'insu*² no es novedosa, ya está en su obra en 1950; y antes aun en el capítulo III de *Inhibición, síntoma y angustia*, donde la encontramos bajo la metáfora del síntoma como cuerpo extraño en el que el sujeto no reconoce algo que sin embargo tiene la certeza de que está en él. Sin embargo el término “conocimiento” es uno de aquellos que Lacan trató de evitar, y hasta llegó a repudiar explícitamente. Cuando en 1975 define la clínica psicoanalítica como lo real en tanto que imposible a soportar, añade la cláusula: “haciéndose un deber repudiar todo lo que implica la idea de conocimiento”. Con el argumento de que el psicoanálisis toma el sujeto del saber, no el del conocimiento bíblico ni el del conocimiento ancestral.

Sin embargo, Lacan no puede evitar hablar del conocimiento del síntoma, precisamente en el punto en el que fracasa el conocimiento de la mujer por el hombre, y también fracasa el saber, que fragmenta, que descuartiza cartesianamente los cuerpos, terminando con toda posibilidad de aproximarse a la pregunta por la relación sexual entre cuerpos hablantes. Para seguir con el psicoanálisis, debió apartarse de la ciencia y regresar al nudo de cuatro, de cinco...

La relación entre síntoma y conocimiento suele ser algo enredado, porque el síntoma además se satisface en ser desconocido. Suele ataviarse y mantenerse camuflado mediante otras dos formas accesorias de “conocimiento”, ambas mencionadas por Lacan en la misma clase noviembre de 1976: el narcisismo secundario que extrae del síntoma un beneficio ególatra, y la fantasía que da una suerte de sentido al síntoma, permitiendo sentir que “vale la pena”; sentido económico, educativo, sacrificial o masoquista. Ambos “conocimientos” accesorios permiten eludir la división, en el primer caso por integración del cuerpo extraño en el yo, en el segundo por transformación de la división sujettiva en desvanecimiento, fading, tachadura \$ del sujeto.

Estos accesorios estabilizan el aspecto satisfactorio del síntoma. “El síntoma es goce, no lo olviden”, decía Lacan en *La angustia*; es goce que no pide interpretación, a diferencia del *acting out*. De todos modos, el sujeto-síntoma constituye el núcleo de las opciones pendientes del parlêtre, y en el final del análisis se revelará, sin los velos que narcisismo y fantasía tienden sobre él, como conocimiento de la división. Un goce partido.

El síntoma es lo verdaderamente real

¿Cómo es que el síntoma, que no pide interpretación, se engancha en el trabajo analítico? ¿Cómo tentar al síntoma con la verdad? ¿Cómo muerde el anzuelo, hasta el punto de hacer del sujeto realmente dividido un real “de verdad”? El truco freudiano, bien explícito en sus historiales clínicos, consiste en tentar al síntoma con la verdad como causa material, animarlo a mostrar su estructura, su real dividido, su goce

² J. Lacan, seminario *L'insu qui sait de l'une-bévue...*, clase del 16 de noviembre de 1976 : « Le symptôme pris dans ce sens c'est, pour employer le terme de connaître, c'est ce qu'on connaît, c'est même ce qu'on connaît le mieux ».

torturado, su in-satisfacción radical, hablando de otra cosa, los padres, etcétera.

La respuesta es entonces la interpretación, el significante que dice otra cosa, la verdad operando como causa material con la que el síntoma se identifica a su manera: mintiendo, en perfecta (in)coherencia con lo que él es, esa contradicción viviente a la que llamamos sujeto. La verdad del síntoma es que en él lo real dice mintiendo. Involucra al partenaire a través de la mentira, que es *lo realmente simbólico*³, lo que viene al lugar de la cópula que no hay entre los cuerpos sexuados. El síntoma en el sentido analítico del término es lo analizable en las neurosis, las perversiones y las psicosis⁴, esos tipos de síntoma en que *lo real se inscribe mintiendo* al partenaire, insiste Lacan⁵.

Ahora bien, a la interpretación oportuna de su división el síntoma responde lealmente, desprendiéndose progresiva o abruptamente de cada una de sus dos coberturas imaginarias, para ir asumiendo esa forma paradójica que toma durante el análisis, el actuar dividido de la transferencia. El *agieren* transferencial es pasión de lo que el sujeto conoce a su pesar, pero es también re-petición que aun si parece automática, es *com-pulsiva*. El síntoma de transferencia es resistencia y al mismo tiempo motor, es pasividad y actividad simultáneas; es diátesis partida pero no voz media – que sería el caso del acto, de decir, el *loquor* latino -.

El truco freudiano, bien explícito en sus historiales clínicos, consiste en *tentar al síntoma con la verdad como causa*, animarlo a mostrar su real dividido, su goce torturado, su in-satisfacción radical, cuya ubicación (*repérage*) coincide con el fin lacaniano del análisis.⁶

Como el psicoanálisis es cosa seria, también nosotros podemos hacer un uso mentiroso de la verdad; la estafa epistémica es cómoda, es tentadora. Por eso en una Escuela de psicoanálisis no debemos olvidar que la diferencia entre ciencia y psicoanálisis reside en un empleo diferente de la verdad. A la verdad como causa la ciencia la usa y luego la forcluye⁷. El psicoanálisis toma a la verdad como causa material, y de hecho de la queja toma sólo la verdad⁸. Por eso Lacan en el *Prefacio de 1976* exige hacer lo contrario de lo que hace la ciencia, pide una *hystorización* de la verdad mentirosa que intervino en la heurística, en el tiempo que hizo falta al pasante para llegar a la oportunidad de su autorización como analista. Fue gracias a los espejismos de la verdad que pudo continuar el camino del análisis, hasta encontrar las coordenadas de la decisión de salida.

El síntoma es real

Volvamos a lo real del síntoma, al síntoma que viene de lo real. ¿Cuál es entonces su real? Lacan lo explica apelando al real etimológico depositado en la *lalangue* francesa y también en las otras cuatro lenguas oficiales de nuestra Escuela:

³ En el mismo seminario, clase del 15 de marzo de 1977.

⁴ J. Lacan, *Écrits*, p. 685.

⁵ J. Lacan, *Autres écrits*, p. 516.

⁶ Seminario *L'insu...*, clase del 16 de noviembre de 1976.

⁷ Es la tesis bien conocida de Lacan en « *Science et vérité* », texto incluido en los *Écrits*. En un texto publicado en *L'en-jeu n°7*, comenté la sorpresa de Solomon Feferman, lógico actual de primera línea, ante el extraño empleo que hace Gödel de la verdad en sus teoremas de los años 30: la emplea y luego la *retira* sin decir nada; como si nunca hubiera estado, o bien diciendo que podría ser remplazable mediante procedimientos transfinitos, lo cual es mentira, ya que por supuesto no nos alcanzaría el tiempo para llevar a cabo, ni a nosotros ni a la computadora más rápida que se pueda inventar.

⁸ Lacan lo afirmó en 1974 en su *Note adressé personnellement à ceux qui sont susceptibles de désigner les passeurs*. Un pasador no histérico debería tachar su verdad para localizar otros saberes, aun si se sirvió de ella para llegar a su posición actual.

es el real del *reus*, del culpable, del que para conocer debe escindirse, porque lo que él conoce no es reconocible ni por él mismo ni por el Otro. ¿Cómo opera una interpretación propiamente analítica, es decir, liberadora? Cuando incide en lo real mentiroso, cuando hace blanco en el ser electivo. Cuando opera sobre ese real del *reus* que es su división. La interpretación apaga un síntoma si permite decidir una acción, otro estilo de satisfacción que la división. Si bien el síntoma se despliega en el análisis y resiste, y particularmente bajo el actuar contradictorio de la transferencia, la interpretación, como desde el origen de los tiempos, apunta a lograr una entereza en la acción, a disolver el saber para hacer viable el real sin regla del ser electivo, un real *tíquico*, ajeno a lo psíquico.

El síntoma, lo real del *reus*, es la división que asume al parlêtre al hacerse sujeto dividido, culpable de ser electivo y no estar a la altura de serlo. El análisis va en contra del síntoma, incitando al *reus* a elegir alguna opción castrativa, que lo separe de sí, que se satisfaga en la parte compatible de la libido. Ese llamado es el deseo del analista, que sin duda se apoya en alguna satisfacción sublimatoria, tal vez en la satisfacción del bien decir, en el diálogo analítico entre el síntoma mentiroso y el intérprete sin manual.

De todos modos, incluso los testimonios de analizados que dicen elegir la actividad del analista, suelen mostrar que queda un resto sintomático, un *leître* entre parte y todo, o en exceso respecto del todo, que permite oportunamente conectar con el Otro, sintomáticamente... Por eso el psicoanálisis, incluso lacaniano, el que se propuso hacer suyo el sujeto de la ciencia y repudiar todo lo que implica la idea de conocimiento, para tratar al *reus* debe admitir regresar, como él, al tiempo anterior al del saber, a aquel momento, este momento, el que se repite entre paraíso y caída, cuando el *reus* prefiere la fruición sin salir del programa de Dios.

De allí deducimos que no todo puede ser sublimado, nuestros deseos y nuestros goces no terminan de satisfacerse en actos, el síntoma permanece. Admitir ese conocimiento es el fin del análisis, asegura Lacan, disculpándose porque eso no lleve muy lejos, y por haber metido a sus seguidores en los bretes que eso implica, no se sabe bien con qué resultados.

El ateísmo necesario para salir de veras tal vez no sea realizable, ¿qué hacer entonces con el saldo irresuelto de nuestros *Wünsche*? Lacan nos tira una soga en su clase del 16 de noviembre de 1976, preguntando en qué consiste este rastreo *{repérage}* que es el análisis, para responder, y radicalmente por fuera de los ideales: “Identificarse con el síntoma tomando sus recaudos, sus garantías, una especie de distancia.” Allí está el fin del análisis, en ese recaudo, en esa especie de distancia, que hace del síntoma incurable una garantía de separación, de no conformidad, de no coherencia (total) con ningún programa, incluso si continuamos trabajando en él. De modo que el síntoma, el no elegir del ser electivo, termina siendo la garantía por la que su electividad esencial se afirma en la existencia, su garantía real, la causa de su responsabilidad y la de su partenaire dialógico que es el analista.

De allí la concepción lacaniana del acto analítico: “Ninguna diferencia una vez emprendido el proceso, entre el sujeto que se entrega a la subversión hasta producir lo incurable donde el acto encuentra su fin propio, y aquello que del síntoma cobra un efecto revolucionario sólo por dejar de marchar al son que le marca la batuta marxista”⁹ – podemos añadir a la marxista, la batuta capitalista, o la de cualquier institución en la que esté enrolado.

⁹ « Pas de différence une fois le procès engagé entre le sujet qui se voue à la subversion jusqu'à produire l'incurable où l'acte trouve sa fin propre, et ce qui du symptôme prend effet révolutionnaire, seulement de ne plus marcher à la baguette dite marxiste ».

Ese conocimiento del síntoma ya inanalizable es imposible de descomponer en elementos últimos; tomando un poco de distancia permite un *saber hacer*. El saber hacer con el síntoma es el saber maniobrar sin manual, justificado porque tal manual no existe. Es conocimiento irreductible al saber.

Un paseo por el Centre Pompidou

Hay hombres de acción que no necesitaron ayuda de un psicoanalista en sus elecciones decisivas. Yo no busco, encuentro decía Picasso, lejos del neurótico que busca y busca sin encontrar nada que valga su pena. No es que sean totalmente libres en sus elecciones de cada día, porque se atienen a un estilo, entraman una trayectoria que sólo de vez en cuando admite crisis y rupturas, el período azul, luego el rosa, luego el cubista. De modo que no hay tampoco en ellos la espontaneidad absoluta de la decisión sino también la autolegislación de una voluntad curtida.

Esos mismos artistas, además, suelen complacerse en exhibir algunos restos sintomáticos, versiones de la no relación sexual, que depositan en su obra. Saben hacer con tal maestría, que a veces causan con sus restos el deseo de otros, que pagar dinero por lo que ellos hicieron con su síntoma. Paseando la semana pasada por el Centre Pompidou encontré versiones llamativas del saber hacer con la no relación. *Pareja*, para seguir con el ejemplo, es un cuadro en el que Picasso pinta dos cuerpos recortados en cuadrados y ensamblados de otra manera, una suerte de cuadratura de vínculo que satisface la mirada sexual tanto o mejor que el encuentro de una pareja cítrica. Vi otros ejemplos en una muestra temporal de Munch: alguna versión de *El beso*, tan lograda que la fusión de los rostros lleva la relación hasta el horror de la disolución de los límites entre los cuerpos. Y también *Nieve fresca en la avenida*, con dos figuras humanas en el estilo característico del pintor, ya saliendo del paisaje desolado, cada una en su soledad fantasmagórica. También visité allí las instalaciones de Yayoi Kusama, en las que se puede apreciar la fruición orgiástica de una mujer que colecciona cantidades exorbitantes de falos en un caldero gigante o en un agujero en el suelo, que filma videos en los que ella misma tatúa penes de hombres desnudos en alguna plazoleta de Manhattan, y que instala mediante un sistema de luces y espejos millones de millones de puntos luminosos en una pasarela oscura que hechiza a las mujeres e incomoda a los varones. Fascinante, la angustia acecha al espectador.

Picasso, creador y destructor, es conocido también por su maltrato a sus mujeres. Munch recibió un tiro de Tulla Larsen, su gran amor, que le produjo una pequeña *stéresis*, lo privó de un dedo de la mano; padeció alucinaciones y permaneció internado durante varios meses en Copenhague. Yayoi Kusama por su parte trabaja aún, sola, internada en un hospital psiquiátrico de Tokio. No todo fue sublimación en sus vidas, esas telas y realizaciones destilan todavía el sudor de una tortura incurable.

Otro caso bien conocido de saber hacer con el síntoma es el de Woody Allen; su posición es irónica y nos incita a reflexionar sobre la distinción entre división y destitución subjetiva. En *Hollywood ending* la ex-mujer y actual mecenas de un director de cine neoyorkino pauperizado, le pregunta a éste si finalmente quiere o no hacer la película que podría financiarle su actual marido, un exitoso productor de Hollywood, y él contesta, ya afectado por la ceguera histérica: “una parte mía quiere hacerla”. ¿Y la otra?, pregunta presurosa la ex. “Ahí está el problema, responde, es que mi otra parte también quiere hacerla”. Si las dos partes del sujeto se ponen de acuerdo, eso es para Allen un problema. He escuchado muchas veces que se lo tilde de neurótico, es caer en su trampa. Un neurótico no filma una película por año, ni buena ni mala, y menos *Manhattan*, *Hollywood ending*, *Midnight in Paris*. Hay allí un saber hacer con su síntoma que no responde a las coordenadas de la neurosis. Según él

mismo, padece de dos neurosis: claustrofobia y agorafobia.

El inconsciente real de Mario Brito

Concluiré recordando algunas coordenadas del final de su análisis relatadas por Mario Brito en *Wunsch 10*. “Un día, al conducir hacia el consultorio de mi analista y manejando como se dice *en automático*, me encontraba absorto en mis elaboraciones; y *sin darme cuenta*, me pasé del edificio en donde se halla su consultorio. Al regresar, me reía de mi *acto fallido*. La analista había quedado afuera y el *momento oportuno*, la *ocasión para actuar* estaba por presentarse. Al tomar el ascensor, ya no se desplegó la duda que varias veces me invadió en ese tiempo: ¿El consultorio está en el piso 1 ó 2? Tantos años yendo al mismo sitio y que se presentara esa duda... Ese día dije: ‘está en el 1, no en el 2, ella está en el uno, yo también’. Todo empujaba al fin.”

Léanlo, es divertido, entusiasma ese relato de un saber hacer con lo que sólo él conoce en su piel, pero que ahora permite una conexión entre conocimiento divisorio y saber: el saber hacer. El dispositivo del pase le permitió, no sin la intervención del pasador, tomar nota de su acto, de su satisfacción en el fallido: he allí el inconsciente real en acto, en acto sintomático.

Quand l'indémontrable fait preuve

Anita Izcovich

Ce qui est propre à la psychanalyse, c'est qu'elle opère avec de l'indémontrable, on peut même dire qu'elle se démontre à partir de l'indémontrable, que ce soit au début de la cure, dans son déroulement ou dans ses suites et ses fins.

Freud a découvert la psychanalyse et il a cherché à la démontrer. Alors évidemment, il se portait du côté de la vérité inconsciente à trouver : tout en la découvrant, il fallait qu'il la vérifie dans l'énoncé de l'analysant. Le déroulement de la cure pour Freud, c'était inscrire les éléments dans une suite signifiante qui avait valeur d'une vérité démontrable.

Il y a une expression de Lacan dans « L'Etourdit », c'est que Freud a fait lui-même « greffe de ses dits ». On perçoit bien en quoi il s'agissait de greffes : celles du rapport de la vérité au réel dans les défilés où l'amour s'entretient de l'inceste, la vérité du mythe d'Edipe, la castration, le père à la place de la mort et supposé avoir été capable de soutenir la jouissance, alors que ce n'est qu'un mirage. C'est ça la greffe des dits, sur la jouissance qui est là d'origine, indémontrable derrière le mythe qui est de l'ordre du démontrable. D'ailleurs on le sent dans la clinique, cet indémontrable du Nom-du-Père : pensons par exemple au héros incarné par un ancêtre, mort à la guerre ou dans la résistance. C'est un tel trou qu'il est parfois impossible à symboliser pour un sujet. C'est-à-dire qu'il y a un tel écart entre le héros qu'il est et le trou de son absence, que le sujet se fixe dans l'indémontrable, il fait « comme si », et ça s'écroule dans une décompensation. C'est au-delà du mythe, l'indémontrable des insignes dans la bânce de l'Autre.

Alors évidemment, l'indémontrable du mythe, Freud l'a interrogé dans son article en 1938 sur la fin de l'analyse. Il butait sur l'indémontrable au-delà du roc de la castration, à savoir que la fin de l'analyse ne peut se démontrer par le complexe de castration.

Et il y a plusieurs endroits où Freud touchait à l'indémontrable de la castration. Pensons au texte sur « Le thème des trois coffrets », un texte de 1913 dans lequel Freud fait référence précisément à une série de mythes, dans lesquels il s'agit de s'assurer de l'indémontrable de son fantasme en faisant exister La femme et le rapport sexuel qui n'existent pas. Il s'agissait de faire le choix du bon coffret qui contiendrait le portrait de la femme, c'est-à-dire les traits qui la portent et la démontrent. C'est un choix qui porte sur l'inclusion, la femme dans le coffret alors qu'elle y est exclue comme elle est exclue de la nature des choses. C'est un choix conforme au mythe du névrosé qui procède du « dire que non » dans le refoulement : on refoule un métal pour un autre, l'or pour le plomb ou inversement, on peut même douter, et cela pour garder l'enveloppe agalmatique qui protège du trou et de la castration. C'est une fois de plus un point de butée sur l'indémontrable de l'absence de signifiant dans l'Autre à travers la femme. Et bien c'est cet au-delà du « dire que non » de l'inconscient freudien que Lacan traite dans un indémontrable du mythe, notamment dans la question de la fin de l'analyse : c'est la suite que Lacan a donnée à la théorie freudienne.

Si on se reporte au « Temps logique et l'assertion de certitude anticipée » concernant les trois prisonniers de Lacan qui est un texte de 1945, là aussi il s'agit d'un choix, non pas un choix d'inclusion d'une femme dans trois coffrets mais un choix d'exclusion dans une sortie prise en trois temps, dans la logique de l'acte et de

la fin d'analyse. C'est un choix qui exclut le doute. C'est une structure temporelle, celle de la précipitation logique, qui fait avec ce qui ne se voit pas, avec l'exclusion visuelle. Le prisonnier prend sa décision dans la coupure du temps de la certitude anticipée, dans les 3 temps de l'instant de voir, le temps pour comprendre et le moment de conclure. Et la preuve du choix de sa sortie, c'est une preuve de l'indémontrable.

Et bien c'est cette coupure en acte de la fin d'une analyse que je rapprocherai de l'analyse du tableau des Ménines que Lacan fait dans « L'objet de la psychanalyse » en 66.

Au centre du tableau des Ménines, on a la représentation de l'Infante, belle et captivante, dans leurre et la brillance de ses habits qui cachent l'irréductible de l'objet regard caché. Donc Lacan repère, au-delà de l'enveloppe agalmatique des habits –au-delà du coffret donc– la fente béante de la girl phallus à travers l'Infante, c'est le trou de l'absence de signifiant au-delà du mythe de la représentation finalement. C'est donc là que Lacan situe le rendez-vous de la fin d'une analyse : c'est là où le sujet se reconnaît comme objet a, et c'est à l'endroit de la fente, et on peut le dire comme ça, dans le déshabillé des habits de l'Infante, qui se situe précisément dans l'absence de croisement des lignes de perspective. C'est ce qui illustre l'irréductible du sujet représenté par un signifiant pour un autre signifiant, du sujet divisé qu'on retrouve sous la forme du peintre représenté à deux endroits dans le tableau: au premier plan quand peint le tableau retourné d'une part, et d'autre part dans le fond du tableau quand il est prêt à quitter la scène, que ça y est, il a assez vu. C'est-à-dire qu'à la question « Fais voir » que pose le tableau retourné au premier plan, le peintre répond : « Tu ne me vois pas d'où je te regarde », et c'est à cette place béante là, cette place d'exclusion faite avec ce qui ne se voit pas, que se produit la chute de l'objet a. Et c'est là que se loge l'indémontrable, et la preuve est à l'endroit de la chute.

C'est finalement à ce rendez-vous que se convoque la fin d'analyse, sur ce point d'absence, sur le trou du bâti de la monture, dans la fente de l'étoffe brillante du fantasme.

On ajoutera que le miroir au fond du tableau dans lequel s'inscrit l'image du roi et de la reine, de la scène primitive donc, renvoie une image brouillée, fantomatique, évanescante. C'est un miroir qui reflète l'inexistence du rapport sexuel, la vision monarchique, l'Autre qui se vide de sa substance.

Si on met en rapport l'analyse de ce tableau qui est de 66 avec la « Proposition du 9 octobre 67 sur le psychanalyste de l'Ecole », puisque les deux textes renvoient à la fin d'analyse, on perçoit bien la dimension de virage dans lequel le sujet voit chavirer l'assurance qu'il prenait de son fantasme, dans la destitution subjective : le reste qui fait déchoir le sujet de son fantasme.

Cela illustre aussi le désêtre rencontré à la fin de l'analyse : « la métamorphose, où le partenaire s'évanouit de n'être plus que savoir vain qui se dérobe. » C'est l'enveloppe vide du psychanalyste, c'est la chute du sujet supposé savoir. Et dans ce désêtre se dévoile l'inessentiel du sujet supposé savoir. Là encore, il s'agit de ce qui se démontre de l'indémontrable : quand l'être du désir rejoints l'être du savoir. C'est le sicut palea de Saint Thomas : c'est le « qu'il sache », c'est-à-dire que ça se démontre, « de ce que je ne savais pas de l'être du désir », c'est-à-dire de l'indémontrable, « ce qu'il en est de lui, venu à l'être du savoir, et qu'il s'efface ».

Tout comme le peintre Velasquez s'efface dans son acte, il a vu et il s'en va, ou encore tout comme le prisonnier conclut dans l'instant du regard. Lacan reprend dans sa « Proposition de 67 » la scansion du temps logique de 45, qui « inclut le

moment de comprendre de l'effet produit par la non compréhension ». (p 253). Et c'est dans l'après coup du temps logique que le désir de l'analyste est « hors sans y penser, mais où se retrouver » et que la sortie n'est prise que comme entrée : ce sont des termes de 70 dans « Le Discours à l'Ecole freudienne de Paris ».

Dans ce mouvement de métamorphose de fin, le sujet est destitué de son manque à être, il passe du manque à être à l'effet d'être. C'est une autre façon de démontrer l'indémontrable, l'effet d'être.

J'en viendrai maintenant aux suites comme conséquences de la conception de la fin d'analyse sur l'acte analytique lui-même.

La position de l'analyste, c'est d'être absent dans son acte, c'est-à-dire que quand l'analyste formule une vérité, il n'oublie jamais le point de fuite de sa pensée. C'est d'ailleurs le même point qui caractérise l'interprétation à côté : c'est là que se démontre l'indémontrable, dans l'intervalle, dans cet irréductible là. C'est patent dans l'interprétation qui est équivoque, qui plaide le faux, c'est le faux du « à côté » de la vérité, avec un effet de vérité qui tient à ce qui choisit du savoir : là où se fait l'être, ça se démontre, de se défaire, de l'indémontrable.

Dans l'énonciation, il s'agit d'un dire qui vérifie la vérité en effet. C'est un dire démontré qu'il n'est pas vérifiable, qu'il y a une contradiction inhérente à le supposer démontrable.

On passe donc du dit de la vérité du mythe d'Oedipe chez Freud, au dire propre à l'impossible. Lacan le dit comme cela dans « l'Etourdit » : « le réel ne s'en assure qu'à se confirmer de la limite qui se démontre des suites logiques de l'énoncé ». Donc il n'y a pas à faire rapport d'un énoncé, puisque par définition le rapport sexuel n'existe pas, c'est une absence de rapport qui « exile de l'habiter ». C'est faire l'épreuve et la preuve d'habiter le déshabité de son être, que ça se produit d'être exclu, et du coup ça produit la réponse du réel. C'est faire l'épreuve et la preuve du réel, qui touche à l'être en le faisant surgir dans le dire qui se démontre d'échapper au dit. On perçoit bien comment ça procède d'une exclusion.

Ce que vise l'élaboration dans l'analyse, c'est la suite de discours qui se caractérise comme effet de vérité, précisément de ce qu'un discours se centre de son effet comme impossible.

C'est de la jouissance perdue qui se transfère dans des effets d'être qui procèdent de la coupure du sujet : ça opère d'être à côté là où se fait l'être dans un effet d'être. C'est cela qui fait qu'on serre le réel de ses dits dans le dire. La jouissance est alors effet de discours. Et les effets de sens procèdent d'une séparation où s'inscrit la place de la jouissance marquant la place de l'objet perdu.

Les suites, les conséquences de la théorisation de la fin d'analyse, portent sur la direction de la cure : entendre ce qui ne se dit pas derrière le dire, l'indémontrable au-delà du roman du névrosé qui tient à l'impossible, au trou qui a traversé les générations et qui a imprégné la répétition du sujet.

On notera toute l'importance du contrôle : un contrôle, c'est aussi mettre à l'épreuve et faire la preuve de l'opération analytique, de l'acte, qui se démontre de l'indémontrable. C'est donc vérifier l'acte par ses effets, par ses suites, vérifier l'acte propre à chaque contrôlant.

Une autre conséquence de la théorisation de la fin d'analyse concerne le début de la cure : donner lieu à une entrée en analyse. C'est un acte d'engager quelqu'un dans une analyse. C'est-à-dire comment savoir, en tant qu'analyste, où est le patient qui à la fois parle et ne dit pas, entendre l'absence - c'est en cela que le psychanalyste est devenu une voix- entendre ce qui se tait derrière le discours du Moi qui est bruyant. C'est un autre versant de ce qui se démontre de l'indémontrable, car l'entrée en

analyse se fait sur un écart, un franchissement, un après coup.

Alors l'indémontrable peut s'énoncer sous forme d'éclair, dans un début d'analyse : cet adolescent par exemple qui m'a dit, au bout de quelques séances : « ça a changé, je ne sais pas pourquoi, je ne sais pas comment, mais ça a changé ». Il ne nommait même pas ce qui avait changé, il ne savait dire ni pourquoi ni comment : on sent là l'indémontrable de ce qui opère, dans une analyse. Ou telle jeune femme, qui s'étonnait, au début de son analyse, de ce qui maintenant « lui sautait à la figure » et qui avait toujours été là alors qu'elle ne le savait pas : c'est ce qui surgit et fait trou dans le savoir.

J'en viendrais maintenant au dispositif de la passe tel qu'il fonctionne dans notre Ecole de psychanalyse : « le tripode », comme dit Lacan, « le groupe (qui) n'a que ces trois pieds », c'est en rapport avec le temps logique des trois prisonniers et la structure de l'acte. Lacan le formule précisément, dans le « Discours à l'EFP » : dans le passage de l'analysant à l'analyste, « l'acte pourrait se saisir dans le temps qu'il se produit », ou il « se juge dans sa logique à ses suites ». Il s'agit d'« une sortie qui n'est prise que comme entrée, ce lieu hors sans y penser et où se retrouver ».

Cette dimension d'après coup se saisit dans les effets de transmission entre les passants, les passeurs et le cartel de la passe, et aussi de façon plus vaste sur la communauté en publiant et en faisant circuler les travaux. Du coup, la théorie analytique est éclairée, renouvelée, mise au travail par cette expérience du dispositif de fin d'analyse.

Donc la passe est une proposition faite par Lacan certes, mais elle est aussi et surtout une expérience pour en tirer des enseignements. C'est la transmission de savoir qui passe à travers la théorie, de ce qui se démontre à partir de l'indémontrable : ça fait trou et effet de trou ; ça fait effet de l'avant et de l'après dans l'examen d'une passe dans le dispositif ; ça fait effet dans la formation de l'analyste.

L'effet du côté du passant, c'est donc un savoir mis à l'épreuve, éprouvé dans le particulier du sujet. La preuve tient au savoir inédit, au désir qui est fait de différence absolue : au sens du renoncement à la quête d'un plus d'être, entre le sujet et l'objet de satisfaction. C'est ainsi que le passant témoigne des suites de l'acte et de son passage à l'analyste comme effets du réel, des restes de jouissance, de l'objet a constitué de ce qui a chu.

L'effet du côté du passeur, quel est-il ? Car le passant fait passer son témoignage à deux passeurs, ce sont donc des effets de passage qui ont lieu. Certains passeurs ont pu dire comment ce que disait le passant faisait effet d'une langue étrangère pour eux, que ça pouvait ne pas faire sens. C'est la faille du non sens qui fait passer d'un sens à l'autre dans un effet de sens.

En ce qui concerne le moment où le passeur se trouve dans son analyse, « il l'est encore, cette passe », « encore lié au dénouement de son expérience personnelle », disait Lacan dans « La Proposition de 67 ». Il est encore sur cette frontière qui touche à l'être tout en ne l'étant pas encore. Il est donc au lieu même de ce passage pour lui-même mais aussi dans le dispositif puisqu'il est entre le passant et le cartel de la passe. Il est réceptif à ce qui fait l'acte du passant, à l'écart entre les effets de vérité et le désir de savoir, à l'écart irréductible par rapport au savoir pris dans l'Autre.

Quant au cartel de la passe, il reçoit ce que les deux passeurs ont fait passer du témoignage du passant. Donc il s'agit de tirer les conséquences, les suites de ce savoir mis en commun. C'est de la même structure que l'acte qui s'avère par ses effets, et que la sortie du prisonnier dans ce tripode : il s'agit d'une certitude anticipée qui se vérifie dans une précipitation logique.

On peut se demander d'ailleurs qu'est-ce qui fait que le cartel est convaincu, puisque la preuve tient à l'indémontrable.

Ce n'est pas la preuve obtenue par une identification à un seul affect. Ce sont des effets d'affects qui se produisent, qui tombent à côté, d'un membre à l'autre dans un cartel. Ce ne sont pas des greffes de savoir, ce sont des effets qui décomplètent et se produisent de la disjonction. On est toujours sur cette frontière quand on élabore dans un cartel. C'est une mise en commun du savoir qui n'est pas une commune mesure parce qu'il est toujours décomplété. C'est un savoir qui procède d'effets de mesures, ça passe d'un effet à l'autre, et c'est la manière de tomber d'accord dans un cartel, de toucher à la preuve de l'indémontrable : une preuve de ce qui décide un analysant à se poser comme analyste. Donc parfois on tombe sur l'indémontrable de structure qui touche à l'indémontrable de fin, et c'est une nomination, et parfois on tombe sur ce qui n'est pas démontré jusqu'à ce point de passage à l'analyste mais qui a selon moi toute sa valeur, celle d'un parcours propre à chaque sujet, un produit inédit, dans sa logique singulière.

Concernant maintenant les effets de travail de la passe, quand on lit par exemple les travaux des autres membres du même cartel avec lesquels on a fait la même expérience, et qu'on mesure l'effet d'après coup de l'expérience sur la doxa, c'est aussi de l'ordre d'un discours qui décomplète, inédit et inattendu, pas dit de la même manière. C'est de l'ordre du « pas tout » de l'expérience qui éclaire le « pas tout » de la doctrine, ce « pas tout » qui a produit le travail qui nous a réunis lors de ces Journées.

El devenir del síntoma

Cora Aguerre

Al inicio, el síntoma se presenta como sufrimiento, impedimento, barrera, lo que “anda mal”, como dice Lacan en su conferencia llamada “La tercera”, “lo que se pone en cruz ante la carretera”. Para que la experiencia analítica se ponga en marcha hace falta que también se presente el síntoma como enigma, que de él algo se quiera saber y que esta interrogación se dirija al analista.

En el principio de su práctica clínica, Freud postuló y se apoyó en la vertiente simbólica del síntoma, pero muy pronto encontró que había algo que se resistía y que insistía. Algo se satisfacía en el síntoma y este descubrimiento lo condujo a abrir una nueva vía de investigación para dar cuenta de este placer paradójico al que el sujeto estaba atado y que insistía, no cesaba.

En las conferencias de “Introducción al psicoanálisis”, hay dos de ellas “El sentido de los síntomas”, Conferencia Nº XVII y “Los caminos de la formación del síntoma”, Conferencia Nº XXIII, cuya lectura es recomendada por Lacan en la “Conferencia de Ginebra” en el año 1975. Este es un momento de viraje de Freud, está en juego la verdad pero ella se articula con el goce.

En la Conferencia XXIII, Freud escribe: “El síntoma repite de algún modo aquella modalidad de satisfacción de su temprana infancia, desfigurada por la angustia que nace del conflicto...”.¹ Luego continúa diciendo que “La modalidad de satisfacción que el síntoma aporta tiene mucho de extraño.”

Que el síntoma tiene un sentido a partir del cual se goza, está presente en estas conferencias. Freud lo llama satisfacción y se trata de una satisfacción de la cual el sujeto se queja. Freud evoca el conflicto psíquico inconsciente, bajo cuya presión se forma el síntoma, como modo de goce. Se refiere a la causación de los síntomas, diciendo “por el análisis de los síntomas tomamos conocimiento de las vivencias infantiles en que la libido está fijada y desde las cuales se crean los síntomas.”² La llave de la formación del síntoma es para Freud pulsional, y la satisfacción pulsional es un real.

El tema del síntoma atraviesa la experiencia analítica de principio a fin. En el pase se trata de dar cuenta cual ha sido el devenir del síntoma y cómo a partir de un dispositivo de palabra se puede cambiar algo del núcleo de goce. Lo que está en juego en la experiencia analítica es una satisfacción pulsional y la cuestión que se plantea es como conseguir para el sujeto un nuevo arreglo con el goce.

El ombligo del síntoma, la “materia inicial” con la que el síntoma se nutre es lo que Freud llamó “lo sexual como traumático” y es a lo que Lacan se refiere cuando dice que la relación sexual no existe. La entrada del significante en el viviente comporta un traumatismo, lo confronta con lo sexual e introduce al sujeto en una discordancia de la que no podrá salir.

No hay relación sexual que se pueda formular en la estructura de los seres hablantes. La relación sexual no se puede escribir, hay un agujero, un hiato entre dos modos de goce, el modo masculino y el femenino que no permite la

¹ Sigmund Freud. Conferencia de Introducción al Psicoanálisis. Conferencia XXIII: p.333. Volumen XVI. Amorrortu Editores.

² Op. Cit., p.334. Volumen XVI. Amorrortu Editores.

complementariedad en la pareja. Esa sería una verdad a partir de la cual se construiría la varieté, la variedad del síntoma. Freud postula que los síntomas siempre están al servicio de la satisfacción sexual, o dicho de otro modo responden a esa falta de relación sexual, responden de una manera singular, la que cada uno encuentra, a partir de la contingencia, para poder hacer con lo que no va. Cuando recurrimos a un analista es que algo de la respuesta que damos no nos vale para sostenernos, para poder hacer.

En la Conferencia de Ginebra Lacan postula que las cosas suceden muy precozmente, tal y como Freud lo postula en la Conferencia XXIII. Los síntomas se cristalizan tempranamente para el sujeto y esto ocurre como resultado de cómo el lenguaje se impregna en el niño. En esta Conferencia habla de la marca que deja el deseo de los padres y la manera en que el niño ha sido hablado por ellos y como ha sido instalado un modo de hablar. Se pregunta “¿Cómo hasta Freud pudo desconocerse hasta tal punto que esa gente, a la que llaman hombres, mujeres eventualmente, vive en el parloteo?”³ El acento está puesto en la lengua y como esta se introduce y hace cuerpo. El primer traumatismo sería el de la lengua que marca al viviente. El efecto de la lengua vuelve a surgir dice Lacan, “en los sueños, en toda suerte de tropiezos, en toda suerte de maneras de decir, en función de la manera en que la lengua fue hablada y también escuchada por tal o cual en su particularidad. Es, si me permiten emplearlo por primera vez, en ese materialismo (materialismo de la palabra) dónde reside el asidero del inconsciente- quiero decir que es lo que hace que cada cual no haya encontrado otras maneras de sustentar lo que recién llamé el síntoma.”⁴ No se trata solamente de la palabra hablada, si no también escuchada por tal o cual en su particularidad. Hay una elección por parte del parlêtre, de privilegiar unos significantes sobre otros, y esto aparece a lo largo de la cura y tiene efectos en la experiencia del análisis. Hay unos elementos que el sujeto elige, privilegia sobre otros y que determinan su existencia.

En mi testimonio me referí al “tu has sido y eres muy querida”, que escuché del Otro materno con insistencia en la infancia y que marcó mi existencia. El Otro nos habla y su palabra nos impregna, nos marca, afecta al cuerpo y hace surco, tiene efectos en el viviente. Ese “muy querida”, me dejaba expensas del Otro, en una relación cerrada, de asfixia que me resultaba mortífera. Al “muy querida” respondía “haciéndome querer”, y eso implicaba una renuncia, de vida. Me encontraba atrapada y respondía desde el ideal, a partir de los significantes amos. Cuando a partir de la experiencia analítica y la caída de los significantes amos, la separación se pudo operar, ese “muy querida” se transformó, a partir del equívoco del término, unos cabos pudieron soltarse, y lo que quedó, fue la parte libidinal, el trazo del deseo y de la vida. Un vuelco de lo mortífero a lo vivificante.

La experiencia analítica tiene a partir de la palabra incidencia sobre lo real del goce del sujeto. Se producen nuevas inscripciones que tienen efecto en la vida y que permiten un cambio respecto del deseo y del goce.

La palabra hace trazo. Mediante el escrito la palabra hace su brecha y todo lo que es del orden del escrito gira alrededor del rasgo unario, del Uno. Marca de esa coalescencia entre palabra y goce, entre simbólico y real. Es por esta coalescencia que en la última enseñanza de Lacan el término sujeto es sustituido al de parlêtre. Los significantes se encarnan en el cuerpo y por esto Lacan dice en este mismo seminario que el significante es causa de goce.

³ Jacques Lacan. Conferencia de Ginebra sobre el síntoma. Intervenciones y Textos 2. p.124.

⁴ Op.Cit. Página 126.

En el síntoma está en juego la dimensión de la repetición y la fijación. El síntoma como aquello que no cesa de escribirse y que toma apoyo en esa marca, en esa huella de la que nos habla Lacan en la Conferencia de Ginebra. Hay que distinguir la repetición del síntoma en la cura de lo que resta como síntoma en el final. ¿Qué es lo que permanece, lo que insiste como rasgo y qué es aquello de lo que cesa, los cabos de los que nos habla Lacan que se sueltan. Lacan elabora el concepto de repetición en 1964 y lo que está en juego es lo real. Las tesis referidas a la repetición se juegan en la unión del sujeto y lo real. La repetición en cuanto se manifiesta en forma constante y no evanescente funciona como indicio de lo real en el corazón de los fenómenos del inconsciente. La repetición es reiteración de la marca, del Uno, contingencia inscripta como necesidad, convertida en necesidad que compete a la escritura.

En el Reverso, Seminario XVII, Lacan enuncia que el rasgo unario es lo que el ha aportado como marca, rasgo en la relación con el goce. Es un palote, y su mejor representación es el trazo de escritura. Es el elemento basal del inconsciente y opera doblemente, por un lado produce goce y por otro lado vaciamiento. El rasgo unario actúa en el ser viviente, actúa en lo real, como la ciencia dice Colette Soler en su libro “La repetición en la experiencia analítica”. La aparición de las pulsiones parciales son efecto de la marca que hace aparecer el agujero, la falta y lo pulsional en juego. El objeto a tiene consistencia de vacío y se aborda mediante el trabajo del analizante. La asociación libre lleva al sujeto a poder circunscribir mediante la palabra lo pulsional en juego. Luego de numerosos recorridos y rodeos a partir de lo dicho y lo no dicho el decir en juego se esclarece. Solo en el final el objeto aparecerá con esa consistencia de vacío. Es ahí cuando el Otro de la demanda cae, que el objeto a aparece como lo que es, como semblante. Detrás del objeto a está el vacío, la apertura a lo real de la estructura.

El atravesamiento del fantasma implica que el sujeto se aproxime al vacío y eso puede resultar incómodo. El analizante se aferra a la seguridad y el confort que le otorga el fantasma que nos permite ver siempre lo mismo, nos da una seguridad, aunque sea una falsa seguridad. El fantasma es la respuesta que el sujeto da a la castración del Otro, a lo que no va de la imposible relación sexual y su atravesamiento nos confronta con el agujero. La cuestión es si el sujeto puede separarse de esta demanda del Otro en su modo de vivir la pulsión.

En Televisión Lacan dice que el discurso analítico promete algo nuevo. ¿Qué sería lo nuevo? ¿En el análisis hay sólo la dimensión de la lectura o también se trata en la experiencia de escritura? Que es lo que daría al parlêtre la posibilidad de vivir de otro modo lo pulsional, cómo podría surgir la satisfacción al final que sería el gran viraje respecto del síntoma al inicio que aparece como queja, aún cuando haya satisfacción, es una satisfacción que implica sufrimiento. Si un análisis va más allá de interpretar el retorno de lo reprimido podemos decir que a partir de los últimos desarrollos de Lacan algo nuevo se puede inscribir que tiene efectos en la vida del parlêtre.

En la dimensión del fantasma está en juego la castración y el intento del parlêtre de funcionar como tapón de la castración del Otro. Cuando el sujeto habla en el análisis, comienza a recordar y a percibir el lugar que ha ocupado para el Otro. El análisis nos lleva a preguntarnos por el deseo de nuestros progenitores pero también por nuestra implicación en la respuesta. Estas cuestiones se hacen presentes en la cura a partir de la puesta en juego de la transferencia. La cura va permitiendo separarnos del Otro de la demanda y hacernos cargo del deseo y el goce en juego. Este es un largo camino, pues a partir de mi experiencia podría decir que pasamos

largo tiempo en el que vamos viendo, percibiendo el lugar que hemos tenido para el Otro, pero es difícil cernir con claridad para poder sacar conclusiones que nos desalojen de ese lugar. En mi testimonio hablaba de que esto lo “veía” y “no lo veía”; lo veía y volvía a velarse pues es una zona a la que cuesta aproximarse.

La experiencia del análisis toca el fantasma, es una operación sobre el fantasma y es lo que permite salir del embrollo, del atolladero y pasar de la impotencia a lo imposible. En el análisis se trata de cómo por medio de una operación simbólica se puede llegar a delimitar finalmente cual ha sido la experiencia específica de goce, el punto de fijación de la pulsión, como inscripción de una satisfacción a nivel del cuerpo ligada a la demanda del Otro. Hacerse ser. Hacerse chupar, escuchar, hacerse ver, puesto en juego en el transcurso del análisis en la transferencia y que en el final aparece de modo menos velado. Nos quejamos de la glotonería del Otro, pero lo que descubrimos es nuestra implicación en este hacernos ser, silenciosa e insistente. Es por esto que Lacan insiste en que el fin de la cura está correlacionado con el atravesamiento del fantasma.

Cuando se pasa, del hacerse ser por el Otro, del ser ligado a la demanda, al ser del síntoma propio, eso permite ir más allá de la demanda y poder hacer otro uso del síntoma, ya no al servicio de sostener al Otro, si no de poder apoyarse en el síntoma. En el transcurso del análisis hay un pasaje de una posición de objeto en juego en el fantasma a la posición de sujeto, como sujeto de deseo, o parleter, tomando la última enseñanza de Lacan.

El fantasma funciona como defensa frente al deseo del Otro, y cuando este Otro cae, el sujeto se confronta a la castración del Otro y a la suya propia, y puede pasar de la dimensión de la alienación a la separación. Ya no hay una pantalla que nos permite ver siempre lo mismo, si no que hay la dimensión de la contingencia. La cuestión de la experiencia analítica apunta a atravesar el fantasma y esto lleva a “hacer estallar el síntoma”.

En mi experiencia a partir del atravesamiento del fantasma, primero me encontré con el entusiasmo, la alegría del final, pero volviendo a ese momento reconozco que hubo para mí un tiempo en el que me encontré algo perdida. Algo había caído, me encontraba aliviada pero también desorientada. Hubo para mí un tiempo de silencio, otro tiempo de trabajo y luego a partir de ahí, un poder hacer con el síntoma, un poder hacer que ya no está al servicio del Otro.

Hay algo de lo que se sale, se opera un corte, hay un acto, el de la salida del análisis y una satisfacción posible. A partir de la caída del sujeto supuesto saber se produce el acto. El acto supone que ese lugar haya sido vaciado, y es como consecuencia de ello que se produce.

Quizás podría decir, que se experimentan de un nuevo modo las posibilidades y limitaciones y el deseo se puede realizar. La decisión de hacer el pase es también un acto, en donde se sale de la indeterminación y se toma una decisión. El acto emerge ahí donde no hay escritura, a partir del “no hay”. Algo empuja al “acto”, más allá del sujeto. La experiencia del pase, permite re- escribir la historia, anudarla, y también la experiencia del análisis. Este es para mí un punto muy importante de la experiencia del pase y de sus efectos. Para mí fue una experiencia de commoción, esta de transmitirle a otro, que también está en este momento de “pase”, lo que a partir de la palabra se ha podido cernir y los efectos que ello ha tenido en el devenir del síntoma. Commoción en un primer momento, y alivio en un segundo tiempo.

Intentaré puntualizarlo a partir de dos puntos.

Desde la histeria el viraje del final, la caída del padre, permite un cambio muy importante, un viraje y algo nuevo. Salir de la posición de sostener al Otro y de la

insatisfacción a la posibilidad del deseo realizado. Por otra parte en el transcurso y en el final de cura hay algo de lo nuevo que se inscribe. En la histeria diría que el sujeto puede pasar de la no inscripción del ser como sexuado a asumir una posición sexuada y a acceder a la feminidad. El sujeto histérico tiene dificultad con su ser sexuado. La mascarada no hace a lo femenino. En ocasiones la mascarada es simplemente semblante, pues la feminidad no se juega en el poder hacerse desear por el Otro, si no en el poder hacer semblante de objeto para poder de ese modo tener acceso a la feminidad. Cuando una mujer está más del lado del falo, más al abrigo de la feminidad está. Eso es lo que se juega también en el final pues si hablamos de una nueva satisfacción tenemos que pensar que deseo, cuerpo y el goce tiene que estar en juego. Eso sería algo de lo nuevo que se puede inscribir, el ser sexuado del sujeto. Poder consentir al “no toda” de la feminidad y a lo real en juego en el ser femenino.

La castración está en el centro de la cuestión y el sujeto femenino a partir de la experiencia del análisis fabrica, inventa una respuesta que no viene únicamente a partir del falo. La castración deja de no escribirse y se inscribe. Lacan dice lo mismo de distintas maneras: “el análisis hace de la castración sujeto, o la histérica no se percibe como castrada más que a partir del análisis”.⁵

Para Lacan la cuestión del final del análisis no es tanto el devenir del inconsciente si no el devenir del síntoma, es decir el modo de hacer suplencia a lo que falta en la estructura.

En mi testimonio puse el acento en como para mí desde niña, lo que despertaba mi curiosidad era lo que veía y escuchaba a mi alrededor, los avatares de mi familia. El encuentro temprano con la muerte, la locura y la sexualidad marcaron un especial interés por querer saber como se hacía con ello. El saber me aliviaba, lo hacía menos insopportable. Eso me mantenía en vilo, intentando mediar, solucionar conflictos, escucharlos. Era de algún modo la “confidente” pero ello me impedía dedicarme con éxito a aprender, a estudiar, siempre “ocupada”, absorbida, habitada por estas otras cuestiones, por las miserias y dramas familiares. Lo escolar me parecía nimio, sin mayor importancia. Fue por esto que hacía síntoma para mí que fui llevada en la adolescencia al analista pues mi posición me dejaba a expensas del Otro, angustiada e inhibida. Lo que veía y escuchaba me sobrepasaba, me producía sufrimiento y me dejaba en un goce mortífero que me ahogaba.

La experiencia analítica permitió que lo que constituía una traba, un sufrimiento se transformara, y de esa curiosidad, de ese querer saber lo que a los demás les animaba en la vida, cómo hacían con el amor, el desamor, la locura y la muerte, de esa misma tela, hiciera a partir del atravesamiento del fantasma y de la experiencia del vacío, mi curiosidad deviniera “deseo del analista”, que se trenza con el síntoma.

Se trata de una curiosidad acotada, de un vacío curioso, tomando palabras de Colette Sepel, en donde lo que se encuentra es que hay algo para los seres hablantes, para los partlêtres, que no va, y para eso no hay “remedio”, no hay mediación posible. Hay inventos, maneras, modos de hacer con ello, con lo que no va. El modo de hacer con ello es sintomático, lleva la marca, el sello de cada uno.

⁵ Jacques Lacan. Compte rendu du Séminaire La logique du fantasme. Autres écrits. Ed. Seuil, París 2001, p.323.

BIBLIOGRAFÍA

- Freud, S. 1916-1917. Conferencia de Introducción al Psicoanálisis. Conferencia XVII y Conferencia XXIII. Obras Completas Sigmund Freud. Volumen XVI. Amorrortu Editores.
- LACAN, Jacques. "Lituraterre", 1971.
- LACAN, Jacques. "La tercera" Conferencia de Jacques Lacan (noviembre de 1974)
- LACAN, Jacques. "Conferencia de Ginebra sobre el síntoma" Jacques Lacan (1975). Intervenciones y Textos 2. Editorial Manantial. (2010).
- LACAN, Jacques. "Seminario XXIII: El Sinthome", Jacques Lacan, (1975-1976)
- SOLER, Colette. "La repetición en la experiencia analítica", Editorial Manantial, (2004)
- IZCOVICH, Luis. "Usages du fantasme". Curso 2006-2007.

Dénouement

Michel Bousseyroux

Ce n'est guère facile d'être le dernier à parler.

Le premier à avoir introduit dans notre langue ce mot, dénouement, est Montaigne, en 1580, dans le chapitre XXVI du Livre I de ses *Essais*. Il en parle à propos de ce moment précoce de l'enfance où se délie la langue, de ce qu'essaime *la langue*, en un mot. Montaigne raconte que son père, qui voulait qu'il acquière parfaitement le latin, l'avait confié à un précepteur allemand qui devait, ainsi que toute la maisonnée, ne lui parler que latin, alors qu'il était en nourrice et avant même, dit-il, « *le premier desnouement de ma langue* ».

Balancer stembrouille

Du premier « *desnouement* » du Réel de *lalangue* vient ce qui est vérité : le symptôme. Pas moyen de résoudre ce symptôme, pas de dénouement de fin sans balancer « *stembrouille* »¹ entre la vérité et le réel qui fait, comme dit Antonin Artaud traduisant *La Traversée du miroir* dans sa « tentative anti-grammaticale à propos de Lewis Carroll et contre lui »,² que nous donnons au mot tant de *boulimgue* que nous allons en *brimbulkdriquant*, en faisant des trous sans arrêt comme une espèce de vilebrequin vivant ! Y a-t-il un dénouement qui fasse preuve que du réel de l'inconscient, dont le savoir joui de *lalangue* est le noeud ombilical, il a bien été pris compte ? « *Stembrouille* » concerne, au fond, le *unendliche* et le *endliche* de l'analyse dont parle Freud en 1937, ce qui ne se termine pas tenant au mirage de la course à la vérité menteuse qui, de nous faire jouir du sens, dévalorise, certes, la jouissance hors sens du réel, mais empêche que ça se termine, la possibilité d'une fin qui satisfasse venant de la prise en compte du réel qui, du « *sens-issue* » de cette course, est le bouchon. La fin a une porte, dans la « Proposition du 9 octobre 1967 », dont le gond est le manque qui fait la division du sujet et sa cause. Alors que, dans ce que j'appellerai la *Proposition du 17 mai 1976* (la Préface à l'édition anglaise du Séminaire XI), le gond, c'est le manque du manque. Là, ce n'est plus de la *prise du désir dans le fantasme* qu'il est question de se déprendre, mais de la *prise de la jouissance dans le symptôme*, prise qui soutient le fantasme et qui conditionne l'entrée dans le réel. Et comme du réel on ne se déprend pas, il est à la charge éthique de chacun d'en prendre ou de ne pas en prendre compte dans le solde de fin.

Cette façon nouvelle de redéfinir les conditions de fin de l'analyse par rapport à sa butée sur le réel et à la façon dont le sujet en répond ou n'en répond pas, amène à reconstruire le problème de ce que Lacan appelle, dans la postface française au Séminaire XI, « *le devoir d'interpréter* »³ de l'analyste.

Ce qui est stance-par-en-dessous

D'ailleurs, il faudrait relire la *postface* à l'édition française du Séminaire XI, de 1973, avec la *préface* à son édition anglaise, de 1976, pour en mesurer le bougé. Quel écart sépare l'inconscient de la préface, tel Lacan que l'y dit, à l'en croire, réel,

¹ M. de Montaigne, *Essais*, I, XXVI, éd. Thibaudet, 1967, p. 209.

² J. Lacan, « *Préface à l'édition anglaise du Séminaire XI* », *Autres écrits*, Le Seuil, 2001, p. 571

³ A. Artaud, *L'arve et l'aume, tentative anti-grammaticale à propos de Lewis Carroll et contre lui, suivi de 24 lettres à Marc Barbezat*, L'Arbalète, 1989.

de l'inconscient de la postface, tel que Lacan l'y définit comme « ce qui se lit avant tout » ? L'inconscient réel, comme hors sens, ne se lit pas. Sauf à s'écrire borroméennement noué par la lettre du symptôme.

Mais il faut bien lire ce que Lacan précise dans sa postface au sujet de ce qui, de l'inconscient, est à lire, et donc à interpréter. Ce n'est pas la vérité que dit la parole qui est à lire. Ce qui est à lire, c'est le réel du dire, le réel qui, dans ce qu'on dit, tient au fait qu'on le dise. En fait, cette postface de 1973 est contemporaine de la thèse d'*Encore* sur l'inconscient dont la jouissance sous-tend la parole. La *sub-stance* jouissante est cette « *stance-par-en-dessous* »⁴ le dire, par laquelle se livre, à partir de ce qui fait nœud dans l'analyse, ce qui passe à l'écrit des traces des signifiants jouis dans lalangue.

Ce qui est donc à lire ce n'est pas la vérité de ce qui est dit, mais *la jouissance de ce qui sous le dire s'écrit*, en tant que sa *stance-par-en-dessous* est un *sous-lignage*⁵ de jouissance. Et c'est de ce qu'elle soit « la parole où ne se lise pas ce qu'elle dit » que le dire de l'interprétation opère sur cette *stance-par-en-dessous*, étant à la charge de chacun de signer le fragment du poème parménidien qu'elle écrit. Mais, comme, de cette stance par en dessous le dire, nul n'est l'auteur, encore faut-il avoir réduit au commun son nom propre pour la signer.

L'ouvroir de la fin

Se faire le signataire de ce qui, du joui, prend chambre (*stanza*) sous le dire et s'y fixe (*prendere stanza*, en italien, signifie : se fixer), relève d'une décision éthique vis-à-vis du réel. De cette signature, c'est l'inconscient-lalangue, avec ses contraintes de chiffrage, qui est, comme disent les oulipiens, *l'ouvroir*. Six mois après avoir écrit sa préface à l'édition anglaise du séminaire XI Lacan qualifie d'identification au symptôme cet ouvroir de la fin.

De quoi l'identification de fin est-elle la signature ? De ce qui, dans le symptôme, dans son réel, *n'est pas métaphorique*, c'est-à-dire est *non substituable*. Sauf que là est bien tout le problème. Car la métaphore est *inhérente* au nœud borroméen, y compris à celui à quatre du symptôme par lequel *seulement* l'inconscient, redéfini à partir du lapsus comme une-bévue, *se spécifie*. Mais alors, comment penser borroméennement la fin, si le ver du sens est dans le fruit du nœud par le symptôme que Lacan appelle aussi sinthome ?

La contradiction du réel du nœud

C'est pour ça que Lacan tant rechigne à identifier l'inconscient réel à l'une des cordes du nœud borroméen : car en donnant à l'une d'elles le *nom* de réel, on donne sens au réel. De sorte que Lacan rencontre dans son approche borroméenne du réel une contradiction *intrinsèque* au nœud canonique R.S.I. : à *la fois*, sa mise à plat montre que le réel est l'expulsé du sens, et à *la fois*, le fait de nommer Réel l'un des trois ronds lui donne sens et le rend substituable aux deux autres ronds, tant et si bien que *le réel devient métaphorique*. Le réel du nouage borroméen au troisième est une métaphore du rapport sexuel *qu'il n'y a pas à deux* et *cette métaphore de l'impossible fait obstacle à la manifestation du réel comme expulsé du sens*. C'est bien pour ça d'ailleurs qu'il en faut quatre : pour se sortir du guêpier trinitaire. Mais, même avec le nouage à quatre par le symptôme – qui crée un nœud *hétérogène* où, les quatre étant *couplés deux par deux*, la substituabilité n'est possible qu'à l'intérieur de chaque

⁴ J. Lacan, « Postface », *Le Séminaire, Livre XI, Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Le Seuil, 1973, p. 252.

⁵ *Ibid.*, p. 254.

couple –, ce problème de la métaphore *qui vient du nœud* reste irrésolu. Et c'est avec ce problème que Lacan est aux prises dans son serrage du réel au moment même où il écrit, pour expliquer sa façon présente de penser la possibilité de finir une analyse, sa « Préface à l'édition anglaise du Séminaire XI ».

Une question se pose ici : dans la mesure où la fin, la satisfaction de fin, suppose la chute de la portée du sens et de la jouissance qu'on y prend et dans la mesure où cette satisfaction implique que, de ce qui s'est manifesté du réel de l'inconscient, qui, lui, n'est pas une métaphore, le sujet ait à la fin tiré quelque conséquence, comment cette chute est-elle au sujet accessible, comment cette conséquence peut-elle être tirée si le dire, le dire de l'analyse, comme tel, est ce qui fait nœud et si ce nœud du dire est pris dans la métaphore, et donc dans le sens ? On voit bien que cette question *excède* la structure du réel borroméen et oblige à un *saut éthique* qui la force. Le frayage du Lacan des derniers séminaires après la préface de 1976 a été orienté par cette question. Est-il possible que l'interprétation *opère au niveau même du nœud* de façon à ce que sa métaphore, qui redonne sens au réel, se réduise ? Et si oui est-ce que la phase finale, ainsi que disait hier Colette Soler, ne serait pas subordonnée à cette réduction ?

Le triple A du borroméen

Lacan va découvrir que cette réduction est borroméennement possible. Il suffit pour cela que l'on raboute la corde du symptôme, qui, dans la chaîne à quatre, est nécessairement couplé avec celle du symbolique, à l'une des deux cordes de l'autre couple de cette chaîne, ce qui ne laisse le choix qu'entre rabouter le symptôme à l'imaginaire ou le rabouter au réel.

Je laisse la mise en continuité du symptôme avec l'imaginaire, qui intéresse plus la psychose, et ne retiens ici que celle avec le réel, dans la mesure où c'est la réduction du symptôme au réel hors sens de la jouissance que l'équivoque de l'interprétation vise. Je rappelle que Lacan définit ainsi l'équivoque en 1975, y voyant l'abord élu de l'inconscient pour en réduire le symptôme (c'est dans « Peut-être à Vincennes... ») : elle le réduit « de contredire le sens ».⁶ Le devoir d'interpréter de l'analyste est un devoir de contre-signifier, de casser le fil du signifié qui, sous le flot des signifiants qui ont plu du semblant, est la *sub-stance* à faire stance-par-en-dessous à ce dont le parlant se jouit. À cet égard, la parole d'interprétation est une contre-parole, comme a pu dire Paul Celan définissant dans *Le Méridien*⁷ la poésie : c'est une parole qui contre, *dans ce que dit la parole*, ce que la vérité (qui fait feu de tout bois) amadoue en *s'ignifiant*, pour y porter le feu du réel.

Lacan a parlé à un moment donné de contre-psychanalyse. Nous pourrions parler de *contre-interprétation de fin*, pour autant qu'elle prend à contre-sens la satisfaction du symptôme, et donc sa vérité exilée au désert de la jouissance, d'où il résiste au savoir, la satisfaction conclusive ne venant, tout au contraire, que de l'aperçu qu'on a pris du réel d'un savoir joui *qui résiste à la vérité*. Qu'en résulte-t-il au niveau du nœud, et donc du dire et de ce qui s'y écrit ?

Il en résulte une chaîne borroméenne à trois cordes et à douze croisements (six de plus que celle de R.S.I.) où le symptôme, je le souligne, *a perdu sa fonction nominatrice*, s'étant carrément fondu dans le réel, et qui, dans la notation borroméenne du réel, a le triple A, de ne pas tomber dans « l'erre de la métaphore ».⁸

⁶ *Ibid.*, p. 251.

⁷ J. Lacan, « Peut-être à Vincennes... », *Autres écrits, op. cit.*, p. 314.

⁸ P. Celan, *Le Méridien et autres proses*, édition bilingue, coll. La librairie du XXI^e siècle, Le Seuil, 2002, p. 63.

Car les trois de ce nouveau nœud, que Lacan dit généralisé,⁹ ne sont pas substituables.

Du nœud au non nœud et vice versa

Ce qui fait lien entre le verbe et le corps, si je tiens leurs cordes et les étire aux extrémités de cette chaîne, c'est un lacet, celui du symptôme réduit à son bout de réel, qui se croise quatre fois lui-même.

Or, il y a une propriété de la topologie qui établit la notion de *relation d'équivalence par homotopie* en disant que, dans une chaîne, deux cercles ne peuvent en aucun cas se traverser l'un l'autre, mais qu'un cercle peut parfaitement se traverser lui-même s'il vient à passer par dessus ou par dessous son propre chemin, ce dessus devenant un dessous et ce dessous devenant un dessus. Cette propriété est applicable à ce lacet du symptôme réel, ce qui permet de le faire s'auto-traverser en trois de ses croisements et ainsi de défaire sans coup de ciseaux le nouage des trois.

Le nouement du rouge et du vert par le bleu, du verbe et du corps par le réel qui s'incarne dans le symptôme, équivaut donc, topologiquement parlant, à leur dénouement. *Sitôt le noué lu, le lu passe à travers l'écrit et le noué est dénoué !* Pour une équivoque c'en est une, pas homophonique, *homotopique* !

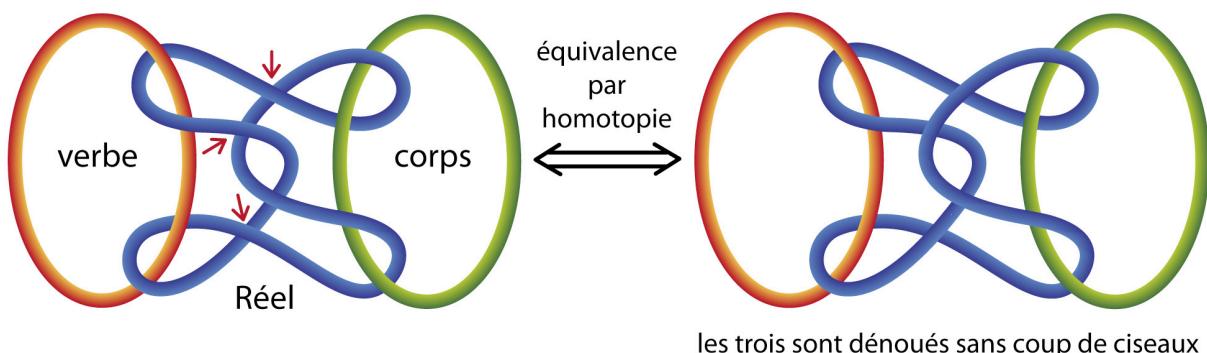


Fig. 1 : Déchiffrer le réel du noeud équivaut à son dénouement

Ce terme de dénouement me paraît bien convenir à ce qui peut à la fin satisfaire, topologiquement parlant, par opposition à ce qui, topologiquement parlant, satisfait au commencement. Car qu'est-ce que la théorie lacanienne du nouage à quatre par le symptôme, par quoi seulement l'inconscient se spécifie, présuppose ? Elle présuppose, *d'avance*, un *dénouage* du nœud à trois R.S.I. *par ratage, faute, lapsus du nœud*, ratage qui appelle la nécessité du symptôme comme quatrième rond renouant. Alors que le borroméen généralisé porte *écrit en lui* le ratage. Le triple A du réel, comme triplement auto-traversable, lui vient de là : il porte, *il EST la trace mnésique du ratage*.

Le dénouement de fin ne vient donc pas du ratage préalable au nœud, il vient d'une *lecture qui délie*, qui *défasse assez*, qui *satis-défasse* ce qui était nœud de jouissance.

Notez bien aussi que la relation d'équivalence par homotopie est *réversible*. Elle permet de passer du réel *noué* de la jouissance, qui n'est pas sans le sens, au réel *non noué* de la jouissance, absolument hors sens, *et vice versa, toujours par la même relation d'équivalence qu'autorise la lecture des passages dessus-dessous comme*

⁹ J. Lacan, Séminaire R.S.I., leçon du 17 décembre 1974, inédit.

pouvant se retraverser, du réel non noué, trivial, au réel renoué de l'inconscient borroméennement transcrit.

Ne pourrait-on ainsi rendre compte de la passe par le réel du symptôme et ses suites ?

Toujours est-il que si l'inconscient est bien « ce qui se lit avant tout », alors, avec le borroméen généralisé – qui, je le redis, est le résultat de l'équivoque contre-interprétable à même de faire chuter le sens –, *ce qui se lit du réel qui s'en écrit est ce qui ne se lie (l-i-e) pas. Le réel ne se lit, l-i-t, que comme écriture de sa coupure.* De même que la bande de Möbius n'est rien d'autre que sa coupure, le borroméen généralisé n'est rien d'autre que sa coupure : *il est ce qui de sa présentation disparaît. Si bien que tenir compte du réel c'est tenir compte de sa disparition, bien plus que de ses apparitions !*

Mais, c'est pas tout. Il y a une autre surprise que nous réserve la présentation de cette curiosité borroméenne. Il existe une autre présentation du même nœud¹⁰ *qui, ô surprise ! ne prête pas au dénouage par l'équivoque homotopique.* Car pour que dénouement il y ait, encore faut-il avoir tiraillé la chaîne de sorte que la corde bleue forme en position intermédiaire ce lacet qui autorise ladite équivoque ! *C'est donc la présentation, soit l'écriture du nœud mis à plat, qui autorise ou non le dénouement.* La chaîne borroméenne généralisée, la CBG, reste *in-dénouable* si on la présente avec la corde bleue *non lacée* : elle forme alors un nœud papillon semblable à la chaîne de Whitehead du fantasme, avec son huit intérieur que clippe l'anneau de l'objet *a*. Mais ce huit, à la différence de la chaîne du fantasme qui, elle, est défaisable par homotopie, est fait de deux cordes dont le croisement *ne peut* s'auto-traverser. La CBG du symptôme se montre donc similaire à la chaîne du fantasme, *à ceci près que l'équivoque homotopique n'y jouant plus, elle est bien plus stable.*

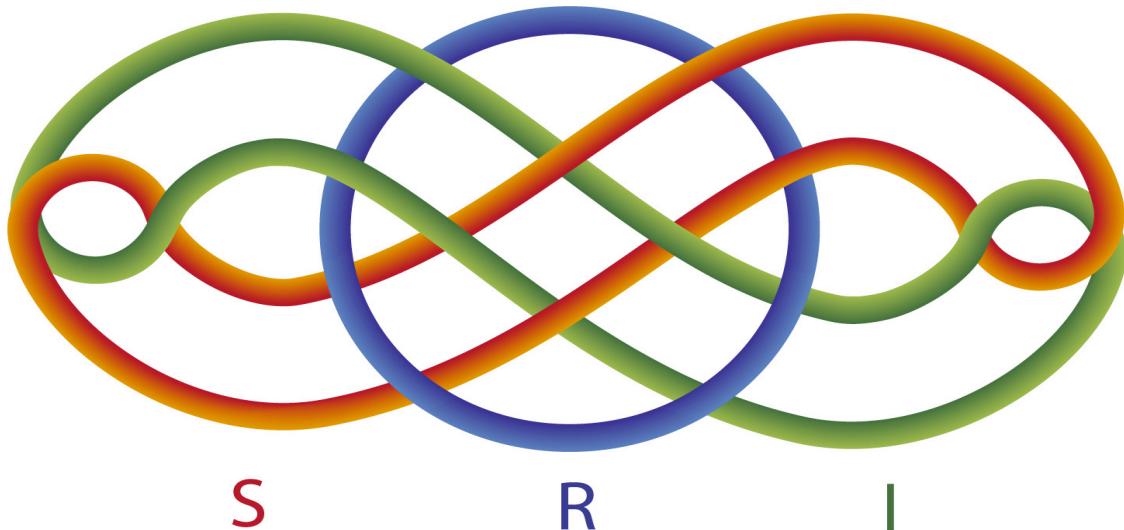


Fig. 2 : Le stable du borroméen généralisé

Voilà qui a tout l'air de faire tomber la porte qui sépare le plus réel du symptôme du plus irréel du fantasme. Comme si la passe par le réel du symptôme et la passe par l'irréel de l'objet se retrouvaient dans la CBG !

¹⁰ J. Lacan, *Séminaire La topologie et le temps*, leçon du 20 mars 1979, inédit.

Je précise qu'une seule des trois cordes, la bleue, qui est celle issue de la mise en continuité du symptôme avec le réel, peut passer d'un état *lacé* à un état *non lacé*. D'une présentation à l'autre, il y a toute une dynamique possible, une dynamique qui fait passer du réel *lacé dénouable* au réel *délacé non dénouable* de la jouissance qui exerce sur le triple A du nœud son droit de suite, d'y inscrire la rémanence de ce qui fait « étoffe à la production... d'un irréel »,¹¹ comme disait Lacan dans son compte rendu du séminaire sur l'acte.¹²

Raison de plus pour dire que la passe est toujours pour l'analyste à recommencer. Autrement dit, le lacé qui se fait du dire de l'analyse est toujours pour l'analyste à recommencer, s'il ne veut pas trop se prendre les pieds dedans.

¹¹ P. Soury, *Chaînes et nœuds, Troisième partie*, texte 131, édité par Michel Thomé et Claude Léger, 1986.

¹² J. Lacan, « L'acte psychanalytique », *Autres écrits, op. cit.*, p. 376.

Un límite de la estructura a reencontrar en un psicoanálisis

Xavier Campamà

Del viviente al sujeto sexuado

El *parlêtre* en sus orígenes debuta con *lalangue*, la cual es básicamente ese laleo¹ que se acompaña de la satisfacción derivada de la relación primordial con su madre, imprescindible para la satisfacción de sus necesidades básicas y no exenta de erotización. Este haber de *lalangue* tiene la propiedad de ser anterior a la adquisición del lenguaje y donde cada elemento constituye un saber inconsciente que, aunque no comporte un sentido, es gozado. Lacan encuentra en este materialismo de la palabra (*materalisme*) el asidero del inconsciente, lugar donde se sustentará el síntoma.² Puede decirse que se trata de una primera matriz que influirá en las posteriores relaciones significativas de dicho *parlêtre*.

Este acervo de *lalangue* puede quedar subsumido, en parte, por la influencia del Otro del lenguaje al cual el sujeto deberá advenir, sin embargo dicho acervo permanecerá activo aunque pueda aparentar haber desaparecido. Por otra parte, el lenguaje efectúa sobre el viviente una sustracción de goce, que Lacan nombró como objeto a, introduciendo una falta que tendrá repercusión en lo I, S y R.

La cuestión que interesa es ¿qué puede derivarse, dentro del marco descrito, de lo que se juega de la relación primordial del sujeto con el Otro?

Por efecto del Otro, la necesidad deviene pulsión y el sujeto nace a la perversión polimorfa, marcada por un cuerpo troceado pero que, al mismo tiempo, le permitirá una cierta recuperación de goce a través de los plus de goce. Y sin olvidar las vicisitudes del amor subyacentes a la demanda y, en otro orden, del deseo.

Amor, deseo y goce vienen a dar cuenta de la complejidad que comporta la vinculación del sujeto con el otro. Esto es un efecto de estructura, porque en el inconsciente, el sexo no se inscribe bajo ningún signo que permitiera la unión del Uno y el Otro gozantes, real que Lacan formuló como la inexistencia de relación sexual. Es lo que verifica el rasgo unario, como marca de las primeras experiencias de goce y que sólo representa el goce del Uno solo.

Frente a este agujero traumático (*traumatic*) el sujeto se defiende con la pantalla del fantasma, soporte de una modalidad de deseo y de una clase de fijación de goce, pero además también dispone del recurso del síntoma para suplir la relación sexual imposible. Y también, en su identificación sexual, adoptará una determinada posición respecto a la función fálica como apertura a un terreno posible.

Este breve recorrido da cuenta de la compleja construcción que representa el advenimiento de un sujeto, por eso Lacan acudió a diferentes modelos para representarlo, así: con el grafo del deseo hasta los nudos.

La cura y el reencuentro con los límites de la estructura

Cuando alguien acude a un analista con sus malestares y sus síntomas, es necesario que pueda poner en juego su opacidad en el campo del saber que reduplica la de su falta en ser, así como su falta de goce, para poder erigir la ficción del SsS con

¹ Lacan, J – “Conferencia en Ginebra sobre el síntoma” en “Intervenciones y Textos 2” – Manantial. p 125

² Op cit, p 126

la que arranca un psicoanálisis.

Estos efectos que son propios de la estructura, en algunos momentos del análisis van a tener que ser reencontrados como límite propio de la misma y ante los que el analizante deberá dar una respuesta.

Pero al inicio de un análisis el sujeto más bien funciona como el artesano, ya que el sujeto se representa entre S_1 y S_2 y por su conjunción produce el objeto a. En este Discurso que es el del Amo, el sujeto dividido como decir a medias está en el lugar de la verdad³ y el saber está colocado en el lugar del Otro.

El analizante, al interrogar su síntoma, espera obtener de un sujeto el saber que le falta y que de cuenta de la verdad que lo produce, de ahí el recorrido desplegado por los significantes que envuelven el síntoma. Esto precisa del acto del analista para que aparezca cierta creencia en la espera de ese saber sobre el síntoma, lo que trae un viraje a la histerización del discurso y así la producción de un saber que decante los S_1 primordiales. Pero al mismo tiempo es un no querer enterarse del goce que está en juego, como se indica en este discurso, ya que el objeto a se ubica en el lugar de la verdad y desconectado del saber.

La dirección de la cura por parte del analista, con sus puntuaciones, cortes, interpretaciones, silencios... habrá ido promoviendo, en primer lugar, un espacio de despliegue para las formaciones del inconsciente de su analizante y las asociaciones inevitables que las acompañan. Este despliegue de saber que persigue la verdad decanta el sentido del síntoma, sin embargo, va a conducir inevitablemente a un callejón sin salida porque el sujeto, con el transcurrir del tiempo de esta experiencia, verifica que siempre es posible encadenar a un interrogante sobre un S_1 un saber más, cadena que siempre podría proseguir por un nuevo “des-cifra-za-miento”, o con un nuevo sentido, gozando del hecho de dar sentido, pero al modo de la condena de las Danaides obligadas a llenar un recipiente agujereado.

Este tiempo puede comportar varias facetas. Por una parte, el sujeto puede estar excesivamente apegado al goce fálico del sentido, pero también puede suceder que se sienta frustrado por esta deriva interminable del encadenamiento significante que parece no tener fin.⁴ Efectivamente, las experiencias de análisis que pueden traer el límite de la estructura, si bien se introducen por lo simbólico y lo imaginario, necesitan inevitablemente del encuentro con lo real, corazón del síntoma. Veamos algunas de estas experiencias a través del lapsus y del síntoma.

La lectura que realiza C. Soler del “Prefacio a la edición inglesa del Seminario XI” de Lacan⁵ sobre la dinámica del lapsus como modelo reducido de la caída del SsS por el paso al inconsciente real, sitúa tres momentos: la aparición del lapsus; segundo, el de las asociaciones con el mismo en una búsqueda de su verdad por medio del sentido; tercero, el lapsus en tanto inconsciente real y, por último, la salida del inconsciente cuando se dirige la atención nuevamente sobre el lapsus.

El lapsus constituye un modelo didáctico, por cuanto esa producción significante se mantiene a lo largo de los diferentes momentos, pero con valores muy diferentes. Con su aparición el sujeto se sorprende del sinsentido del lapsus. Pero en el segundo tiempo, va a interrogarse abriendo una cadena asociativa para averiguar cuál es la verdad contenida en dicho lapsus. Es decir, el analizante ahí cree en el SsS. ¿Qué va a permitir el paso al tercer tiempo? El agotamiento del sentido del lapsus no reclamando más saber, es decir, separado de la cadena como S_1 , sinsentido, inconsciente real, lo que se acompaña de una crisis de la verdad que se articuló y

³ Lacan, J – Seminario 23: El sinthome- Paidós. p 24

⁴ Soler, C – *Les affects lacaniens*- PUF. p 120

⁵ Soler, C – *Lacan, l'inconscient réinventé*- PUF – cap. *Modèle réduit de la passe à l'ICSR*

también de la vacilación en la creencia en el SsS.

La experiencia de los diferentes tiempos del lapsus es importante para el análisis porque el analizante hace experiencias del límite estructural. Encuentra que el saber y la verdad que persigue con el sentido, son inconsistentes: la verdad miente y el saber no alcanza. Cuando uno se encuentra en el tercer tiempo del lapsus, en el inconsciente real, “eso lo sabe, uno” (*On le sait, soi*) dice Lacan en el “Prefacio”. Después, aunque se salga de ahí, aunque funcione como una pulsación, se hace la experiencia del tope de lo real, de un saber sin sujeto gozado. Entonces, el poner en crisis repetidamente las posibilidades del saber por el encuentro con lo real, con el agotamiento del goce que acompaña a la producción de sentido, pero también con el sentimiento de impotencia, se facilita el encuentro con otra satisfacción más del lado de la aceptación de la imposibilidad.

En cuanto al síntoma conviene recordar que Lacan, a partir de un determinado momento, lo define como nudo de signos.⁶ Entonces el análisis conduce hasta el S_1 , esa letra del inconsciente, ese signo. Lacan establece la ecuación del síntoma: $y = f(x)$ donde “la x es eso que del inconsciente puede traducirse por una letra, en tanto que sólo en la letra la identidad de sí consigo está aislada de toda cualidad”.⁷ Así, el análisis del síntoma conduce hasta este punto límite de un saber real, es decir, desconectado del sentido y sustancia de goce, por tanto, un saber que se goza en lo real, lugar de un inconsciente *lalangue* irredducible del *parlêtre*.⁸ La depuración de este Uno gozado del síntoma por el análisis, irredducible, es la prueba del inconsciente real hecho sólo de Unos, verificando así la imposibilidad de la relación sexual, límite de la estructura.

De esta manera, la experiencia de la caída del sentido, pone en entredicho la ficción del SsS y la creencia en la posibilidad de alcanzar la verdad esperada anteriormente. Gracias a este viraje, el analizante inicia el sendero del incrédulo que ha de facilitarle la terminación del análisis. Este pasaje, articulado al punto de llegada del análisis del síntoma, es la condición necesaria para que el sujeto pueda identificarse al síntoma, a su ser de goce como aquello más particular o, como Lacan lo denomina, “excepción”.⁹ Pero esta identificación al síntoma, que significa un saber hacer con el mismo, precisa de la respuesta del sujeto desde su posición ética ante lo real, de la salida que dará en cuanto al uso a dar a su saldo cínico.

Y tal vez, de este recorrido como analizante, se desprenda el deseo del analista, si su experiencia frente al horror de saber se saldó en entusiasmo.

⁶ Lacan, J – Autocomentario. Congreso de la Grande Motte (2/11/73) en Uno por Uno. N° 43 invierno 96. Distribuido por Paidós. p 17

⁷ Lacan, J - Seminario: R.S.I. – Inédito. Clases de 21/1/75 y 18/2/75

⁸ Op cit 4 - p 113.

⁹ Op cit 7– 21/1/75.

La impotencia versus lo imposible

Teresa Trías Sagnier

Mi intención es trabajar e intentar demostrar como la impotencia y lo imposible llegan a un punto de convergencia. Si en un primer momento, al comienzo del análisis, el analizante habla de su impotencia imaginaria que le detiene, le produce malestar y le hace pregunta, al final del análisis se encuentra con el tope de lo real. Real imposible que converge con la impotencia radical del viviente, que se manifiesta en diferentes momentos de la vida y que se enlaza al desamparo inicial del recién nacido. Real indestructible que está y estará, real como tapón, como límite. Real imposible que estuvo desde el comienzo del análisis.

La impotencia radical se impone y no podemos hacer nada para evitarla. Lo que se puede hacer es tratar los efectos. Impotencia radical que traumatiza y que producirá un goce que insiste y que se reprimirá por el deseo del Otro.

Saber sobre el real imposible y el inconsciente real produce vitalidad y un deseo nuevo al final del análisis. Deseo otro que el deseo del Otro. Un deseo nuevo y propio de cada ser hablante.

La satisfacción al encontrar y saber el tope del viviente y el goce implícito deviene vida para el sujeto. La satisfacción que deviene por el encuentro es un nuevo afecto que produce sus efectos: vitaliza y satisface. Afectos nuevos que despiertan y posibilitan nuevos encuentros. La luz del encuentro se mantiene viva.

El real del viviente, el real tope, que al comienzo del análisis producía, sin saberlo, desánimo, deviene real vital. Producía desánimo e inhibición por la impotencia implícita en dicho real imposible.

La impotencia radical conlleva una imposibilidad que incide en el organismo corporal y dicha imposibilidad remite a lo real del cuerpo. ¿Por qué llamo impotencia radical? Porque remite a la muerte, ya que la muerte está exenta de movimiento, de vida. En el caso de una enfermedad remite a la muerte de una parte del cuerpo. Muerte que conlleva una imposibilidad de funcionamiento. Encontramos en el seminario 13 “El objeto del psicoanálisis” lo siguiente: “...es una enfermedad pesada que inmoviliza a Adán en una posición grotesca. Ahí está la marca de su impotencia radical”.¹

Un real del viviente que está inmóvil. Es el “no hay”, sin más. “No hay” a partir de un momento, porque anteriormente al acontecimiento traumático de dicha enfermedad sí hubo funcionamiento, o no, si es una enfermedad desde el nacimiento o antes del mismo.

Acontecimiento traumático que produce un “*troumatisme*” como escribe Lacan. “*Trou*” significa agujero en francés y se pronuncia igual que la primera sílaba de “*troumatisme*”. El “*trou*”, el agujero que produce el trauma, porque todo trauma produce un agujero en el sentido de que eso ya ha dejado de existir. Hay un agujero en lo real.

Voy a hablar de dos modalidades de pérdidas reales con los consiguientes traumatismos. El nacimiento es la primera vez en que el ser humano se encuentra impotente, desvalido y absolutamente dependiente del Otro que lo sostenga. Al nacer se pierden las secundinas como nos señala Lacan en “Posición del Inconsciente”, una

¹ J. Lacan, Seminario 13 “El objeto del psicoanálisis”. Inédito.

primera pérdida real.

La segunda modalidad, que ya hemos nombrado, es una enfermedad en que una parte del cuerpo está inerte, atrofiada, sin vida. Estamos hablando de otro status, ya que el ser humano puede vivir por sí solo pero una parte de su propio cuerpo está sin vida. En esta modalidad el Otro ya no es el Otro absoluto. Es el propio individuo el que va a tener que sostenerse. Por supuesto dependiendo de la edad en que sucede esta pérdida real los cuidados del Otro van a tener su incidencia y el que irremediablemente va a intervenir es el Otro de la medicina.

Evidentemente, la vida de los sujetos que tienen estas características, dependiendo de la relación con el Otro, del deseo del Otro, se desarrollará de una manera distinta. Se ha de ver el caso por caso, como bien sabemos en psicoanálisis.

Cuando no hay, no hay, vágase la redundancia. Es el límite, no vayamos a buscar más allá porque surge la impotencia, el no funcionamiento. Es la vuelta a la materia cuando una parte del cuerpo se atrofia y deviene inerte. Si está muerto, inerte, fijo, está también silenciado y oscuro.

El deseo se sostiene franqueando el límite del principio del placer y, por tanto, de la homeostasis. El deseo, se puede entender, como un querer avanzar, querer hacer, querer saber. El deseo, como nos señala Freud, es el motor del aparato anímico y el motor es lo que da movilidad a algo, en este caso al sujeto; es lo que moviliza al ser humano y lo saca del goce mortífero, del goce inmovilizante que detiene y mortifica.

Voy a explicar una pequeña viñeta clínica para entender un poco más el lazo entre deseo, goce y enfermedad. Una niña de ocho años que atendí en un Servicio público, está afectada de Atrofia Muscular Espinal, enfermedad degenerativa que ocasiona la atrofia de los órganos hasta llegar a la muerte en un tiempo no sabido. Cuando empecé a atenderla caminaba con mucha dificultad, teniéndose que apoyar en diferentes objetos, y para desplazarse por lugares abiertos y por la escuela necesitaba silla de ruedas. Al cabo de unos meses llega contenta y feliz a su sesión con unos aparatos especiales con los que podía desplazarse sola. La madre me explicó que nada más colocarle los aparatos salió de la consulta del médico caminando, cuestión que le sorprendió gratamente pues los médicos le habían comunicado que tardaría un tiempo en acostumbrarse. El deseo de caminar produjo en esta niña el efecto de la inmediatez. Nos dice Lacan que “el deseo está instituido sobre la represión de ese goce que insiste”. El goce de la inmovilidad quedó sucumbido por el deseo de caminar.

Las situaciones de impotencia van apareciendo en la vida de los sujetos que irán resolviendo de una manera u otra, dependiendo de su fantasma, de los semblantes que haya ido desarrollando a lo largo de su existencia y por ende de los vínculos con los semejantes.

Hay sujetos que, por los avatares de la vida, tienen una enfermedad que actuará como límite, como tapón. Estamos hablando del viviente, del cuerpo sin simbolizar. Viviente en el sentido de lo real, de lo real sin posibilidad de anudamiento porque no hay donde anudarlo. Es algo imposible a cambiar, imposible a modificar, algo inamovible porque ha dejado de funcionar, entendiendo que el ser humano tiene diferentes funciones orgánicas. Recordemos que lo orgánico precede a lo subjetivo.

Asumir lo inerte produce vitalidad. Deja de ser inerte simbólicamente aunque siga siendo inerte en lo real.

Dependiendo de la edad del ser hablante en que se haya dado el acontecimiento traumático, en *lalengua (lalangue)* pueden estar implicados efectos de dicho traumatismo. Entonces *lalengua (lalangue)* puede ser un sonido, sonido del Otro materno, que no dependerá de la voz. Así lo he podido entender en mi experiencia analítica.

El goce, correlativo a la marca que quedará de los primeros sonidos escuchados que vienen del Otro permanece en el psiquismo del infante y condicionará la existencia del mismo. La marca en el cuerpo por una atrofia produce una marca indeleble. Marca que queda y quedará en esta parte corporal del viviente. Lo que sí se pueden modificar son los efectos que ha producido dicha marca, los efectos de los afectos debidos a esa marca indeleble. Estamos hablando de dos modalidades de marcas. Son, por tanto, marcas redobladas.

En “La Tercera” Lacan nos dice que “el inconsciente es un saber que se articula con la lengua, no anudándose a él el cuerpo que allí habla sino lo real que se goza...”,² por lo tanto saber algo sobre el real imposible, sobre la lengua y sobre el inconsciente real posibilita una andadura vital por la vida, ya que se da una economía de goce por el deseo que lo reprime.

Para concluir voy a citar una frase de Lacan también de su texto “La Tercera” “A éste (el psicoanálisis) se le pide que nos libre de lo real y del síntoma, a la par”.³ Podemos entender este liberar como un aflojamiento, un manejarse con el real de forma diferente, ya que el real permanece.

² J. Lacan “La tercera”. Intervenciones y textos 2.

³ *Ibid.*

La con-formation de l'analyste

Fulvio Marone

Je pense que tous les lecteurs de cette revue ont entendu plusieurs fois la citation, attribuée à Lacan, qu'il n'y a pas de formation de l'analyste. Pour ce que je sais, une affirmation similaire fut prononcée le 3/11/1973, dans son intervention à la séance de travail sur la passe au Congrès de l'École freudienne de Paris à la Grande Motte. Lacan dit, en parlant de l'expérience de la passe: «Voilà ce que j'obtiens après avoir proposé cette expérience. J'obtiens quelque chose, qui n'est justement absolument pas de l'ordre du discours du maître ni du magister, encore bien moins, quelque chose qui partirait de l'idée de formation ... je n'ai jamais parlé de formation analytique. J'ai parlé de formations de l'inconscient. Il n'y a pas de formation analytique ... ».

D'autre part, Lacan a parlé à plusieurs reprises de «formation de l'analyste» dans son enseignement. Je peux citer deux références, une du départ, et une de la dernière période de son parcours. Dans "La psychanalyse et son enseignement" – qui est une communication présentée le 23 Février 1957 à la Société française de philosophie – Lacan conclut: «Tout retour à Freud qui donne matière à un enseignement digne de ce nom, ne se produira que par la voie, par où la vérité la plus cachée se manifeste dans les révolutions de la culture. Cette voie est la seule formation que nous puissions prétendre à transmettre à ceux qui nous suivent. Elle s'appelle: un style». Et dans "L'étourdit" – conférence pour le cinquantième anniversaire de l'Hôpital Henri-Rousselle, en juillet 1972 – il dit encore: «C'est qu'il n'y a pas de formation de l'analyste concevable hors du maintien de ce dire, et que Freud, faute d'avoir forgé avec le discours de l'analyste, le lien dont auraient tenu les sociétés de psychanalyse, les a situées d'autres discours qui barrent son dire nécessairement. Ce que tous mes écrits démontrent».

Donc, il y a formation de l'analyste, et cette formation se produit par la voie d'un retour au dire de Freud. Mais alors, pourquoi Lacan affirme-t-il ce que nous avons lu au début? Revenons à son intervention à la Grande Motte. Lacan continue: «Il n'y a pas de formation analytique, mais de l'analyse se dégage une expérience, dont c'est tout à fait à tort, qu'on la qualifie de didactique. Ce n'est pas l'expérience qui est didactique ... Ça n'empêche pas une psychanalyse d'être didactique, mais le didactisme de la chose, voici comment nous le situerons au mieux » – mieux que l'IPA, il entend. Lacan reprend ici un exemple, qu'il avait fait quelques mois plus tôt, dans son séminaire *Encore*: les rats dans le labyrinthe. Qu'est-ce qu'on fait avec eux? – se demande Lacan. On leur apprend à apprendre. «C'est là que gît le vrai ressort de l'expérience», avait-il déclaré, lors de la séance du 26 juin 1973. Comme ça, après une expérience analytique, qui implique certainement la conquête d'un savoir qui est là avant que nous le sachions – à savoir l'inconscient – le sujet a pu apprendre par quel truc ça s'est produit. C'est en ce sens, et en ce sens seulement, qu'une analyse est didactique. Mais s'il n'a fait qu'apprendre à apprendre à pousser les boutons qu'il faut pour que ça s'ouvre dans l'inconscient, il n'a pas appris grand' chose, peu importe ce que son analyste croit. Parce que l'espèce à laquelle nous appartenons – nous, pas les rats – notre espèce est étroitement dépendante de ce quelque chose d'éigmatique, de ce savoir que Lacan définit "l'inconscient structuré comme un langage".

Ici, Lacan dit quelque chose de semblable à ce que – dans les années soixante et dans un autre contexte - a dit le chercheur canadien Marshall McLuhan. Pour McLuhan, les médias ne véhiculent pas spécialement des informations, mais plutôt ils transfèrent leur propre logique interne à leurs destinataires: ainsi, la scission entre forme et contenu, le médium et le message que celui-là manifeste, n'est pas pertinente. La façon de présenter quelque chose déjà configure la façon selon laquelle cette chose sera comprise, à tel point qu'elles deviennent indiscernables. La formule avec laquelle McLuhan résume sa pensée est très connue: «Le médium, c'est le message». Et, avec la psychanalyse, c'est la même chose. L'interprétation n'est pas une explication plus sophistiquée, et ce qui passe de l'un à l'autre n'est pas le contenu de l'interprétation. Ce qui se transfère est le médium, le véhicule, un savoir-faire-avec cette chose énigmatique que Freud a défini «l'inconscient» : un "savoir-faire-avec" que Lacan a appelé "un style".

Pourtant, ce médium Lacan a essayé de le définir, au-delà de la voie ouverte par Freud. Lisons à nouveau la citation de "L'étourdit": «C'est qu'il n'y a pas de formation de l'analyste concevable hors du maintien de ce dire, et que Freud, faute d'avoir forgé avec le discours de l'analyste, le lien dont auraient tenu les sociétés de psychanalyse, les a situées d'autres discours qui barrent son dire nécessairement.» Moi, je la lis comme ça: Freud, n'ayant pas forgé le discours de l'analyste, a été obligé de situer les sociétés de psychanalyse à partir des autres discours, qui naturellement interdisent son dire. Donc, la formation de l'analyste implique le maintien du dire de Freud, et cela dépend du discours de l'analyste: la transmission de la psychanalyse freudienne implique quelque chose que Freud a pratiqué, mais seulement Lacan a formalisé.

En 1913, dans son écrit technique "Sur l'engagement du traitement", Freud dit: «Celui qui veut apprendre dans les livres le noble jeu des échecs ne tardera pas à faire l'expérience que seuls les ouvertures et les coups de conclusion permettent une présentation systématique exhaustive, alors que la variété incommensurable des coups qui commencent après l'ouverture se refuse à une telle présentation. Seule l'étude assidue des partie dans lesquelles des maîtres se sont affrontés peut combler cette lacune dans l'enseignement. C'est à de semblables restrictions qui sont évidemment soumises les règles que l'on peut donner pour l'exercice du traitement psychanalytique.» Cette comparaison de la psychanalyse au jeu des échecs a été reprise par Lacan dans la "Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École": «Nos points de raccord, où ont à fonctionner nos organes de garantie, sont connus : c'est le début et la fin de la psychanalyse, comme aux échecs. Par chance, ce sont les plus exemplaires pour sa structure. » De l'ouverture et de la fin de l'analyse, nous pouvons formaliser la structure : Freud l'a anticipé et théorisé, mais Lacan, cette structure l'a écrite.

Il commence à le faire juste dans la "Proposition", avec l'algorithme du transfert:

$$\begin{array}{ccc} S & \xrightarrow{\hspace{2cm}} & S' \\ & \hline & s \ (S^1, S^2, \dots S') \end{array}$$

Au début d'une analyse, il y a le transfert ... À la première ligne, le signifiant du transfert (S), qui relève de la métaphore comme constitutive du symptôme. Le signifiant du transfert implique un autre signifiant, que Lacan a appelé "signifiant quelconque" (S'), sous lequel est localisé l'analyste. Il l'appelle "quelconque" pour

nier que l'analyste tienne une partie “personnelle” dans le transfert initial: il ne suppose que la particularité au sens d'Aristote, dit Lacan. Ce signifiant, s'il est nommable d'un nom propre, rien il n'en sait du savoir supposé, rien il n'a à voir avec le savoir inconscient à qui fait face l'analysant. Lacan ainsi mathématise «l'insistance que met Freud à nous recommander d'aborder chaque cas nouveau comme si nous n'avions rien acquis de ses premiers déchiffrements.» Le savoir inconscient ($S^1, S^2, \dots S^n$) est placé à la deuxième ligne, en relation à la supposition d'un sujet (s). Le sujet supposé savoir, localisé sous la barre, tient la place du référent latent – dit Lacan – dans ce rapport tiers qui l'adjoint au couple signifiant (S)/signifié ($S^1, S^2, \dots S^n$).

L'algorithme du transfert est “le coup d’ouverture” de l’analyse. Le coup de conclusion de ce “jeu linguistique” s’appelle “discours de l’analyste”, et Lacan l’écrira deux ans plus tard, dans son séminaire *L’envers de la psychanalyse*. En effet, il avait déjà écrit l’algorithme du transfert du point de vue de la logique des quatre discours: avec quelque chose en moins – l’objet, précisément – et quelque chose en plus – le fait que le \circledcirc , le signifiant du savoir, est divisé entre le savoir inconscient ($S^1, S^2, \dots S^n$) et le signifiant qui le représente (S^q). Enfin, si je devais écrire l’algorithme du transfert dans les termes des quatre discours, je l’écrirais:

$$\frac{S_1}{\$ (S_2)} \longrightarrow S_2(a)$$

Ici, le signifiant maître (\circledcirc) est le signifiant du transfert (S), qui représente le sujet supposé au savoir inconscient [$\$ (\circledcirc) @ s (S^1, S^2, \dots S^n)$] pour un autre signifiant (\circledcirc). Le “signifiant quelconque”, en effet, n'est pas vraiment un signifiant, ici, mais le “réel” de l’analyste, et c'est pourquoi j'ai mis entre parenthèses a minuscule, ce qui est sa vérité. En simplifiant un petit peu cette mathématisation, je pense que l’écriture de l’algorithme du transfert dans les termes des quatre discours le réduit au discours du maître – qui est le discours de l’inconscient structuré comme un langage – là où un signifiant (\circledcirc) représente un sujet (\$) pour un autre signifiant (\circledcirc), en moins de quelque chose (a), ce qui n'est pas langage:

$$\frac{S_1}{\$} \longrightarrow \frac{S_2}{a}$$

Suite à cette argumentation, et si nous définissons l’algorithme du transfert – c'est-à-dire, le discours du maître – comme le début, et le discours de l’analyste comme le coup de conclusion, nous pourrions dire que le trajet d'une analyse serait le passage d'un discours à l'autre. En outre, les deux autres discours ont également une place, à mon avis, dans l’“histoire naturelle” d'une analyse. Par exemple, le discours hystérique:

$$\frac{\$}{a} \longrightarrow \frac{S_1}{S_2}$$

L’algorithme du transfert est l’ouverture de l’analyse du point de vue logique, et non chronologique. Pour moi, le discours hystérique écrit également la position du

sujet au début chronologique de l'analyse, lorsque qu'il n'y a pas encore de transfert symbolique. Au début d'une analyse, un sujet (\$), dont la vérité est la jouissance qui l'habite (*a*), appelle seulement un maître (‘) qui lui produise un savoir (©) suffisant pour ne plus souffrir, sans mettre en cause sa position. Seule l'émergence d'une formation de l'inconscient (rêves, lapsus, symptômes analytiques ...) peut instituer le sujet supposé savoir, et générer la naissance du transfert symbolique.

Le discours universitaire écrit un autre temps – logique, cette fois – de l'analyse. C'est le moment qu'on peut appeler “transfert négatif”. Ici, l'analysant met le savoir (©) à la place de l'agent, et cherche de se faire maître (‘) de soi-même, en occupant la place de la vérité. L'appropriation du savoir implique la destitution du sujet supposé savoir (\$), et la transformation de l'analyste en objet (*a*) dans le lieu de l'autre: non objet cause, pourtant, mais plutôt causé par le mécanisme de la résistance. Bien sûr, ceci met en cause la position de l'analyste, parce que – comme Lacan a toujours dit – il n'y a pas d'autre résistance que celle de l'analyste.

$$\frac{S_2}{S_1} \longrightarrow \frac{a}{\$}$$

Enfin, échec et mat: le discours de l'analyste.

$$\frac{a}{S_2} \longrightarrow \frac{\$}{S_1}$$

Ce qui m'a toujours impressionné, c'est le fait que Lacan a écrit ses discours en faisant tourner les mêmes lettres, les mêmes termes. Je pense que c'est une grande invention de la part de Lacan, et je croit que c'est une contribution importante à la logique des discours – qui, sans cette trouvée, se contenteraient de mathématiser les «métiers “impossibles”» de Freud (*unmöglichche Berufe*, en allemand), c'est-à-dire éduquer, gouverner, analyser (*Erziehen, Regieren, Analysieren*). Pour moi, cette écriture veut montrer que chaque discours participe de tous les autres discours. Dans chaque discours, il y a du pouvoir (‘), du savoir (©), du sujet (\$) et de l'objet (*a*). Chaque discours contient les quatre fonctions: le maître, l'hystérique, l'analyste, l'universitaire. Personne n'est maître tout le jour, sauf le paranoïaque, et ça vaut également pour les autres discours. Même pour l'analyste, qui parfois fait l'hystérique, comme tous les hommes, parfois enseigne comme un universitaire, et parfois se conduit comme un maître, par exemple dans les écoles qu'il dirige. Ce n'est qu'au moment de l'acte qu'il est dans la position de l'analyste: seulement du temps de l'acte, nous pouvons dire qu'«il y avait de l'analyste». Et cela n'arrive pas tous les jours, même pour les meilleurs.

Ce qui distingue les discours, c'est la proportion différente des termes, c'est à dire le lieu et l'espace que chaque discours laisse au pouvoir, au savoir, au sujet et à l'objet (qui représente aussi la jouissance, ou le réel): le maître met dans la place de l'agent le pouvoir ; l'universitaire installe en ce lieu le savoir ; l'hystérique, le sujet “pathologique”, qui souffre et jouit ; l'analyste se pose comme objet cause (*a*), en laissant au savoir (©) la place sous la barre – l'«ignorance docte» du cardinal Nicolas de Cuse – en poussant le véritable sujet de l'analyse (\$) à la place de l'autre, et en faisant tomber le pouvoir des fausses identifications (‘).

Le discours de l'analyste est une subversion du sujet, et de son discours. Comme tous les autres discours, il est au fond une mise en abîme des quatre discours (en laissant

de côté le discours du capitaliste). Le travail d'une analyse – et la formation de l'analyste – est l'opération alchimique de produire une réorganisation, une redistribution des quatre termes de la parole humaine. C'est une sorte de “*Opus nigrum*”, semblable à l'œuvre que cherche de mener à bien Zénon, médecin, philosophe et alchimiste, protagoniste du roman historique de Marguerite Yourcenar, situé dans l'Europe du XVI^e siècle. Le “*opus nigrum*” désigne dans les traités alchimiques la phase de séparation et de dissolution de la substance, qui était la partie la plus difficile du Grand Œuvre. Le résultat de la formation de l'analyste, à la même manière, est une con-formation de son discours. Une formation qui est faite “avec” les autres discours, et avec les discours des autres.

De Sepultura à Slipknot: do ritmo da análise ao corte da melodia

Tatiana Carvalho Assadi

Um sepultamento era o que estava sendo composto diante da estória de vida daquela garotinha de apenas 11 anos de idade que acabara de firmar um pacto com o diabo. Um corpo morto, deslibidinizado.

Embebida pela letra da musica Anticristo do conjunto de rock metálico Sepultura, atuava seus ensinamentos como se fosse uma bíblia satânica. Simultaneamente era a melodia proposta pela canção que a encorajava a rasgar sua carne e beber seu sangue, atestando assim, seu corpo como pagamento ao Pai-Lúcifer.

Tudo começou quando pequena, via vultos e escutava vozes de pessoas que riam dela o tempo todo. As pessoas acreditavam que era algo referido a algum tipo de possessão, assim recorreram a diversas crenças religiosas buscando um alivio para este mal estar. Anos passaram-se e as vozes foram sendo entificadas na figura de uma menina pequena e de um homem muito bravo. Até que durante o período do ensino fundamental fez uma amizade com uma garota que se auto- entitulava Emo. A menina agia como um Emo melancólico (era essa a denominação) embora se vestisse como um Emo feliz e fumava e transava com quem queria- homens ou mulheres. Seu contato com ela foi aumentando e dois episódios ocorridos dentro do banheiro da escola marcaram suas escolhas posteriores, se é que de fato posso falar de escolha, ao menos decidida não foi. A primeira cena ocorreu quando ela e a amiga entraram no banheiro feminino e após algumas caricias se beijaram. A segunda, tempos depois, foi quando prepararam um ritual satânico, com velas, oferendas, fumo, música e tesoura para firmarem um compromisso com o Diabo. Após o ritual, cortaram seus pulsos, ligando- se pelo sangue derramado e incorporaram seus próprios líquidos, assim estariam elas ligadas para sempre e entregaram finalmente suas almas ao Pai-Lúcifer.

Não pude deixar de pensar imediatamente no brilhante texto de Freud - “Uma neurose demoníaca do século XVII (1923)”. O que me chamava a atenção era que Clarissa (esta adolescente) bem como o pintor Christoph Haizmann, ofereceram suas almas ao diabo, mas em nenhum momento mencionavam o que o teriam em troca. Apenas comprometeram...

O Diabo era pensado na Idade Média como uma alteridade, as doenças inexplicáveis, sem suposição sequer eram consideradas como possessões. Freud faz um paralelismo entre a histeria hipocondríaca do século XX e a neurose demoníaca dos séculos XVI e XVII. Aquilo que foi o grande enigma para Freud e demais médicos e psicanalistas de seu tempo, marcando um conflito entre o ego e o id, antes poderia ser chamada de fraude ou de melancolia. Lembremos as místicas medievais e os stigmas produzidos em seus corpos como uma remontagem das marcas de sofrimento de Cristo diante de sua Paixão. Os corpos eram marcados, feridos, machucados em uma reprodução mimética, mística e de tradição crista. O corpo “stigmatizado” (de estigma e de morte - stigma, mata) foi transformado no corpo da histérica. O primeiro encarnava a verdade que faltava no rito divino, o segundo produzia como que um falso saber, deslocando a verdade para um mestre que a encarne. O primeiro apontava para as verdades místicas, encarnado, corpo mudo, lugar onde o sujeito não fala, mas testemunha na carne a verdade sobre sua

experiência. O segundo endereçando a verdade da histérica, como uma falso - saber sobre o corpo, lugar indissociável entre saber médico e o psicanalítico. Contudo, as duas representações tomam o corpo como prova da verdade. Mas, que verdade Clarissa denuncia num corpo do século XXI com verdades também do século XVII? Fazer um pacto como prova da verdade?

Traçarei algumas considerações: o pacto firmado com o demônio colocaria em cena uma analogia freudiana de chofre. O diabo como substituto do pai. Ali, onde o pai manca o diabo surge: “*Wo Es war, soll Ich werden*”.

Diante de uma novela Edípica onde as funções não se sustentam, o pai presidiário - matou uma pessoa após um assalto a banco e a mãe uma mulher “vulgar” que confessa suas aventuras sexuais para a filha; ambos apaixonados eternos, no entanto destituidores um do outro- assim, ali onde o cuidado deveria advir, surge o desamparo, ali onde a lei deveria intervir surge o proibido.

Vultos, vozes, noites mal dormidas, comprimidos antipsicóticos, desposesão demoníaca, despachos, são as recorrências para salvar a alma de Clarissa do demônio. No entanto, seu corpo também está perdido. Corta os pulsos, os braços, as pernas, os lábios. Em princípio bebia o sangue reatualizando o pacto, posteriormente bebeu o sangue porque estava viciada em seu gosto. Daí para frente, o corpo do Sepultura, transforma- se em um corpo vivo, retalhado, corpo sem rosto, marcado por atos destruidores.

Assim foi como Clarissa chegou às entrevistas preliminares à análise. Anunciava no inicio um Anticristo que...

“nascido no inferno
Força suprema do Mal
Para destruir o altar
E assassinar os cristãos”.

Chegou cortada, machucada, dilacerada pela demanda à Lúcifer, contra todos e contra tudo, uma toda demanda.

Após o trabalho das entrevistas que versaram, sobretudo, na letra da música do grupo Sepultura, de fato, um sepultamento foi sendo feito. Ela enterrava dia a dia, tempo a tempo os demônios que a assombravam e, ao mesmo tempo, soltava aqueles que mostravam o mais assustador de si mesma.

Dos demônios destruidores à destruição dos demônios, Clarissa introduziu outro grupo de rock metal e, em particular uma de suas produções: a música Psychossocial da banda *Slipknot*. Bem, para quem não conhece este grupo de rock pauleira, metálica, surgiu por volta dos anos 90 na Inglaterra. Durante suas apresentações seus participantes vestem- se como trabalhadores fabris e cada qual tampa seu rosto com uma máscara. Jamais o rosto é mostrado.

Clarissa elegeu esta música para se representar. Saiu atuando, transava com homens e ou mulheres, fumava, bebia, xingava os pais e queria sempre “impressionar, causar”. Demandava os olhares dos outros a cada momento. Contudo, quando não obtinha resposta para sua demanda, arrependia- se do que fez e se cortava. Imediatamente arrependia - se de ter se cortado e se cortava mais ainda. Entre vultos, vozes, noites procurava fazer coisas que convocassem seu arrependimento como uma justificativa para seus cortes. É uma cena da Paixão, não de Cristo, mas de seu corpo. Diria que aqui temos um estreitamento de seu ato e de seu desejo. À pergunta **che vuoi?** A resposta é *che vuoi!!* Neste pacto entre ato e desejo o sujeito num primeiro tempo, do Sepultura, está em exterioridade à sua alma, como um A; num segundo

tempo, do *Slipknot*, o sujeito está em exterioridade ao seu corpo, como resto, resíduo de si mesmo.

Da destruição do mundo passou para a destruição de si. Depois de um verdadeiro encontro com a letra da música Psychossocial a entrada nas entrevistas foi transformada em saída e, simultaneamente em entrada. Explico-me.

Aquela foi a primeira vez que ouvi falar deste grupo de rock. *Slipknot* era desconhecido para mim e, ainda, achava estranho que Clarissa trouxesse versos desta musica falando de destruição visto que o nome do grupo Homofonicamente endereçava à *Sleep-knot* era algo como dormir e nó- seria um laço que amarrava na hora de dormir? Mas, o que justificava os atos agressivos?

Apostei em minha ignorância e intervi- -Dormir quando, se o interessante é destruir e, para tanto, é preciso acordar. *Sleep for what?*

E, ao fazer esta intervenção equivoco duplamente, na escrita do nome do grupo que é *Slip* (com i) e não *Sleep* (com dois es) e também na escrita do *What*. Ao invés de dizer *for what*, digo: *for war?* *Sleep for war?*

Clarissa cai na risada e diz: - *Slipknot*: é um nó violento, forte. Mas o nome da banda é para dizer também: SLEEP NOT - NÃO DURMA!

Lacan em *L'étourdit* (1972) trabalha a equivocidade da interpretação baseada na lógica, na homofonia e na gramática. *Slipknot* ou sleep not, homofônico.....

Bem, a partir deste corte abriu- se algo que evidenciava uma outra parte da letra psychossocial que não havia surgido até então, vamos a ela:

“eu fiz o que pude, e quero sair”

Em outro verso: “eu terminei! E isso começou, eu não sou o único”.

E ainda, “agora só existe o vazio, queime a própria ameaça”.

E foi assim, que Clarissa pela entrada em análise, fim das entrevistas, chegou as consequências de seus atos e de sua fala: isso me causa, sem mim! Se foi o fim da análise não o sei, mas um fim, certamente se abriu para um recomeço. Um não todo, mais ainda....

Num primeiro tempo uma alma sem corpo, entregue ao Diabo; em um segundo tempo um corpo sem alma, cortado, ferido. Entrada e percurso analítico. Em um terceiro tempo, ela cria uma palavra para dizer do seu corpo e de sua alma- ALCORPO- há algo do corpo, vai para o corpo, al- COR-pô. Um endereçamento ao fim. Corte do ritmo que persistia insistente e produção de uma nova melodia! A palavra melodia vem do grego: canção, canto, coral. Uma sucessão coerente de sons e silêncios numa seqüência linear com identidade própria.

E para falar dos fins, remeto vocês a um momento particular da apresentação do Grupo de dança Corpo, um grupo brasileiro. O espetáculo da temporada 2011 chama-se Sem mim. Ali acontece uma apresentação das “cantigas de amigo” do cantor galego - português. “Nelas o poeta fala, seguindo a técnica paralelística, pelas moças que esperam ou buscam o amado, confidenciando ora com o mar, com a mãe, com as amigas. O desejo de se banhar nas ondas surge à flor de uma sensualidade oscilante entre o segredo e a fraqueza”. Assim é a apresentação deste Corpo. O poeta fala através da voz dos outros, o mar ocupa as vezes de A e o segredo e a fraqueza pairam no ar. Sem mim, fala deste desencontro consigo mesmo, encontro jamais antes produzido com quem quer que seja. Sem mim denuncia a beleza, o horror, a presença e a ausência, o corpo e a alma.

Sem mim é Clarissa. Da alma entregue ao Diabo, um corpo morto, - Sepultura à um corpo vivo, numa alma morta, *Slipknot* - dormir e nó. Dominó- este é o efeito em cadeia que a adolescente produz. Cabe agora, do dormir resgatar seus sonhos e escutar o inconsciente Freud-Lacaniano conduzindo do corpo- alma cartesiano ao

corp'alma moebiano - ALCORPO. Da quebra da freqüência de repetição do fenômeno de marcação corporal- seu ritmo à sua melodia- ALCORPO.

REFERENCIAS BIBLIOGRÁFICAS:

- ASSADI, T. C. (2011). A-pele como litoral: psicanálise e medicina. Org. Heloisa Ramirez e Tatiana Assadi. São Paulo, Editora Anna Blume.
- ASSADI, T. C. DUNKER (2004), C. I. L. Alienação e separação nos processos interpretativos em psicanálise. *Psychê*, ano VIII- n. 13, jan-jun/2004- p.85-100, São Paulo.
- FREUD, S. (1989). Uma neurose demoníaca do século XIX. (1923). In Obras Completas. Editora Standard, Rio de Janeiro.
- LACAN, J. (1985). O Seminário: livro 2: o Eu na teoria de Freud e na técnica da psicanálise. (1954-55). Rio de Janeiro. Jorge Zahar Editora.
- _____. (1992). O seminário: livro 3: as psicoses. (1955-56). Rio de Janeiro. Jorge Zahar Editora.
- _____. (1998). Subversão do sujeito e dialético do desejo no inconsciente freudiano.(1960). In Escritos. Rio de Janeiro, Jorge Zahar Editor
- _____. (2003). Seminário da identificação.(1961-62). Publicação não comercial. Recife.
- _____. (1985b). O seminário: livro 11: os quatro conceitos fundamentais da psicanálise. (1964). Rio de janeiro. Jorge Zahar Editora.
- _____. (1985). O seminário: livro XX: Mais, ainda. (1972-73). Jorge Zahar Editora, RJ.
- _____. (2003). O aturdido (1972). In Outros Escritos. Jorge Zahar, RJ.
- _____. (2003). Televisão. (1973) In Outros Escritos. Jorge Zahar Editora, RJ.
- _____. (2006). RSI. (1975). Edição copiada. Não autorizada.
- _____. (2007). O seminário: livro XXIII: O sinthoma.(1975-76). Jorge Zahar, Rio de Janeiro.
- _____. L'insu que sait de lûne bévue s'aile à morre- (1975-76). Edição não autorizada.

De lo que insiste en repetir al alivio del olvido. Apropiarse de un destino

Ana Guelman

En el seminario 1 Lacan afirma que no hay diferencia entre la represión y el retorno de lo reprimido; la re-presión no cesa de presionar y la parte del trauma que queda expulsada fuera de lo simbólico insiste en retornar; no existe la re-presión exitosa, sólo el olvido. En "Función y campo de la palabra y del lenguaje", Lacan se refiere nuevamente a la amnesia por represión como una de las formas más vivas de la memoria.

Se reprime lo que no se quiere recordar, pero justamente por reprimido se reactualiza, presentifica y resiste al olvido. Me pregunto si es posible afirmar que el poder olvidar sería un efecto satisfactorio del análisis. Este olvido implicaría un vaciamiento de sentido y afecto que, no siendo amnesia, conduce a una separación, a una diferencia o, quizás, a una traición a los significantes Amo, a las identificaciones, a los ideales y los deseos del Otro, para hacer en cambio lo Propio.

El olvido es imprescindible, dice Nietzsche, así como el dormir es necesario para vivir. La libertad creativa necesita desprenderte de la historia, para lograr la completa diferencia. Sin embargo, tanto el dormir, como el olvidar constituyen una amenaza a la identidad, ya que se trata de un distanciamiento de una parte de la vida, y entonces la despersonalización provoca angustia. Quién soy si no soy eso?.

Es el recordar lo que habrá de terminar con la fuerza de gravedad del retorno de lo reprimido?. Creo que no, y que para "desinflar" el poder de la historia-geshijte nos dirigimos como analistas a identificar la letra.

Lo reprimido que insiste en volver no consiste en el acontecimiento sino en lo que se inscribió en lo inconsciente como rasgo, marca, imagen, significante y matriz de las historias. La historia es siempre un relato a posteriori. El hablanteser trata siempre de entender y explicar su vida, de modo que el ángulo de interpretación de los hechos que emplea no es el necesario sino una de las posibles combinatorias entre tantas otras, a la que el sujeto considera su verdad. Verdad mentirosa, interpretación subjetiva de lo que ha ocurrido sin querer y sin destino.

Estudiábamos psicoanálisis como psicología profunda, una técnica y una teoría dedicada a excavar en el pasado para descubrir la causa del sufrimiento presente, y desenterrar las experiencias infantiles que creíamos que constituían el factor fundante de la neurosis. Hoy diría que, por el contrario, el psicoanálisis es un elevador que trata de despegar al sujeto de la cadena histórica que lo constituye para despegar, levantar vuelo de deseo, ¿deseo de qué? ¿Deseo de quién? Deseo de deseo.

A que apunta el analista freudiano cuando pregunta de modo sistemático ¿que le recuerda esto?, y el paciente, disciplinado, responde recordando. Los recuerdos avanzan, se empujan los unos a otros, porque todos ellos aspiran a la oportunidad del testimonio. El paciente se regocija ante la oportunidad de re-escribir su historia y ambos, analista y paciente trabajan con la certeza de que el pasaje por el espejismo regresivo del recordar, ha de terminar con la repetición. Pero no es así. El recordar no cura, tampoco alivia: satisface, en cambio, porque es fuente de goce. La melancolía desea mantener el recuerdo activo y presente, porque el goce del recuerdo es perfecto, y según lo afirma Kierkegaard: "es tal la belleza del retorno del primer momento, que es más atrayente elegir vivir para soñar". Parafraseando a Freud, diría que es más

atrayente la realización alucinatoria de un deseo reprimido, que realizar lo posible. La experiencia traumática siempre vuelve, está más allá del principio del placer; vuelve reviviendo o conmemorando el encuentro otra vez fallido. La ley del deseo inconsciente ejerce su seducción para entrar nuevamente al cuarto de espejos que se reflejan a si mismos al infinito, manteniendo la esperanza y desesperanza del reencuentro.

Desde que posición dirigir entonces la cura? ¿Desde la búsqueda e identificación de la letra, para descargarla y distanciarse de ella. Un análisis dirigido en cada sesión y en cada intervención hacia el punto de conclusión que revela el sinsentido y la Nada; hacia la comprensión de que las metas y anhelos del futuro que fascinan, se han jugado con los dados cargados. El análisis denuncia la aparición de los viejos signos que aseguran la neurosis de destino. Estos signos habitan al sujeto y conforman la red de significantes en la que se halla secuestrado y condenado a un círculo cerrado, destinado a encontrar en el futuro lo anterior. La cura se dirige a distinguir y diferenciarse de esta red. El efecto epistémico del descubrimiento de la red, conduce a la resignación y a la aceptación de que la causa está perdida. Citando nuevamente a Kierkegaard, "la resignación es un momento doloroso que reconcilia con la vida". ¿Qué vida? La posible, si logramos olvidar la otra.

En el decir del analizando descubriremos una marca que insiste, un rasgo idéntico que salta de generación en generación, de suceso a suceso, de sesión a sesión. Durante el análisis se revisan las cicatrices, las marcas que dejó la vida, para elegirlas como marcas para la vida, o para separarse de ellas. El análisis es la oportunidad para calcular y concluir.

No me resulta suficiente lo afirmado por Heidegger: que toda entrada del ser en su morada de palabras supone un margen de olvido. Pienso que para olvidar es necesario el momento de concluir; de saber que señal se lleva en la espalda y correr para encontrar la salida de una mejor vida.

El análisis es el trabajo conjunto de dos personas pero la experiencia subjetiva de una de ellas, que con angustia y horror descubre que "él es eso", y muchas veces se fuga, o continúa en un análisis sin fin. Ya Freud en Análisis terminable e interminable, nos explica que así como los niños no están dispuestos a sacrificar sus teorías sexuales a pesar de haber recibido la información y las tribus no están dispuestas a sacrificar sus ídolos, el ser humano, no está dispuesto a sacrificar sus expectativas, sus teorías, sus ídolos, su religión, y su destino. Cambiar la corriente por la que circula su vida, decidir olvidar lo que se prometió SER, van acompañados de vértigo y depresión. La destitución es paulatina. Las marcas no se borran; el sujeto está barrado, pero no borrado. Esas marcas, que son nombramientos de identidad, se vacían de afecto y de goce y paulatinamente el yo se desviste de su alienación.

La historia no se borra: se ubica en la memoria, en un monumento cercado que guarda la memoria de la historia pero desactiva el placer de recordar y repetir.

Acerca de la letra. En hebreo cada palabra tiene una raíz, y esta raíz está compuesta por tres letras que, combinadas con otras al comienzo y al final, conforman un vocabulario extenso. Lo que se ha inscrito en lo inconsciente es como una raíz, lo último e irreducible, que no se puede erradicar pero se puede saber. Se trata del común denominador de todas las escenas, novelas y repeticiones, y el analista busca esa letra. En hebreo, *Ot* significa "letra" y también "señal". Las señales del destino, la señal de transmisión radiofónica, la señal de dios, y es así que la letra escritura en lo inconsciente, es también señal de destino, de futuro, de porvenir. El análisis empuja al sujeto al tiempo al que alude Walter Benjamin, en su tratado de filosofía de la historia, cuando dice que "cada segundo es la pequeña puerta por la

que podrá entrar el Mesías". Yo agrego, entonces, que se trata de permutar el destino por una destinación, abierto a lo contingente, a las oportunidades, olvidando así la fidelidad a lo anterior. Esto implica poder renunciar a la queja, al reproche, a la envidia y a la culpa, que responden a la demanda del Otro, para asumir la responsabilidad por la propia vida, olvidando las deudas. La felicidad del fin de análisis es la alegría del sujeto de sentirse disponible para hacer su obra, y saber hacer mejor con los significantes antiguos.

Un paciente que está transitando su análisis, que habita en una estructura obsesiva que lo condena a la parálisis y a la búsqueda de la perfección, me cuenta en una sesión un chiste macabro, que parece aliviarlo. Es en la época del tsunami de Japón, y le presenta a su amigo el siguiente dilema; Digamos que estás en Japón con tu familia. La ciudad está destrozada, la radioactividad avanza, no hay agua, te ves obligado a matar para conseguir comida para tus hijos. Debes escaparte pero de pronto pasas delante de una vidriera; ¿te detendrás, para observar en el reflejo del vidrio el estado de tu pelada o seguirás de largo?

La risa es señal de alivio, es un saber del cual se esta apropiando: un saber que lo ayuda a olvidarse del estado de su falta y de su imperfección y seguir de largo olvidándose de su falta y de si mismo, para dirigirse hacia su destinación.

Dice así: Busco ese momento en que deje de mirarme, me olvide de mí, y pase al otro lado del espejo, como Alicia en el país del espejo. Atravesar el espejo para poder estar en el mundo, en el mundo en el que ocurren las cosas de la vida.

Y yo le agrego, para estar en la aventura de vivir.

Analista in funzione, funzione dell'analista

Paola Malquori

Nella *Nota italiana*, Lacan pone la questione dell'esser-ci dell'analista, questione che rinvia all'ex-sistenza dell'analista differente dall'analista che funziona. L'ex-sistenza dell'analista si riferisce alla sua posizione, dal momento che la parola ex-sistenza viene dal latino SISTO=abitare, posizione che è in rapporto con il desiderio dell'analista¹.

Nell'espressione “c'è dell'analista”, l'uso del partitivo “del” indica che l'analista non è “uno”, e non è “tutto”. Mettendo questa frase “c'è dell'analista”, in relazione consequenziale con “se c'è il desiderio dell'analista”, l'uso della preposizione “del” della prima e della seconda frase, può avere allo stesso tempo sia una funzione di partitivo, “del” nel senso di non è “uno”, non è “tutto”, sia una funzione di genitivo soggettivo “desiderio di chi”, e oggettivo “desiderio di cosa”. Distinguo l'uso grammaticale della preposizione “del” perché il desiderio è sempre un desiderio particolare, singolare (genitivo soggettivo), desiderio che il soggetto coglie nell'analisi e che può poi assumere come desiderio di praticare la funzione dell'analista (genitivo oggettivo), la pratica dell'analista nella Scuola implica un passaggio dal genitivo al partitivo: “fare parte di”.

L'ex-sistenza dell'analista rimanda alla questione dell'articolazione del sapere con la verità, sapere supposto dell'inconscio e supposto all'analista, altro rispetto a quello scientifico. La supposizione del sapere, motore del transfert, deriva dalla posizione e dal desiderio dell'analista, e da questo luogo Altro si può aprire o chiudere la domanda d'analisi: è per questo che Lacan dice che l'analista è responsabile dell'inconscio.²

Possiamo pensare che lo scopo dell'analisi e quindi dell'analista, a partire dai colloqui preliminari, sia quello di supporre una credenza nell'inconscio che si rivela nello scivolamento dei giochi significanti, come Lacan indica nel matema del transfert. Potremmo riformulare questo scopo con le parole di Lacan: “fare l'amore più degno di quella chiacchiera montata che oggi esso costituisce”³. Essendo la chiacchiera che si monta come la panna, la lamentela con cui a volte arriva il soggetto nello studio dell'analista, lamentela che può trasformarsi in domanda d'analisi per mezzo del transfert.

L'esser-ci (l'ètre là) dell'analista apre la *chance* dell'entrata nel transfert dell'analizzante che oscilla fra *être – disparaître* nel gioco di slittamento dei significanti, la cui significazione non è mai certa, e rimanda sempre ad altra cosa, sulla messa in scena del fantasma, proprio a ciascuno, che comporta lo svolgersi dell'analisi.

Quando al termine di un'analisi, il soggetto scende dall'altalena dell'*être-disparaître*, oscillazione di godimento, dove si trova, cosa resta di un'analisi portata a termine? Possiamo forse paragonare l'analisi a un *ravage*, una *rovina*?

Rovina, termine che rimanda a una distruzione, ma anche al ritrovamento

¹ « Non c'è analista se non in quanto, questo desiderio, gliene venga, cioè in quanto già per ciò stesso egli sia lo scarto della suddetta (umanità) », J. Lacan, *Direttive (Nota italiana)*, *Lacan in Italia 1953-1978*, La Salamandra, Mi, 1978, p. 159

² J. Lacan, *Posizione dell'inconscio*, Scritti V II, Einaudi, To, 1974.

³ J. Lacan, *Direttive (Nota italiana)*, *Lacan in Italia 1953-1978*, La Salamandra, Mi, 1978 ,p. 165.

archeologico, dove la metafora dell'archeologia rappresenta in modo ottimale, secondo Freud, il percorso del desiderio per il soggetto e per il sognatore.

Nell'*Etourdit*, di cui abbiamo una versione in *Scilicet* e una in *Autres écrits*, a proposito del disastroso rapporto madre-figlia, Lacan dice che la figlia si aspetta dalla madre una sussistenza-sostanza maggiore che dal padre, secondo in questo disastro.⁴

Lacan usa la parola sussistenza nella versione riportata in *Scilicet*, sostanza in quella di *Autres écrits*.

Per Aristotele⁵ il concetto di sostanza rinvia al necessario, la formula TO TI EN ENAI, ciò che l'essere era, nell'imperfetto *era* indica la persistenza e la stabilità dell'essere.

La sostanza quindi è ciò che determina l'essere autentico e non l'essere genericamente assunto. Nel campo della logica aristotelica il necessario diventa una modalità delle proposizioni che rende il sillogismo, per definizione deduzione necessaria, la controparte logico-linguistica del concetto di sostanza in metafisica.

Se intendiamo la *substance* come ciò che determina la singolarità dell'essere in quello che necessariamente si ripete, allora la *substance* come, “ciò che una figlia si attende da una madre” è una questione che rimanda alla trasmissione e al ritrovamento.

Questioni simmetriche al lavoro analitico, che attraverso il transfert e lo svolgersi del racconto del fantasma del soggetto in analisi, permette il ritrovamento di resti, di tracce degli ogg *a*, oggetti à perdre nel corso del lavoro analitico, sembianti dell'oggetto perduto.

Come Freud nelle *Osservazioni sul ricordo di infanzia di Goethe*⁶, possiamo chiederci cosa rende vero un ricordo. Quando affiora alla memoria il ricordo sembra vero, certo, quando poi il ricordo arriva attraverso il racconto sulla messa in scena del fantasma, allora: “non so più se quello che mi stava preparando era una tazza di tè o di latte e miele”.

“Non so più”, è in questa faglia del sapere che emerge grazie alla parola, faglia fra sapere e verità, che qualcosa si perde e allo stesso tempo si trova. Emerge qualcosa della questione del soggetto in analisi che prima era sconosciuta.

Riprendiamo la frase già citata dell'*Etourdit* che parla del *ravage* nella donna, che riporta nella versione di *Scilicet* la parola *subsistance* e in quella di *Autres écrits* *substance*, entrambe le parole hanno a che fare con il rapporto madre-figlia anche se rimandano a questioni diverse.

La *subsistance* rinvia alla questione della posizione del soggetto.

SUB-SISTERE deriva dal latino SISTO, e viene tradotto con esistere ancora, rimanere, sussistere o anche vivere, sostentarsi. Il prefisso sub è lo stesso di subjectum. La *subsistance* come posizione rimanda alla questione dell'*assoggetto* di cui parla Lacan nel Seminario V⁷, ma questo lascia in sospeso la questione femminile, perché sappiamo che l'assoggettamento è una condizione sia per il bambino maschio che per la bambina.

La *substance* invece rinvia, come abbiamo detto, alla scrittura del necessario e

⁴ “A questo proposito, l'elucubrazione freudiana del complesso di Edipo, (...) contrasta dolorosamente con il fatto di quel disastro che nella donna è, per lo più, il rapporto con la madre, da cui lei come donna sembra proprio aspettarsi una sussistenza (*subsistance*) maggiore che dal padre e questo non va con lui che è secondo, in questo disastro.” J. Lacan, *Lo Stordito*, *Scilicet* 4, Feltrinelli, Mi, p.364, (tr. modificata).

⁵ nel libro VII della Metafisica.

⁶ S. Freud, *Un ricordo di infanzia tratto da "Poesia e Verità" di Goethe*, Op Boringhieri 1989.

⁷ J. Lacan, *Il Seminario, Libro V, Le formazioni dell'inconscio*, seduta del 22 gennaio 1958, Einaudi, 2004.

del singolare.

La constatazione di Lacan sembra voler dire che nell'attraversamento dell'Edipo la ricerca del fallo e l'amore verso il padre sono secondari rispetto a quello che una "donna come donna" si attende dalla madre.

La questione si sposta sull'uso della parola *come*, cosa vuol dire "donna *come* donna"? La parola *come* ci riporta alla questione dell'identico, e quindi del necessario che si ripete. Come estrarre dal necessario che si ripete il singolare, ed accedere così alla sostanza? Come estrarre il diverso dall'identico?

La formula "non c'è rapporto sessuale" che Lacan usa per dire che è impossibile scrivere in modo matematico il rapporto fra i due sessi diversi, indica nel *ravage* la complessità della parola *come*, "donna *come* donna", che usa Lacan.

La diversità dei sessi non è una questione biologica, uomo/donna, ma una questione di posizione che si assume nella relazione con l'altro. Si può incontrare l'altro, il diverso, l'*eteros*, anche nell'incontro con lo stesso sesso.

Se la sussistenza indica una posizione, quella che la figlia chiede alla madre è una posizione identificabile.

L'etimologia del verbo ri-manere, (uno dei significati di sussistere), lo fa derivare dalla radice indoueuropea *men-, mi arresto.

Allora nell'edipo, nell'attendere "più di sussistenza che da suo padre", la figlia si aspetta che la madre funzioni più del padre, come limite fallico all'errare del godimento. Un limite simbolico che le permetta di ex-sistere ancora, *sistere* in una posizione ex, cioè stare fuori, la posizione lato donna, del *pas-tout* fallico delle formule della sessuazione⁸, cioè una posizione un po' fuori dalla logica fallica. Sarà per questo motivo che, come nota Colette Soler, le mancanze della madre sono sempre presenti nel discorso inconscio⁹.

Già nel seminario sulla relazione d'oggetto, Lacan dice che la donna si soggettivizza nel momento in cui deve fare una scelta che è un compromesso fra ciò che deve raggiungere e ciò che non ha potuto raggiungere¹⁰: questo è il senso dell'attesa.

Il *ravage* tra madre e figlia è la prova dell'impossibile trasmissione del sesso che può prendere la forma di un'immagine persecutoria, immagine che alla fine dell'attraversamento *ravageant* può cadere per lasciare un posto vuoto dover poter stare, dove poter abitare il corpo parl-essere.

Caduta di un'immagine, come capacità di guardare se stesso sparire nello specchio¹¹, de-soggettivazione di fine analisi in cui si può cogliere, nel *cela* e nel *il y a*, il desiderio dell'analista.

Possiamo allora intendere l'entrata e l'uscita dal *ravage* e in simmetria l'entrata e l'uscita dall'analisi come un passaggio dalla domanda di subsistance-substance, alla ex-sistenza dell'esser-ci?

Se l'amore di transfert è l'amore nuovo, amore più degno che sposta il sapere supposto sul versante del sapere inventato, la posta in gioco per il seguito riguarda la possibilità di trasmissione di questo sapere.

⁸ J. Lacan, *Il Seminario, Libro XX, Ancora*, seduta del 13 marzo 1973, Einaudi, To, 2011.

⁹ "Così le mancanze della madre sono sempre presenti al cuore del discorso inconscio, e quand'anche il soggetto non avesse propriamente dei rimproveri da farle ce ne sarebbe comunque almeno uno: quello di essere troppo indimenticabile, talvolta sino al "disastro" nel caso della figlia femmina.", C. Soler, *Quello che Lacan diceva delle donne*, Franco Angeli, Mi, 2005, p.98.

¹⁰ J. Lacan, *Il Seminario libro IV, La relazione d'oggetto*, Einaudi 1996, p.100.

¹¹ J. Adam, *Malaise de l'object*, Mensuel 47.

Nella *Nota italiana*, Lacan parla dell'illusione della verità della scienza confutata dal fatto che non se ne sappia il seguito¹². Per quanto riguarda il discorso psicoanalitico bisognerà metterlo alla prova attraverso l'uso, che dimostrerà all'analista e all'analizzante l'impossibile scrittura del rapporto sessuale, verità che produce un sapere inedito che allo stesso tempo è la verifica possibile dell'esser-ci dell'analista.

La possibilità della psicoanalisi, che ci sia-no analisti, *chance* piuttosto che *science* come dice Lacan sempre nella *Nota italiana*, è nel passaggio già indicato dal genitivo al partitivo: “fare parte di”, con-dividere *del* sapere, sapere “non tutto”, non “di uno”.

Il discorso psicoanalitico è la sede di un sapere che tiene conto del reale, ma che a differenza di quello prodotto dalla scienza non porta con sé il sembiante di soggetto.

Un sapere che tiene conto del reale, non solo del reale come impossibile a scriversi, ma del reale come “il possibile nell’attesa che si scriva”.¹³

¹² J. Lacan, *Direttive (Nota italiana)*, *Lacan in Italia 1953-1978*, La Salamandra, Mi, 1978, p. 159.

¹³ J.Lacan, *Le Séminaire, Livre XXIV, L'insu que sait de l'une bëvue s'aile à mourre*, seduta dell' 8 marzo 1977, in Ornicar 12-13, p. 41.

La subversión transferencial bajo la luz lacaniana

Gladys Mattalia

Con Freud

En este trabajo voy a desplegar algunas reflexiones sobre el concepto de RTN (reacción terapéutica negativa) en la obra de Freud y el rulo que podemos darle desde la perspectiva lacaniana.

Freud trabajó este concepto desde 1918 hasta su muerte. Un fenómeno observado en algunas curas psicoanalíticas, sujetos que eligen el sufrimiento, a la curación. Una especie de perpetuación y apego sintomático, en el final del análisis, que –para Freud– supone la manifestación de la *pulsión de muerte* y del *masoquismo primario*.

Una *subversión transferencial*, una ruptura *a-sinagalmática*. Una infidelidad al contrato que, al romperlo, revela su existencia tácita.

Este concepto tiene diferentes declinaciones en la obra de Freud que acompañan los diversos momentos de su teoría: “agravación sintomática”, “reacción invertida”, “persistencia en el sufrimiento”, “sentimiento de culpabilidad inconsciente”, “beneficio primario de la enfermedad”, “resistencia del superyó”... Para concluir con su teorización definitiva, en su texto de 1937 *Análisis terminable o interminable*, donde la RTN se pone al servicio del carácter radical de la “pulsión de muerte”. Este fenómeno clínico específico, con su expresión paradójica e irreducible al principio del pacer, fue la clave que condujo al fundador a la hipótesis del “masoquismo primario”.

El avance en las teorizaciones de la RTN muestra las transformaciones del concepto de “fin de análisis” freudiano. La finalidad terapéutica va dejando paso a una concepción del fin de análisis respecto a lo que es analizable.

“Lo terapéutico” no deja de tener importancia, pero las preocupaciones de Freud comienzan a girar alrededor de la pregunta por el límite del análisis en su máximo desarrollo.

El capítulo V del *El yo y el ello* (1923), la conferencia XXXII de las *Nuevas conferencias de psicoanálisis* (1933) y los capítulos VI y VII de *Análisis terminable e interminable*. Son textos posteriores a la introducción en la teoría psicoanalítica de la pulsión de muerte.

En 1923 la RTN es un ejemplo paradigmático de las relaciones entre el yo y el superyó, y el campo de investigación es el dispositivo analítico. Elección de *empeorar* en vez de *mejorar*. Una de las resistencias más difíciles a la curación. Donde el fenómeno de la RTN es independiente del manejo de la transferencia. Se trata de un “factor moral, de un sentimiento de culpabilidad, que haya su satisfacción en la enfermedad y en el hecho de que el sujeto no quiere renunciar al castigo que la misma significa”. Culpabilidad que, desde la perspectiva freudiana, prueba la falta.

Sentimiento que “permanece mudo para el enfermo”. Mudez que será el rasgo definitivo del fenómeno y que se terminará de desarrollar en *Análisis terminable e interminable*. Lo que importa es la elección de sufrimiento, una elección forzada por la estructura de la lengua. Un resto irreducible que es independiente. Una negatividad estructural que lleva al contexto simbólico, al universo significante, este fenómeno tan sorprendente.

Podríamos resumir, a la luz de Lacan, que la RTN freudiana es la perpetuación, al final del análisis, de un rasgo de estructura que se traduce en el evitamiento, hasta las últimas consecuencias, del *amor al saber*. Un fenómeno

solidario de la pulsión de muerte que manifiesta la posición del sujeto que no ha podido *cernir su horror al saber*.

No ha podido acceder a ser “instruido” de que el cifrado de goce no pueda inscribir la relación sexual, que el objeto sea incommensurable al saber. No resignarse a la “maldición” que pesa sobre el sexo en el ser hablante.

Con Lacan

La RTN, señalada por Freud, es un rechazo al final de la negatividad estructural o, más bien, un impase del final que ilumina sobre la posición de algunos sujetos que se empecinan en rechazar lo que adquieren como descubrimiento en la dirección de la cura.

Rechazan aceptar el reconocimiento de la negatividad estructural del ser hablante: ser de falta o privación. Con las tres figuras de la falta o los tres imposibles: *falta de ser, falta de saber, falta de gozar*.

Es un rechazar, un no consentir, al encuentro con lo irreductible de la castración. Una denegación a la “roca de base”, como Freud la enuncia en sus escritos más tardíos y, en especial, en *Análisis terminable e interminable*: “Nos consolamos – dice Freud- con la seguridad de haber ofrecido al analizado toda invitación posible para reexaminar y variar su actitud frente a él”. El consuelo freudiano del final es haber procurado, en el análisis, todos los medios posibles para revisar la posición obstinada del sujeto en su rechazo al saber.

Colette Soler en su texto: *Les affects lacaniens*¹, nos habla de un fin del análisis que satisfaga y contrapone a la RTN freudiana una concepción del final lacaniano que sería adecuado nombrar como RTP (reacción terapéutica positiva).

Final de satisfacción que está presente ya en Lacan desde *Función y campo*...con su “palabra plena” y, que en el 1976, es su *Prefacio*..., es la “urgencia de dar la satisfacción que marca el final”.

Esta *satisfacción del fin*, es un fin de reconciliación o consentimiento a los efectos de destino de la estructura. Un saldo ético del análisis que supone una opción subjetiva renovada y que no es de orden epistémico. Es una respuesta del ser –dice Colette Soler- que descubre una “opción íntima” del sujeto, fundamentalmente ética y que lo define más que su saber inconsciente.

Así, el fin del análisis es, a la vez, la revelación del saber inconsciente de elucubración, por una parte, y la respuesta del ser, por otra.

Final que conlleva afectos específicos y que Lacan los enuncia de diferentes maneras en los últimos años de su enseñanza: “paz”, “entusiasmo”, “consentimiento”, “satisfacción”... Un “ser contento de vivir” a pesar del destino que nos juega el inconsciente.

En la *Nota a los italianos*, es la conversión del *horror al saber* -de la RTN- al *entusiasmo* -de la RTP-. Condición *sine qua non* para producir un analista al final.

Este afecto particular del *entusiasmo*, no es un afecto de estructura, sino una respuesta del ser, una “insondable decisión del ser”² absolutamente imprevisible.

El *entusiasmo*, un index necesario a la función deseo del analista y que sólo es posible si se ha *circumscripto el horror al saber*. Si un final no lleva al entusiasmo se puede tener un análisis, pero... de analista ninguna chance.

Dice Lacan: “El analista, si se criba en el desperdicio (...) debe haber circumscripto la causa de su horror, el suyo propio, el de él, separado del de todos,

¹ Soler, Colette: “Les affects lacaniens”, Editorial: PUF francesa, abril de 2011.

² Lacan, Jacques: Acerca de la causalidad psíquica, *Escritos I*.

horror de saber.

Desde ese momento, sabe ser un desperdicio. Es lo que el análisis ha debido, al menos, hacerle sentir. Si ello no lleva al entusiasmo, bien puede haber habido análisis, pero analista ni por asomo”.³

Puede haber –dice C. Soler- “resignación sombría”, “mal humor”, “cólera” y, ¿por qué no? “odio”...

Es necesario entonces, el afecto del “entusiasmo” –afecto trascendente al sujeto- para sostener y motorizar el deseo del analista. Este deseo bien extranjero en el analizante que golpea lo real, que lo supera ¡Extraño amor al prójimo!”

³ Lacan, Jacques: Nota italiana. Los textos fundadores. Directorio de la IF-EPFCL 2008/2010

Do passo de sentido ao ab-sentido: o que resta de uma análise

Glaucia Nagem

Ab-sentido: “o mais esvaziado de sentido que há,
por prescindir de toda e qualquer metáfora”.

(*L'Etourdit*)

Em seu texto “Psicanálise Selvagem” Freud supõe que a neurose atual não seria tratável pela psicanálise, pois não entraria no simbólico, dependendo do fator somático. Ele nos diz; “as chamadas neuroses atuais (...) dependem evidentemente do fator somático da vida sexual, sem que tenhamos, ao contrário, ainda uma idéia precisa do papel que nelas desempenham o fator psíquico e a repressão”. (Freud 1910). Assim, se o somático estava mais evidente e o simbólico não operava como em outras neuroses, o médico deveria atuar de modo diferenciado, numa “terapia atual, e tender a uma modificação da atividade sexual somática”.

Acompanhamos a preocupação de que seria o sentido simbólico que para Freud indicava a possibilidade de uma análise. Freud impregnava de sentido simbólico vários de seus relatos, vemos isto nos casos apresentados em seu texto O Sentido dos sintomas (Freud, 1916-1917). Nele cada ato das pacientes apresentadas tinha uma significação, gerando ali uma cadeia quase infinita. Lembrando a cadeia infinita da moça que tinha dificuldade para dormir: Almofada/travesseiro = mulher; parede/vertical = homem; ceremonial = evitar o contato do homem com a mulher = impedir o contato sexual dos pais = porta entreaberta = edredom = gravidez = posição como diamante do travesseiro = órgão feminino = cabeça = órgão masculino.

Mesmo que impregnado de sentido, o vemos colocar como índices do inconsciente as formações dos sonhos, sintomas, chistes e atos falhos. Esses índices evitam que nos deixemos enganar na infinitude de significações. A leitura das formações do inconsciente como texto observando em suas falhas o que é próprio do recalque é uma recomendação freudiana já no seu texto Interpretação dos sonhos: “comparação do original com a tradução”, “esforçando-se em substituir cada imagem por uma sílaba ou uma palavra suscetível de interpretação”. (Freud, 1898-9/1900). Podemos afirmar com Lacan sobre isto que “o inconsciente se estrutura como uma linguagem”.

Se em diálogo com a linguística, Lacan construiu seus primeiros grafos, esquemas e matemas, ao introduzir a lógica e a topologia como articuladores para suas construções teóricas, podemos notar que avançou no que diz respeito aos conceitos da psicanálise. Podemos assim afirmar com Rabinovitch (2004) que “O que a psicanálise realmente trata é a lingüesteria não mais a linguagem, mas a a-língua”. Não nos enganemos porém com a idéia de que com o conceito de a-língua Lacan abandonou a hipótese de que o inconsciente se estruturasse como uma linguagem. Lemos, já nos anos 1970, em *l'Etourdit* (1973) que: “Esse dizer provém apenas do fato de que o inconsciente, por ser estruturado como uma linguagem, isto é, como a lalíngua que ele habita, está sujeito à equivocidade pela qual cada uma delas se distingue.” Lemos ainda em Televisão (1973): “Mas o significante difere dele (do signo) pelo fato de sua bateria já se dar em lalíngua (...) A bateria significante de lalíngua fornece apenas a cifra do sentido. Cada palavra assume nela, conforme o

contexto, uma gama enorme e disparatada de sentidos, sentidos cuja heteróclise se atesta com freqüência nos dicionários”.

“Gama enorme e disparatada de sentidos”, juntar sentido e disparate em uma mesma afirmação é no mínimo excêntrico. Mas parece que é uma indicação clínica de Lacan para a interpretação e para o corte. Mas o corte proposto por Lacan vai em direção a um esvaziamento de sentido não como um non-sens. O non-sens foi uma maneira de ler a psicanálise nos tempos do surrealismo, que não pára a significação, mas desdobra de modo diferente, não menos abundante.

Em 1958 Lacan nos fala do pas de sens, que equivoca ‘não-sentido’ e ‘passo de sentido’. Assim nos diz: “(...) não creio que se deva manter o termo nonsens, que só tem sentido na perspectiva da razão, da crítica, (...) Proponho-lhes a forma do pas-de-sens (passo de sentido)”. O tradutor coloca ainda uma nota nessa expressão pas-de-sens: “Este último (pas-de-sens), com sua evidente dubiedade, teria sua acepção primeira de “passagem do sentido”, mas também “nenhum sentido” ou o “sem-sentido”. Este pas-de sens para o desdobramento da significação?

Recorro rapidamente à etimologia de passo, para pensar que ainda nele algo se estende posto que “passo, do latim, *pássus* seria ‘estendido, desdoblado, aberto’, ou ainda ‘espaço compreendido entre o afastamento das pernas’. Assim, parece que a interpretação que se centra nesta concepção de passo de sentido poderia fazer o envelopamento do real e do imaginário pelo simbólico. Não á toa Lacan dá o passo de propor para o non-sens a expressão ab-sens, equivocando com o ab-sexo.

Badiou(2010) afirma em seu texto Formules de “L’Étourdit”, que a psicanálise “por sua experiência do sexo, do ab-sexo, reencontra um real tal que ele move os efeitos de sentido, ao ponto de poder assegurar que existe um registro do sentido que não é nem afirmação do sentido nem sua negação. A experiência analítica supõe abrir um espaço entre sentido e não-sentido, o qual é necessário para que possa ser cristalizar o ato analítico”

Ab-sexo é a subtração do sentido, um fora do sentido e não, como o non-sens, um desprovido de sentido. Em Radiofonia (1970) Lacan já indica que o seu non-sens não é para ser lido da mesma forma que o nonsens como absurdo, contra-senso. O ab-sens/Ab-sexo põe em jogo esse algo que o non-sens perde, põe em jogo um fora que faz parar a extensão da significação, um ‘é isso’.

Lacan sustenta em L’Étourdit que não há sentido da verdade porque não há verdade do real. Assim, podemos isolar com Badiou (2010) a tese de L’Etourdit como sendo a que indicaria que “do real não há senão função de saber, e essa função de saber não é da ordem da verdade como tal”. Isso que faz com que algo desse impossível de dizer possa ser transmitido, que passe adiante, não como enxame de sentidos. Um saber transmissível, seria então uma função do saber do real, não pelo sentido, mas pelo ab-sexo. Este é o lugar ignorado pela filosofia, e neste lugar – segundo Badiou – a filosofia coloca outra coisa. Aristóteles colocou o princípio de não-contradição. Mas nesse ponto fica a filosofia com o sentido apontando o non-sens como o absurdo a ser evitado. Do lado da psicanálise, Lacan nos aponta em o sens-absens, o que está fora, posto ai pois: não há relação/proporção sexual.

O Ab-sexo é o próprio do não-todo, do lado mulher. Voltendo à Rabinovitch: “(...) é do lado mulher que a a-língua se desencadeia/inicia, é do lado da mulher barrada que encontramos o desencadeamento do equívoco da a-língua”. A interpretação como corte que promove que este lado entre no jogo, faz com que ‘o real toque o real’ não como apenas o inefável de uma experiência, mas como uma mudança de posição. É por tocar no impossível de dizer que algo deste se mostra contável.

O discurso do analista é o modo com que vemos operar sobre o impossível de tudo dizer, colocando o furo como operador. Isto não é sem consequências, posto que é ai que o sujeito não está mais somente como resto do discurso a-sujeitado, como verdade do discurso da mestria e menos ainda agenciando o mestre para que lhe diga algo de sua verdade. A posição do sujeito em que passa o discurso do analista é a de poder se deixar ser agenciado por aquilo que o causa. Tendo o saber no lugar da verdade, o fazendo um saber não-todo, impossível de alcançar uma significação última. Restando traços daquilo que em algum momento agenciava o sintoma, que marcam as pegadas do que um dia foi apenas sofrimento e que ali, no que do discurso do analista aponta, é pura invenção.

Termino com a poesia de Antônio Cícero:

Inverno

No dia em que fui mais feliz
Eu vi um avião
Se espelhar no seu olhar até sumir
De lá pra cá não sei
Caminho ao longo do canal
Faço longas cartas pra ninguém
E o inverno no Leblon é quase glacial.
Há algo que jamais se esclareceu:
Onde foi exatamente que larguei
Naquele dia mesmo o leão que sempre cavalguei?
Lá mesmo esqueci
que o destino
sempre me quis só
no deserto sem saudades, sem remorços, só
sem amarras, barco embriagado ao mar
Não sei o que em mim
Só quer me lembrar
Que um dia o céu
Reuniu-se à terra um instante por nós dois
Pouco antes do ocidente se assombrar

REFERÊNCIAS BIBLIOGRÁFICAS

- LACAN, J. (1973), L'Etourdit. In *Outros Escritos*. Rio de Janeiro: Jorge Zahar, 2003.p 478.
- FREUD, S. (1910). El Psicoanalisis “Silvestre” In:Obras Completas de Sigmund Freud. p. 1573. Madri: Editorial Biblioteca Nueva, 1981.
- FREUD, S. (1916/17). El sentido de los síntomas In:Obras Completas de Sigmund Freud. p. 2282. Madri: Editorial Biblioteca Nueva, 1981.
- FREUD, S. (1898-9/00). El Elaboracion Onírica In:Obras Completas de Sigmund Freud. p. 516. Madri: Editorial Biblioteca Nueva, 1981.
- RABINOVITCH, Diana – L'Etourdit. In Corrélats, France, février, 2004, numéro 2/3 – Philosophie, Psychanalyse, Médecine, Psychiatrie, p. 89.
- LACAN, J. (1973), L'Etourdit. In *Outros Escritos*. Rio de Janeiro: Jorge Zahar, 2003.p 492.
- LACAN, J. (1973), Televisão. In *Outros Escritos*. Rio de Janeiro: Jorge Zahar, 2003.p

514.

- LACAN, J. (1958), O Seminário – livro 5: As Formações do inconsciente. Rio de Janeiro: Jorge Zahar, 1999.p 103.
- BADIOU, Alain, Formules de “L’Étourdit”, in Il n’y a pas de rapport sexuel – deux leçons sur “L’Étourdit” de Lacan, ouvertures Fayard, France, 2010, p.116
- LACAN, J. (1973), Radiofonia. In *Outros Escritos*. Rio de Janeiro: Jorge Zahar, 2003.p 424.
- BADIOU, Alain, Formules de “L’Étourdit”, in Il n’y a pas de rapport sexuel – deux leçons sur “L’Étourdit” de Lacan, ouvertures Fayard, France, 2010, p.109
- RABINOVITCH, Diana – L’Etourdit. In Corrélat. France, 2004, numéro 2/3 – Philosophie, Psychanalyse, Médecine, Psychiatrie, p. 94.

Défaire par la parole ce qui s'est fait par la parole

Bernard Lapinalie

Ce titre est extrait de la première leçon du séminaire *Le moment de conclure*, le 15 nov.77, et Lacan y rappelle encore que les fins de l'analyse n'ont qu'un médium : la parole, puisqu'il dit, je le cite : « *il n'y a que des supports multiples du langage qui s'appellent la langue, et ce qu'il faudrait bien, c'est que l'analyse arrive, par une supposition, à défaire par la parole ce qui s'est fait par la parole* ». « Défaire et faire » étant les mêmes termes qu'il emploie pour ses nœuds ; et pourtant on pourrait croire la phrase directement extraite de *Fonction et champ de parole et du langage en psychanalyse* en 1953. Ma question est donc simple : Avec *la langue*, l'écriture, ses nœuds, son réel, Lacan a-t-il opéré un changement majeur dans la fonction de la parole en psychanalyse ?

« Ce qui s'est fait par la parole », pour tous :

Lacan l'a dit dès *Fonction et champ de parole et du langage* : Le rapport, la jouissance comme telle, est interdit aux êtres qui parlent. Il ne le dit pas comme ça, mais on doit le déduire parce qu'il va montrer que toute parole en fonction a une *structure* de parole vide, au sens où elle ne peut en aucun cas être complémentée : ça interdit le rapport. Elle ne pourra jamais être complémentée parce que la réponse est déjà là incluse dans son énonciation ; mais réponse inaccessible au sujet qui parle, comme nous allons le montrer.

Alors, comment Lacan le dit-il en 53 ? Il affirme que « *toute parole appelle réponse* », ce qui semble logique, sinon on ne parlerait pas ; et nous notons que c'est un cas où la parole (S1) et la réponse appelée (S2) semblent faire chaîne. Il reviendra sur cet appel de réponse dans « *L'étourdit* » en précisant que tout dire est de demande, sauf celui de l'analyste. Mais en 53 il ajoute aussitôt que, lui, va montrer autre chose – et c'est là que je veux mettre l'accent - disant : « *qu'il n'est pas de parole sans réponse, même si elle ne rencontre que le silence pourvu qu'elle ait un auditeur, et c'est là sa fonction dans l'analyse* (ce qui nous incite à être attentifs) ».¹ Répète-t-il simplement ce qu'il vient de dire, « que toute parole appelle réponse » ? Eh bien non, et il va expliciter, quarante pages plus loin, comment nous devons entendre cette structure inédite : « *il n'est pas de parole sans réponse* », signifie que « *la réponse appelée est toujours subjectivement déjà incluse dans la parole qui l'appelle* »². La réponse appelée est donc toujours déjà là, interne à la parole qui s'énonce (S1), MAIS comme un savoir (S2) inaccessible au sujet qui l'énonce. C'est ce qui fait la structure vide de toute parole pour Lacan - vide au sens où le sujet est primordialement dépossédé du savoir de la réponse qui le cause, et qui le fait causer. Autant dire qu'il y a déjà un savoir sans sujet. Et il me paraît essentiel de noter ici, qu'en 53, la parole selon Lacan ne présente pas une structure binaire (vide/pleine, question/réponse), mais bien une structure ternaire – pas sans le tiers élément « réponse ».

Conséquences : Qu'est-ce que ça introduit dès 53 ?

1/ « La réponse déjà incluse dans la parole qui l'appelle », la réponse cause, ça

¹ Jacques Lacan. *Ecrits*, « Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse », Paris, Seuil,

p.247

² Ibid, p.298

introduit un « ça parle », soit la notion de l'Ics, d'un Savoir Ics. Mais aussi la question de savoir « qui parle la réponse » incluse dans la parole émise, soit la notion de l'Autre lacanien avec la barre dont il l'a frappé.

2/ En 53 la parole ne fait donc pas chaîne (S1-S2) avec la réponse qu'elle appelle ! Il y a même du S2 (savoir) déjà là, inclus dans le S1 énoncé où le sujet se représente ; autant dire « un savoir sans sujet » bien avant les années 70.

3/ Dans la libre association, c'est donc la réponse qui est mise aux commandes.

4/ Et puisqu' « *il y faut un auditeur* », ça introduit que l'analyste fait partie du concept de l'Ics – et ce 11 ans avant *Position de l'Inconscient*. Du coup l'analyste est responsable de l'Ics ; il a la charge de l'Ics du patient. Ca ne le réduit donc pas à une position de présence passive, mais bien active, annonçant l'acte analytique (différence absolue avec le psychothérapeute)

Lacan le dit dès 53, mais qu'est-ce qui le prouve ?

A ce point, nous avons en effet un problème, car tout ceci pourrait ne reposer que sur un postulat théorique de Lacan.

Mais c'est bien de la clinique, de la psychose, que vient la preuve ; on peut en effet voir le psychotique au travail de négativer cette fonction de la parole, de négativer la « faute de réponse » en marche :

- Ce fut évident lors d'une supervision dans un Institut Médico Educatif, à propos d'un pensionnaire âgé de 17 ans qui déroutait ses éducateurs : Lorsque les éducateurs deviennent trop présents pour Jérôme, il va les questionner : Tu es mon père ? C'est quand la foire ? Où elle est Léa ? Questions ciblées pour chacun, et dont tout indique qu'il a déjà les réponses ! D'ailleurs il ne s'intéresse aucunement aux réponses, et finit par s'en aller enfin apaisé. Que montre-t-il ? Lorsque la fonction de la parole s'impose à lui du fait de ces parlants trop réels pour lui, il entre soudain dans la parole, mais c'est pour en annuler la fonction dans une manœuvre où il a déjà barre sur la réponse à sa question. Il montre ainsi la structure, en incluant une réponse à sa parole, sauf qu'il s'en fait l'auteur en l'ayant anticipée. On peut dire qu'il réalise ainsi une parole réellement pleine, qui ici fait rapport, et ce, contre la structure. Ses interventions reviennent à annuler l'autre qui parle. C'est son traitement intime.

Les éducateurs ont d'ailleurs remarqué combien Jérôme, à contrario, est à l'aise avec ces vivants non parlants que sont les chevaux. On voit que l'intérêt de ces repérages théoriques est pratique, et même nécessaire pour l'interprétation, y compris dans la psychose.

On pourrait aussi évoquer ceux qui anticipent le trou, telles certaines personnes surendettées : Mme X témoigne ainsi de sa culpabilité, ici réelle, chaque fois qu'elle creuse et accroît le trou de son endettement. Elle aussi annule la fonction de la parole : elle prend barre sur le trou, sur la faute de réponse, en se faisant l'auteur de sa dette au symbolique ; et chez elle on peut entendre, non pas la faute au nom du père, mais la faute réelle avec sa pente mélancolique toujours possible dans la psychose. ; et ici on peut entendre, non pas la faute au nom du père, mais la faute réelle avec sa pente mélancolique toujours possible dans la psychose.

On peut entendre que la réponse déjà incluse dans la parole d'un sujet, c'est un savoir sur l'essence de son être, mais qui lui demeure interdit : C'est un « oui, tu es » qui engage le sujet dès qu'il l'ouvre, mais d'emblée sur un vide : d'où la panique de cet analysant, non pas qu'une femme lui réponde « non » comme il le croit, mais bien qu'elle lui réponde « oui ». D'où également l'errance schizophrénique. D'où à l'autre extrême, la réponse anticipante paranoïaque, construite comme une mission ou une signification absolue.

Quant au névrosé, il y a bien l'orientation de la fonction paternelle, mais, castration du père oblige, l'analyse montre que le sujet va habiter la parole vide de son être avec son fantasme et son symptôme. Et c'est ce que Lacan appelle « *réalisation* de la parole pleine », selon ma lecture.

« La réalisation de la parole pleine et la relation qu'elle constitue »³

On a souvent interprété *la parole pleine* selon Lacan comme une erreur mettant trop l'accent sur le symbolique, et qu'il aurait ensuite corrigée, parce qu'elle serait *pleine* de la vérité retrouvée du sujet. Ceci s'appuie essentiellement sur ce propos de 53 : « *L'Ics est ce chapitre de mon histoire marqué par un blanc, mais la vérité peut être retrouvée* » – négligeant la suite « *le plus souvent déjà elle est écrite ailleurs* ».

Selon ma lecture, ce que Lacan appelle dans ce texte « *réalisation de la parole pleine* », c'est plutôt l'habitat de la parole vide qu'un sujet réalise avec son symptôme. Il me semble qu'on peut le lire : déjà, du fait que cette parole pleine, Lacan l'introduit comme étant moins « *ingrate* »⁴ que la parole vide. *L'ingratitude* c'est quand la reconnaissance attendue n'est pas obtenue, mais pas seulement au sens symbolique ; gratitude et ingratitude comportent une dimension de manifestation réelle. Façon de dire de Lacan, qu'avec la seule structure vide de la parole, l'ingratitude est assurée, et que le sujet n'obtient pas la reconnaissance, l'identité attendue. C'est pourquoi il y faudra la réalisation de la parole pleine, c'est-à-dire le symptôme qui va suppléer au vide structurel de la parole. Ce sera d'ailleurs le chemin de l'analyse. Lacan confirme encore en précisant que, dans l'analyse, la parole pleine commence avec l'interprétation⁵. Or, ce qui est à interpréter selon Lacan, c'est ce qui se manifeste de parole liée à la jouissance, dans le transfert - ce qui réfère chez lui au symptôme.

Alors, si ce qui s'est fait pour tous c'est la structure vide de la parole, on devrait ajouter que « ce qui s'est fait de *singulier* par la parole », c'est la parole pleine ; tout sujet se trouvant obligé d'en passer par le fantasme et le symptôme pour parer au trou du symbolique, au rapport qu'il n'y a pas.

L'exemple de parole pleine : « *tu es ma femme* »⁶ est éclairant dans ce texte. En effet, Lacan ne le réduit pas au jeu de dupes où le sujet recevrait de l'autre son propre message sous une forme inversée ; sinon il n'y aurait pas d'analyse possible. Il montre au contraire que pour se réaliser comme « *homme du conjugo* » dans une parole pleine, le sujet doit répéter la structure vide de la parole, puisque la réponse sur son être homme, il la met chez sa partenaire (qui bien sûr n'a pas la réponse) « *en l'investissant d'une réalité nouvelle* » - dit Lacan. C'est donc ici le sujet qui modèle l'autre, et pas le message de l'autre qui le détermine. Lacan indique qu'il y a un choix forcé pour tout parlant, mais aussi qu'il y a un savoir faire et une responsabilité côté sujet (fantasme et symptôme). Et c'est bien ce qui fait le possible d'une psychanalyse, comme son éthique.

Si on a encore un doute, il est remarquable de voir Lacan reprendre cette question le 15 mars 1977 pour, dit-il, l'éclairer. Je le cite⁷ : « *La parole pleine c'est une parole pleine de sens. La parole vide c'est une qui n'a que de la signification* » -

³ Jacques Lacan. *Écrits*, « Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse », Paris, Seuil, p.254

⁴ Ibid, p.254

⁵ Ibid, p.254

⁶ Ibid, p.298

⁷ Jacques Lacan. Le séminaire, *l'insu que sait de l'une bêvue s'aile a mourre* , leçon du 15 mars 77, éditions AFI

c'est l'inverse de ce qu'on a souvent retenu de 53. Lacan s'explique : « *La signification n'est pas du tout ce qu'on croit. La signification c'est un mot vide* » Et il illustre le mot vide par l'amour : « *l'amour ça n'est qu'une signification, alors que le désir a un sens* ». Or le désir implique la castration, l'absence de rapport sexuel, et le symptôme qui y supplée – ajoutons, le symptôme plein de sens – au sens où Lacan dit le 15 mars 77 que « *Le symptôme est la seule chose vraiment réelle, c'est à dire qui ait un sens, qui conserve un sens dans le réel.* »

Demandons-nous ce que serait, **chez l'enfant**, ce passage de la parole la plus ingrate (vide) à la parole moins ingrate (pleine) ? Je crois simplement que le petit sujet, s'il est d'abord parlé, va entrer dans la parole, dans la demande : ses appels devenant « *appel à la vérité dans son principe à travers quoi vacilleront les appels de besoins* »⁸ - n'est-ce pas ce qu'il redira en 1960 ? : « *pour que le sujet fasse son entrée dans le réel, il faut qu'au besoin s'ajoute la demande, cependant que le besoin devient pulsion...* »⁹ ; d'où un dérèglement de jouissance et la mise en route du partenaire fantasmatique et symptomatique. Et c'est bien ce qui va se répéter dans l'analyse.

Voilà pour « ce qui s'est fait par la parole » en 1953, selon ma lecture bien sûr.

En 1977, depuis *Le savoir du psychanalyste*, Lacan a ajouté *lalangue*

Lalangue qui est au cœur de l'Inconscient et du symptôme. *Lalangue* ne réfute pas la parole pleine comme suppléance par le symptôme, au rapport qu'il n'y a pas, mais elle l'éclaire. Ce séminaire 77/78, c'est pour Lacan *Le moment de conclure* sur sa réponse déjà là en 1953, pas encore accessible, mais enfin éclairée par la *lalangue*. Il y a le chemin parcouru, mais, comme pour la fin d'une analyse, c'est un véritable renversement qui s'opère, et réordonne sa thèse de 53 – ou plus exactement la formation d'une bande de Moebius :

En 77 il n'y a plus le langage : « *le langage ça n'existe pas* », mais il y a toujours la parole : « *il n'y a que des supports multiples du langage qui s'appellent lalangue...* »¹⁰ - *lalangue* que l'on a, faite de Uns à la fois de l'Autre et du sujet à son insu, primordialement hors sens et indécidables, mais qui lui donnent une identité singulière et stable, venant répondre à certaines zones d'ombre laissées en 1953 :

Notamment à cette question clinique que connaissent bien ceux qui s'occupent d'enfants : Qu'est ce qui est du sujet ou de l'Autre dans la formation de l'Inconscient et des symptômes ? Quelque chose des parents que l'on a, n'étant pas sans avoir joué un rôle dans notre devenir singulier ; pas tant du côté des signifiants ou idéaux des descendants, que d'une jouissance qui leur est propre : Et *lalangue*, nous dit Lacan, c'est un mixte, à la fois de l'imprégnation du sujet par l'eau du langage de l'Autre avec ce qu'elle véhicule de jouissance, et à la fois des débris qui en sont filtrés et prélevés par le sujet, à son insu.

Alors, je me suis demandé pourquoi Lacan disait-il que c'est « **par une supposition** » qu'il faudrait défaire par la parole ce qui s'est fait..? Parce que, me semble-t-il, ce qui s'est fait par *lalangue* chez le névrosé – savoir imprenable - ne peut jamais être que supposé ; et ce qui (se) défait aussi. Et, même dans ce qu'il a de plus réel, de plus stable – son symptôme, en tant qu'il conserve un sens, fût-ce dans le réel - le sujet ne sera jamais que supposé, y compris à la fin de l'analyse.

Quant à défaire ce qui s'est fait par la parole, Lacan propose en 77 l'équivoque contre le savoir indécidable de *lalangue* au cœur du symptôme.

Pour conclure, je retiendrai volontiers la façon légère, et qui peut nous alerter,

⁸ Ibid, p.248

⁹ Jacques Lacan. *Ecrits*, « Remarque sur le rapport de Daniel Lagache », Paris, Seuil, p.654

¹⁰ Jacques Lacan. Le séminaire, *Le moment de conclure*, leçon du 15 nov.77, éditions AFI

dont Lacan rappelait ce 11 avril 78 « *que cette langue il l'avait écrite en un seul mot dans le dessein d'y faire sentir quelque chose* »¹¹. N'est-ce pas ce qu'on ne peut pas dire, que l'on veut parfois faire sentir ?

¹¹ Jacques Lacan. Le séminaire, *Le moment de conclure*, leçon du 15 nov.77, éditions AFI

Au risque de la psychanalyse

Lydie Grandet

• Aurélie me dit d'emblée : « Moi, je ne viens pas pour faire une analyse ! » Elle est « au fond du seau », son mari l'a quittée après 25 ans de mariage et 4 enfants ; elle demande : « Comment faire pour rebondir ? Je n'arrive pas à y croire, je garde toujours espoir...Je me dis qu'il va se ressaisir...» Cette battante à qui la vie a souri jusque là, ne peut ni comprendre ni admettre ce qui lui arrive. La situation confortable de son mari lui a fait renoncer à sa carrière et son temps se partage entre ses activités d'épouse et mère et ses responsabilités dans la cité. Elle ressasse tout ce qu'elle perd, cette vie familiale et sociale satisfaisante, sans accrocs, lorsque, à un léger mouvement de surprise de ma part, elle s'arrête ; elle vient de parler de moments plus difficiles, « bien sûr, comme dans tous les couples...» où elle s'était entendue lui dire « Je crois que je ne t'aime plus ! » « J'étais resté interloquée –ajoute-telle- il n'avait pas du tout réagi ! Comme si je n'avais rien dit... » Elle associera alors sur ce qui a fait rencontre pour eux : geste professionnel qu'il devait accomplir pour la première fois et pour lequel elle l'avait guidé et accompagné.

Ce premier entretien a ouvert pour elle un « Que suis-je pour lui ? » qui, en la décalant de l'idéal auquel elle s'est accrochée, interroge autrement le moment qu'elle traverse et la part qui est la sienne. Fera-t-elle le saut vers l'analyse ?

• Barbara a pris contact suite à son déménagement afin de poursuivre un travail entamé ailleurs, auprès de quelqu'un qui lui avait dit : « Je ne vous conseille pas de vous allonger si on vous le propose ! » Elle parle avec prudence, cherche ses mots et témoigne de peurs qui ne la quittent pas : peur d'être agressée dans la rue, peur de parler, peur d'être mal jugée, peur qu'on lui retire sa fille, peur de ce compagnon qui peut être insistant, jusqu'au harcèlement parfois et qui, à d'autres moments, l'ignore totalement, l'oublie... Elle a constamment une « barre au ventre qui la réveille la nuit » et elle traverse la vie en catimini, se faisant la plus discrète possible. Sa venue au monde s'est produite dans la terreur, terreur de la guerre civile qui l'a déchirée entre sa nounou et ses parents, lui laissant pour tout souvenir, à 6 ans, une traversée en bateau qu'elle ne voulait pas prendre et l'envie de se perdre dans la foule, rester à quai en regardant ses parents s'éloigner.

Ce sont ces terreurs, ses erreurs, ses errances qu'elle a déclinées dans le déroulé de son analyse. Plusieurs mois après que nos rencontres aient cessé, elle prend rendez-vous pour témoigner combien les contingences de la vie viennent de lui donner occasion de mesurer les effets de sa cure ; elle a pu ainsi vérifier la coupure que la cure lui a permis d'opérer d'avec son « t'es erreur ! »

Ces deux fragments cliniques introduisent ma question : en quoi le réel déjà là lors d'une première rencontre avec un patient convoque l'analyste ?

Le titre « Au risque de la psychanalyse » m'est venu tandis que je lisais « Au risque de la topologie et de la poésie »¹ de M. BOUSSEYROUX, dont A. NGUYÊN a écrit la préface. Lors de sa présentation à Toulouse, M.B. commentait le « risque absolu » dont parle Jacques Lacan quand il le réfère à l'acte analytique ; le risque absolu n'est pas un « risque tout », bien plutôt un « risque pas-tout », « tout » étant ce que suscite l'objet a : point qui oblige à différencier l'objet a et ce qu'il en est du réel.

Je voudrais donc interroger ce qui distingue la présence « *du* » psychanalyste et

¹ Michel Bousseyroux – Au risque de la topologie et de la poésie Elargir la psychanalyse (Eres)

ce, dès le temps des entretiens préliminaires. Nous savons aujourd’hui l’importance que Lacan accordait aux entretiens préliminaires, dont il faisait une condition d’entrée dans l’analyse.² Si les symptômes peuvent être considérés comme ayant valeur de vérité, Lacan souligne deux points :

- en aucun cas, la vérité ne se confond avec le symptôme ; « L’être parlant, c’est d’être parlant –excusez-moi du premier être- qu’il vient à l’être, enfin qu’il en a le sentiment. Naturellement, il n’y vient pas, **il rate** ».
- « Pour traduire le symptôme en une valeur de vérité, nous devons ici toucher du doigt ce que suppose de savoir chez l’analyste le fait qu’il faille bien que ce soit **à son su** qu’il interprète »³

Grâce à la fonction de la parole, traduisant la valeur de vérité du symptôme, pourra s’aborder le champ du langage, constitué de lalangue, champ de jouissance concernant le réel. Lacan prend soin de préciser que « cet abord n’est pas de connaissance, plutôt quelque chose comme **l’induction** [...] de quelque chose qui est tout à fait réel. » Ce quelque chose tout à fait réel, c’est la castration, celle que véhicule le N.R.S., qui n’a dimension que de lalangue. Dans cette même séance du 2 /12/71, Lacan affirme qu’il a tranché : « le point-clef, **le point-nœud**, c’est lalangue et dans le champ de lalangue, l’opération de la parole» qui assure la dimension de vérité de la relation à la jouissance, même si elle ne peut la dire complètement. Elle mi-dit cette relation en forgeant du semblant, semblant qui organise le rapport de l’être parlant avec son corps, semblant d’homme ou de femme. La question alors consiste à savoir comment le discours a attrapé le corps. C’est bien pourquoi Lacan nous indique que, lorsqu’il reçoit quelqu’un la première fois « ce qui est important [...] c’est la confrontation de corps. C’est justement parce que **ça part de cette rencontre de corps** qu’il n’en sera plus question à partir du moment où on entre dans le discours analytique. »⁴ Si la parole articule ce qui est dit dans ce qui s’entend, il reste, oublié, le fait qu’on dise : « Qu’on dise, comme fait, reste oublié derrière ce qui se dit » Le dire a pour effet la constitution du fantasme, « c’est-à-dire le rapport entre l’objet a qui est se qui se concentre de l’effet du discours pour causer le désir et ce quelque chose qui se condense autour, comme une fente et qui s’appelle le sujet. »⁵ Ceci pourrait nous introduire aux deux formes de fins de la cure dont parle M. BOUSSEYROUX dans l’ouvrage déjà cité et auquel je vous renvoie :

- la fin telle que Lacan l’amène en 71 dans l’Etourdit, conforme à celle de la Proposition d’octobre 67 « une fin par le manque qu’est la cause du désir » et qui requiert le deuil de l’analyste-objet a ;
- et la fin dans la préface à l’édition anglaise du séminaire XI, « fin pensée comme fin par le manque du manque qui fait le réel »⁶ Ici Lacan situe la passe ; « Je l’ai laissée à la disposition de ceux qui se risquent à témoigner au mieux de la vérité menteuse. Je l’ai fait d’avoir produit la seule idée concevable de l’objet, celle de la cause du désir, soit de ce qui manque. Le manque du manque fait le réel qui ne sort que là, bouchon. »⁷

Le manque du manque, c’est ainsi que Lacan a défini l’angoisse dans le séminaire X. M. B. nous fait remarquer que bouchon du réel peut s’entendre de deux façons : réel bouchant ou réel bouché. Le réel bouché c’est lorsque « le symptôme en

² Jacques Lacan – Le savoir du psychanalyste (2 décembre 71)

³ Ibid. (c’est moi qui souligne)

⁴ Jacques Lacan – Séminaire XIX ...Ou pire (Seuil) p. 228

⁵ Ibid. p.230

⁶ Michel Bousseyroux – op. cit. (p .264)

⁷ Jacques Lacan – Préface à l’édition anglaise in Autres Ecrits (seuil) p. 573

tant que bouchon manifeste l'ICSR » tandis que le réel bouchant via l'angoisse, c'est l'avènement du réel comme occupant le corps. »⁸ C'est aussi le temps du réveil au réel qui peut ouvrir à la satisfaction de fin. Que Lacan nous ait laissé à disposition la passe, pour ceux qui se risquent à témoigner au mieux de la vérité menteuse est une chance pour la psychanalyse en devenir, chance de risquer le pas-tout!

J'ai souligné en début de ce travail, pour l'analyste, « qu'il faille bien que ce soit à son su qu'il interprète », je le mets en lien avec la marque : « l'analyste doit la marque porter ; à ses congénères de savoir la trouver » de la Note italienne et je vous renvoie au texte d'A. NGUYÊN dans WUNSCH N° 11 : « marque qui est marque de la division du corps et de la jouissance. Ce « devoir » porte une implication éthique et une implication logique pour que la condition de rebut soit nécessaire et suffisante. » Si le discours analytique existe, nous dit Lacan, c'est parce que « l'analyste, en corps, installe l'objet à la place du semblant [...] il suffit que l'analyste dans sa fonction **ne sache pas** – je veux dire, **en corps-** en recueillir assez de ce qu'il entend de l'interprétant qu'est celui à qui il donne la parole sous le nom d'analysant, pour que le discours analytique [...] rentre dans l'armature des bons sentiments. »⁹

⁸ Michel Bousseyroux op. cit. p. 269

⁹ Jacques Lacan - ...Ou pire op. cit. P. 232

A la manera de

Rosa Roca

La continuación de un acto finalizado, solo puede ser su escritura y el dispositivo del Pase está pensado para la escritura del final de análisis. La finalidad del Pase es aislar lo que concierne al discurso analítico, y si lo que concierne a un discurso es lo que este discurso produce, lo que produce el discurso analítico son S1 fuera de cadena, fuera de sentido, letras en definitiva. ¿Qué podemos hacer con las letras sino escribir? Pero ¿Cómo escribir de tal manera que el sentido de la escritura no venga de nuevo a velar la falta?

El trabajo que presento hoy, pretende dar una respuesta a por qué Lacan toma como modelo, para su proposición del Pase de la Escuela, el chiste tal y como lo elaboró Freud.

En el texto de Freud sobre el chiste encontré, no una, sino varias respuestas que, ahora, someto a vuestra consideración.

Hay que tener en cuenta que solo en la articulación escrita algo puede dar testimonio de lo real. Puede hacerlo porque en la letra el significante muestra una precipitación materializada en la falta de sentido por la cual el sujeto puede tener acceso puntual a lo real.

En psicoanálisis, entonces, contamos con la escritura cuando se trata de hacer pasar lo real, pero hay que especificar de qué escritura se trata ya que no es aquella en la que se puede leer el sentido sino aquella que haciendo “bricolage” con las letras permite la resonancia de un vacío de sentido.

El sueño es escritura, señalan Freud y Lacan. Freud hace de esta escritura la vía regia de entrada en el inconsciente. Pero el sueño es una escritura, nos dice, que escribe el sentido, el sentido sexual, el sentido que vela el ombligo del sueño y que permite dormir. Obedece al deseo de dormir.

Pero en Freud también encontramos una escritura diferente, una escritura que juega con la falta de sentido haciendo de ella su núcleo. Se trata del chiste.

El chiste es también una escritura, pero en ella no está en juego el sentido, sino su falta. La escritura en el chiste, a la manera del baile de Uzume, hace resonar el vacío en el que consiste el inconsciente, poniendo de manifiesto que no es que el sentido sea sexual sino que el sentido ocupa el lugar de la falta de relación sexual. Por consiguiente, si eliminamos el sentido nos enfrentamos a esa falta. ¿Pero que nos empujaría a eliminar el sentido que, no olvidemos que está ligado a una satisfacción (fálica) si no fuera porque podemos alcanzar otra satisfacción que no está anclada en el mismo? La respuesta de Freud es clara: el placer del juego de palabras actúa como prima de atracción, ya que recupera una satisfacción infantil que no obedecía a ninguna necesidad, por lo que se trata, podemos decir, de una “complacencia desinteresada”, aquella, por otra parte, en la que se apoya la experiencia estética.

En la medida en que el chiste hace resonar el inconsciente, poniendo de manifiesto su vacío, Lacan lo toma como modelo de la interpretación analítica que apunta a la reducción del sentido (tv-L'etourdit). Pero también lo toma como modelo en su proposición de Pase de la Escuela:

“[¿Quién se dará cuenta que mi proposición se ordena por el modelo del chiste, por el papel de la dritte Person?] (Discurso a la EFP, en Autres écrits, pág 265, ed.Seuil. París)

Lo singular en la composición de la estructura del pase es el pasador. Que en un proceso de nominación haya candidato y jurado, es lo habitual, pero que entre estas dos instancias se introduzca una tercera, no solo es una singularidad sino que plantea una pregunta ¿por qué?.

Una posible respuesta es que con la introducción de ese elemento discordante cuya función es la de ser placa sensible que registre la posible escritura de una luz que ilumine las sombras de lo real en juego, Lacan apuesta a la posibilidad de que un análisis no se quede en el ámbito de una subjetividad que se rebela contra toda evaluación, sino que pueda trascender a lo social, es decir que algo se pueda decir de lo supuestamente inefable para que el discurso analítico ocupe el lugar que le corresponde.

A continuación expondré mis respuestas a por qué Lacan toma como modelo del Pase la estructura del chiste elaborada por Freud, sugeridas por la lectura de “El chiste y su relación con el inconsciente”

1- Porque el proceso estimulado por el chiste en el oyente reproduce lo que antes ha tenido lugar en el autor, pero sin gasto. El autor, si tiene un gasto ya que tiene que vencer un obstáculo interno.

2- Porque un chiste aunque ya esté elaborado en la primera persona, no concluye su proceso psíquico hasta que es relatado a un tercero.

Eso quiere decir que si bien un análisis a concluido en la primera persona, se continúa en su testimonio y así cierra el ciclo. Se trata de un proceso social, lo cual pone en su lugar “el autorizarse a sí mismo” ya que implicaría también un reconocimiento externo.

3- Porque ese tercero no puede ser cualquiera, ha de ser un sujeto cuya “sensibilidad” sea semejante a la del narrador.

4- Porque en el chiste se hace pasar algo que en la estructura no es lenguaje sino goce.

5- porque el chiste es una escritura particular, una escritura que pone de manifiesto la resonancia de la palabra, es decir, su vacío y su falta de sentido.

6- Porque la finalidad del chiste es la satisfacción, pero una satisfacción no fálica, no semiótica, no ligada al sentido, sino unida íntimamente a la falta de sentido, a la letra. Se trata de la satisfacción que el niño obtiene del juego de palabras anterior a que éstas tengan sentido. Juego infantil satisfactorio rescatado de sus orígenes, es decir, del momento en que el sujeto empieza a ser capturado por el lenguaje, captura ésta que siempre es traumática para un sujeto.

El chiste busca extraer placer de la propia actividad del aparato anímico que si bien es una actividad dedicada a mantener su homeostasis, puede ser en sí misma fuente de placer. Utiliza el proceso inconsciente para alcanzar una satisfacción ya conocida y ahora vedada: la del sinsentido.

7- porque esta satisfacción que Freud llama preliminar, se puede poner al servicio de las tendencias. El chiste se pone al servicio del sujeto para esquivar una dificultad.

A la entrada del análisis se busca la verdad, pero la meta del análisis es reducirla a la ficción que es. El chiste da su apoyo a dicha reducción. La verdad es uno de los nombres del Otro que el chiste sabe socavar como nadie. En el chiste tendencioso siempre está en juego la destitución del Otro.

8- Porque el chiste utiliza el trabajo del inconsciente para su propio interés: el chiste consiste en que un proceso psíquico se sumerge por un momento en el inconsciente para salir un momento después transformado en chiste. El contenido del chiste no es inconsciente, es su forma la que lo es. No es una emergencia del

inconsciente, una manifestación, sino algo que utilizó el proceso primario para obtener así una satisfacción. Como dice Lacan en TV, el chiste le gana la mano al inconsciente.

9- Porque si bien, el sujeto, como dice Freud en su texto sobre el chiste, tiene horror a enfrentarse a lo sexual sin disfraz, el chiste permite soportar lo obsceno (la otra escena, traduce Lacan). Permite enfrentarse al horror a saber que no es otra cosa que soportar lo sexual sin disfraz. El disfraz de lo sexual es el sentido, el sentido sustituye a lo sexual que falta y lo sexual que falta es la relación.

10- Porque lo que hace pasar el chiste en su falta de sentido, es un “goce otro” que el del sentido. Se cree, erróneamente que el chiste hace pasar un sentido diferente apoyándose en un equívoco, pero lo que realmente hace pasar es la falta de sentido, dado que es esta falta, y no el sentido, la que tiene obstaculizado el paso. Claro está, que el sentido enseguida se restituye, gracias también al equívoco, velándose de nuevo su falta.

11- porque la única posibilidad de acceso a lo real es la escritura, pero no cualquiera, se trata de la escritura que no se presta a la lectura, que no se presta a la interpretación porque se ha desembarazado del sentido y así puede jugar con la letra. Un chiste puede resonar o no en el otro, si resuena entonces funciona pero nunca es interpretado sino a costa de perderse como chiste. Esto último muestra que no es el supuesto sentido del chiste el que hace reír.

12- Porque el chiste pone en juego una atención que permite la sorpresa. En el chiste uno se prepara para lo inesperado. Saber que en el chiste se trata de la espera de lo inesperado, es saber lo que significa esperar.

En un análisis se aprende mucho del funcionamiento del inconsciente pero eso no basta para finalizarlo. El final de análisis consiste en la caída del SsS que es puerta indispensable para la aparición del deseo del psicoanalista. Esta aparición va a la par de un cambio de discurso, nuevo discurso en el que la falta ocupará el lugar del semblante amo. La identificación que se juega ya no es la identificación ideal al S1 sino a la falta. Esta operación se da en el sujeto que llega al final, pero como en el chiste el proceso no queda concluido hasta que se testimonia de ello en el dispositivo del Pase ¿a quien?, ¿a un jurado que lo confirme?, no, a otro sujeto que, como la tercera persona del chiste, pueda hacer de “placa sensible” que recoja aquello que hace resonar su inconsciente, es decir, aquello que muestra el vacío, la falla en la que el inconsciente consiste.

En el dispositivo del pase el pasante testimonia de su experiencia, el pasador permite que ésta se aplane, que algo se escriba y el cartel vuelve a la elucubración, sin olvidarnos del AME que es el responsable de elegir la “sensibilidad” adecuada de la placa que permita la escritura.

Leslangues de l'analyse

Radu Turcanu

The Analysis, its Ends, its Ands. Sur la base d'un jeu de phonème et de lettre, j'ai choisi cette « édition » anglaise du titre de nos Journées Internationales pour compléter l'équivoque française sur le mot « fin » (terminaison et but). De plus, cette traduction est censée évoquer un autre couple rendu fameux par Lacan : *symptôme* (du côté des fins, comme *Ends*) et *sinthome* (du côté des suites, comme *Ands*). *Ulysse* et *Finnegan's Wake* de Joyce sont bien sûr les livres de référence ici, d'abord pour Lacan dans son séminaire sur Joyce, *Le sinthome* (1975-1976). Le second livre finit par le mot « the », qui reprend ainsi, d'une manière cyclique, le début, « riverrun », et rate ainsi, selon Lacan, l'effet de coupure et de saut dans la recherche de nouveau absolu dans la répétition, coupure qui aurait pu arrêter ce qui pourrait se prolonger à l'infini, à savoir l'association librement ficelée par Joyce à partir d'un nombre impressionnant de *lalangues*. Dans *Ulysses*, le mot qui arrête, paradoxalement, le chapitre fleuve de la fin du livre c'est *And*. La vraie fin se loge ainsi dans les suites, et les suites marquent une fin réelle.

Dans l'analyse, le passage de l'impuissance imaginaire, quête de sens et d'identité, à l'impossible réel, hors sens qui ex-siste au sujet, est une formule qui désigne, précise Lacan, la fin de ce qui était *in progress* dans le processus analytique. Cette fin est effective à condition qu'on y ajoute...la suite : le passage de l'impossible à la contingence. De l'impossible en tant que réel déduit de l'assumption de la castration, assumption non seulement comme roc, mais aussi comme nœud (borroméen), non seulement comme jouissance fixée dans le reste symptomatique, mais aussi comme *sinthome* qui relie cette jouissance « autistique » à un nouveau lien et discours, celui de l'analyste. A la contingence, lors d'un bon-heur de la rencontre, lorsque cette limitation du symptôme dans le *sinthome* rend l'impossible en question, le réel premier, celui du couple animé / non-animé, efficace, en tant que réel non seulement organique et biologique, mais aussi réel de la nomination.

Ce deuxième temps de la conclusion met donc le premier temps en position causale, d'agent ; par exemple, dans la transmission de l'efficacité de la psychanalyse. « La satisfaction qui marque la fin de l'analyse », affect « énigmatique », dans sa nouveauté et sa prestesse, devient ainsi opérante à partir d'une mise en acte et d'une mise au travail de l'inconscient, en tant qu'il est du réel et non plus de l'Autre. Pour l'analysant en fin de partie, l'analyse s'inscrit donc du point de sa conclusion : infinie ou finie, selon les termes de Freud ; analyse avec ou sans *E(A)nds*.

Pourquoi *leslangues*, au pluriel ? D'abord, pour rendre compte de ces deux moments logiques et distincts : fin et suites de l'analyse. Du côté de la fin (*End*), on peut évoquer comme visée la fin du sens du symptôme. C'est à dire la manière singulière de l'analysant de se désintéresser à la vérité-*varité* du symptôme. Cette *varité* n'est que la déclinaison infinie de significations qui à la fois se nourrissent et se tarissent dans le transfert, dont l'effet est la mise en acte de la pulsation de l'inconscient : fermeture et ouverture. Dans la cure, le sens erratique dont se nourrit le symptôme installé comme partenaire d'une jouissance substitutive pour le sujet (« the beginning of a long story »), est soumis à une logique du déchiffrage qui pousse l'analysant vers un processus de viddage de cette jouissance symptomatique.

Ce virage qui s'opère dans l'analyse, d'une fiction faible à une fiction nécessaire, permet ainsi *l'hystorisation* de la *fiction-story* du sujet. Il débouche sur la mise à nu, par le déchiffrage et l'interprétation, du trou dans la signification, côté Autre, et du vide dans le sens, côté symptôme. A chaque gain de sens est abolie ainsi une partie de la jouissance de

recel du symptôme, celle « qu'il ne faudrait pas », jouissance phallique *volée* à la jouissance pure du vivant, « celle qu'il faut ». La fin du sens du symptôme est donc synonyme du point d'arrêt dans le déchiffrage, une fois isolé dans la jouissance symptomatique ce bout de réel irrémédiablement réfractaire au sens, étranger au sujet et en discontinuité avec l'Autre. Le symptôme, tout en perdant lors de la cure analytique son caractère familier, de prochain du sujet, se présente ainsi à la fin comme quelque chose de plutôt « famillionnaire », lorsque c'est un signifiant nouveau qui désigne cette jouissance en suspens(e), jouissance qui se sépare du sujet (savoir sans sujet), mais aussi jouissance qui désigne *the individual*, l'OM, ou l'homme borroméen.

La partie analytique arrive ainsi à son terme au moment où le sujet se désolidarise du sens à donner à son symptôme. Une fois la quête du sens terminée, le sujet s'identifie, non pas dans son être, dont il n'y en a pas, si ce n'est par la parole et donc par le sens, mais dans son existence même de *parlêtre*, de vivant qui parle, à ce reste de jouissance qui ne passe pas au registre phallique, celui de l'inconscient chiffre. C'est d'ailleurs ce que l'analyse, une fois effectué le travail d'élagage qui porte à la fois sur le sens et sur l'être, peut apprendre à l'analysant, au-delà du fait de se déprendre de la *varité* du symptôme : que la partie de la jouissance restée hors du traitement par le sens, incarnée par l'analyste en position de semblant d'objet *a*, revient à tout sujet à la fin de son d'analyse.

Au fond, cette fin (*the End*) amène l'analysant aux confins de ce qui s'était inscrit pour lui sous la forme de *lalangue*. Frappe première sur le corps et marque de cette frappe dont l'agent est la racine même de tout signifiant ; agent secret, introuvable, qui se manifeste, pur *bon-heur* de la contingence, à chaque fois que le sujet butte sur le hors sens de la jouissance du symptôme. Comme la monnaie qui se frappe, se charge d'une insigne, le corps propre du vivant est d'abord frappé par un signifiant hors norme, hors-série : le Un du *Il y a de l'Un*, « seul réel qui vérifie quoi que ce soit », signifiant tout seul, hors chaîne. Cette marque du signifiant hors pair / père, impossible à localiser, à substantifier, est prise par la suite dans le jeu de la valeur et du chiffre, dans ce qu'on appelle la chaîne des signifiants. En fin d'analyse, cette marque primordiale est désignée par un signifiant nouveau déduit, dédit (selon l'effet de la *Versagung*) de tous les dits antérieurs de l'analysant. Il s'ajoute, ce signifiant nouveau, signifiant-lettre, à la satisfaction de la fin comme affect *énigmatique*, et, pourquoi pas, comme nouvel imaginaire, qui marque la fin de l'analyse.

Et les suites alors, *the Ands* ? Si c'est un bout de réel qui est dégagé à la fin, c'est plutôt l'efficacité de ce bout, sa position causale qui passe aux commandes dans les suites de l'analyse, ses *Ands*. Le réel comme cause a ici le (hors) sens précis de ce que la fin (*the End*) met au travail : le corps propre en tant qu'il est porté par une jouissance hors pair, là où régnait la vérité disant « Je ». Ce qui se transmet ainsi, le *sin* du « *sinthome* », c'est *lalangue* analytique, *lalangue* de l'hérésie, de l'RSI ; hérésie par rapport à l'emprise du corps propre dans le réseau de l'Autre. C'est en cela que le *sinthome* des suites, des *Ands*, est hérétique et non pas révolutionnaire ; ou, si l'on veut, c'est en cela que sa révolution est une érotique hors norme et hors loi symbolique. *Lalangue* de cette nouvelle (h)érotique, où *l'hénologie* de l'Un résonne sur le corps Autre, instaure un nouveau lien, à travers le discours de l'analyste ; un nouvel Imaginaire aussi, un corps *nouveau* on pourrait dire en tant que, au-delà de l'imaginaire qui le met à plat, ce corps est inconscient : réel.

Si la fin, en tant que *the End*, implique un désabonnement au sens inconscient, et par là une dé-fictionnalisation de l'Autre, les suites, *the Ands*, sont plutôt du côté de la dimension réelle du corps propre. Le désir n'est plus de l'Autre, et la jouissance non plus d'ailleurs. Car, cet Autre par rapport aux signifiants qui font chaîne, sur la trace du signifiant premier, est en effet le corps propre. Le corps en tant qu'il n'est pas joui ou qu'il ne jouit pas seulement en fonction, phallique, de l'Autre, mais en tant qu'il se jouit, en tant

que sa cause de jouissance est précisément son ex-sistence par rapport à l'Autre du signifiant.

Pour conclure, je fais l'hypothèse suivante : l'analyse sans fin et avec fin dont parle Freud, n'est-elle pas une manière de dire que l'analyse a une fin et des suites, an *End* et the *Ands* ? La fin de l'analyse, le the *End*, serait paradoxalement à mettre du côté de l'analyse sans fin. *Bye-bye papa, good job* ; et presque *bye-bye maman, welcome back lalangue*, maternelle. L'Autre peut continuer à blablater, ça ne compte plus, ça n'a plus de valeur. Ce deuil du semblant marque en effet la fin de partie avec l'Autre, mais aussi avec l'objet *a*. « Ce n'était que cela ». Le sujet est heureux de vivre. Mais c'est sans fin si cela reste sans suites. Le péché devient la pêche, mais il manque la perche. Avec la fin, the *End*, il reste encore à celui qui y est arrivé de se mettre à la disposition des autres, de *se donner* comme corps, par exemple dans le *setting* du discours analytique. Car, l'acte analytique est l'interprétation qui vient du corps, non pas en tant que langage du corps, mais comme *lalangue* de l'analyste, à savoir comme rapport propre de l'analyste à l'inconscient réel, faisant advenir chez l'autre, l'analysant, le Un tout seul du Y'a d'l'Un, localisé dans sa propre *lalangue* et qui fait frémir son corps propre à lui d'analysant. Ainsi, ce sont *leslangues* de l'analyse qui guident la cure vers un réel, celui du corps propre et de sa jouissance en suspens(e) qu'il ne suffit pas d'isoler, comme fin, mais qu'il s'agit de mettre an acte et au travail, comme suites.

Cet analysant que je vois depuis des années se plaint au début du fait qu'il ne peut pas approcher une femme s'il sent son odeur. *Odor di femina*, horreur de la femme, de l'étrangeté. Une histoire marquée par la présence de toutes ces femmes, à la ville comme à la campagne, qui éveillent ses sens à la présence du *territoire noir*. Jusqu'à, pour lui, faire appel à l'alcool pour vaincre sa terreur et aller vers l'autre sexe. Et puis, un jour, tout cela n'a plus de sens ; une femme n'a pas de *sens*. Son étrangeté est le corps qu'elle donne. Enthousiasmé, l'analysant veut même payer sa femme pour les « services » qu'elle lui rend. Il pense donc avoir fini son analyse, mais son corps le traîne encore aux séances. Il s'agit maintenant pour lui de passer du bout de réel dégagé *so far* sous la forme de *bits and ends*, petites choses de rien du tout qui mettent la jouissance phallique en suspens, aux suites. A la mise non seulement à nu, mais en acte, d'une la jouissance du corps apte à le rendre proprement Autre : jouissance en suspense. Et, pour lui, de se replacer ainsi autrement dans le discours de l'analyste.

La alegría del bien decir

Ana Alonso, Antonia M^a Cabrera,

M^a Luisa de la Oliva, Carmen Delgado et Trinidad Sánchez-Biezma de Lander

Redactora: M^a Luisa de la Oliva

Preguntarnos por las consecuencias de los análisis y sus finales, tiene que ver con la necesidad de verificar lo que Lacan teorizó a lo largo de su enseñanza en relación a cuestiones importantes y complejas que forman el armazón sobre el que reposa la Escuela. Una Escuela que tiene a su cargo garantizar a sus miembros, quienes a su vez la sostienen, y de cuya responsabilidad depende que el psicoanálisis continúe o no vigente en nuestra cultura.

En 1973, en Televisión, Lacan dice: “*El discurso analítico promete innovar*”¹ Nos preguntamos ¿qué es lo que innova el discurso psicoanalítico en lo tocante al amor y también en relación con el goce, el deseo y los afectos?

Es una promesa de que con el amor de transferencia se produzca algo nuevo con el amor. Ahora bien, una promesa no implica que se cumpla, pero sí sería algo implícito en la oferta analítica en tanto en cuanto, el analista que dirige una cura, ha podido comprobar los efectos de esa innovación en el amor en su propio análisis. Incluso podríamos decir, que es por haberlo comprobado él mismo que puede funcionar como analista. Es una premisa lacaniana que el análisis, es lo que se espera de un psicoanalista.

Ante la pregunta del entrevistador en Televisión: ¿qué debo hacer? Lacan responde: “*lo que yo hago es extraer de mi práctica la ética del bien decir*”², añadiendo que la ética tiene relación con el discurso.

Nuestras referencias respecto al saber alegre o al gay *sçavoir*, parten del texto de Televisión de 1973. *Gay sçavoir* – escrito así, con ç- es un saber alegre y que implica al goce. Es una expresión interesante, pues recoge un afecto como la alegría, y la conecta con el saber y el goce (ça), luego eso, nos habla de un viraje respecto al goce en el recorrido analítico, un pasaje desde padecerlo, no queriendo saber nada de él, a poder cernirlo con el decir, extrayendo a su vez un efecto de satisfacción como la alegría, que es algo relativo al goce del viviente. Trataremos de desarrollarlo.

En este punto toma a Santo Tomás y a la clasificación que hizo de las pasiones del alma, entre las cuales se encuentran la alegría y la tristeza, formando parte de las pasiones del *apetito concupiscible*, pero Lacan prefiere considerar a la tristeza como una cobardía moral, un pecado, al igual que lo hacía Dante, quien incluía a la tristeza en el capítulo del pecado de la pereza o acedia. De los perezosos decía “*estos desventurados que nunca estuvieron verdaderamente vivos*”.³ La pereza o acedia sería una especie de incapacidad de aceptar y hacerse cargo de la existencia de uno mismo.

Para Lacan, la tristeza – que podemos entonces poner en serie con la pereza y la *acedía*- es una cobardía moral derivada de no tomar en cuenta el deber del bien decir ni reconocerse en el inconsciente, en la estructura. Entendiendo por bien decir, un decir que hace acto en la medida que inventa un saber, una demostración sobre la imposibilidad de escribir la relación sexual. Es una apertura a lo real, o más bien, a la ranura de lo real por donde surge el decir verdadero. En todo esto, está implicada la

¹ J. Lacan. Radiofonía y Televisión, p.114.Ed. Anagrama 1977

² J.Lacan. Ib p.130

³ Dante Alighieri. Infierno. Canto III

ética del sujeto.

El síntoma es una invención del saber inconsciente, un truco ante los primeros encuentros con la imposibilidad de escribir la relación sexual. Un intento de ciframiento. Entonces, ¿cómo se puede hablar de inventar algo si ya lo estaba con el síntoma? Según el diccionario, inventar quiere decir encontrar la manera de hacer una cosa nueva, desconocida antes, en el sentido de una nueva manera de hacer algo diferente con lo mismo. Esta es la cuestión que a nuestro parecer se engancha con la promesa de innovación del discurso analítico, que merced a él, se pueda, sea probable encontrar otra manera de hacer con la no relación sexual diferente al callejón sin salida de los síntomas en su relación con el fantasma.

Lacan opone la tristeza al gay *sçavoir*, y lo nombra como una virtud, ya que toma la clasificación tomista, en la cual, la tristeza como pecado se opone a la alegría como virtud.

En el texto de 1973, hay una referencia implícita a la Ciencia Jovial, o Gaya Ciencia de Nietzsche. Gaya ciencia era la manera en la que se nombraba al arte poético de los trovadores provenzales de los siglos XIII y XIV.

En *Ecce homo*, Nietzsche se refiere a la gaya ciencia como “*síntesis del cantor, caballero y espíritu libre*”. La gaya ciencia es la de los “*espíritus libres*”, que serían aquellos que han sufrido una metamorfosis entre el santo, el artista y el metafísico, y que toman conciencia de sí, y con ello dejan de creer en Dios como algo exterior.

En el libro de la Gaya Ciencia es donde Nietzsche plantea profundamente la muerte de Dios. El “*espíritu libre*” sería aquel que ha experimentado una metamorfosis al haber atravesado los ideales, y de esa manera acabar con la creencia en un Dios. Sería entonces cuando por primera vez surgen las grandes posibilidades del hombre, su gaya ciencia. A la vez, esta consiste en tomar conciencia de que no hay un saber y que la verdad es un ídolo que hay que romper.

Es interesante lo que dice Nietzsche en el prólogo de la Gaya Ciencia respecto a aquel que saldría de la enfermedad de haber creído en Dios: “*De semejantes abismos, de semejante enfermedad grave, se vuelve regenerado, con una piel nueva, más delicada, más maliciosa, con un gusto más refinado para la alegría, con una segunda y más peligrosa inocencia en el goce, más ingenua a la vez y cien veces más refinada de lo que nunca lo había sido antes*”. Frente al riesgo de servidumbres y fanatismos que existen en la búsqueda de la trascendencia, Nietzsche apuesta por la autodeterminación que supone alegre y fuerte. Una libertad en el querer, y cómo esta implica desechar toda creencia y deseo de certeza.

Pensamos que Lacan de alguna manera está comparando – aunque sin mencionarlo- el “*espíritu libre*” de Nietzsche que tiene acceso a la gaya ciencia, con la posición de un sujeto al final de su análisis. Veamos lo que dice Lacan del gay *sçavoir* en Televisión: “*no se trata de comprender, de mordisquear en el sentido, sino de rasurarlo lo más que se pueda sin que haga liga para esa virtud, gozando del desciframiento, lo que implica que el gay saber no produzca al final más que la caída, el retorno al pecado*”⁴.

Así pues, la ética del bien decir de Lacan, es cercana a lo que plantea Nietzsche en la Gaya Ciencia.

El gay *sçavoir* entonces está del lado del desciframiento, pero con la salvedad de que rasure, que corte el sentido, lo más que se pueda, ya que de otra manera, en caso de que se adhiera y se pegue al sentido, se vuelve a caer en el pecado, tomado

⁴ J. Lacan. Ib. P. 107

aquí como pecado original, que es aquel que nos hace estar siempre en falta respecto a lo que podemos producir de sentido en relación a lo real del sexo, y como dice Lacan, “*la virtud no absuelve del pecado*”. Es decir, otra manera de nombrar a la castración.

Es una nueva virtud que Lacan se inventa, apartándose con ello de otras virtudes tomistas y también de las teologales: fe, esperanza y caridad, porque ninguna de esas virtudes casa, liga con la experiencia del final de análisis.

El recorrido analítico de un “*sujeto enfermo*” –jugando con la expresión de Nietzsche- va desde la entrada en análisis -solidaria con la creencia en el Dios del Sujeto supuesto Saber-, creencia que va de la mano con una falta de libertad en la medida que se está cautivo del fantasma y con el deseo embargado por no aceptar pagar el precio de la castración , hasta la caída de ese espejismo, que golpea tanto al analizante como al analista, produciendo de un lado destitución subjetiva y de otro un des-ser. Pero hasta que se produce esa caída, hay un trabajo con el Otro, un saber que se descubre, hasta que con el saber se topa con lo real que no liga con el sentido y que le hace tope.

El saber inventado hay que entenderlo en relación con el tope encontrado al sentido. Se trata pues de lo no-sabido en lo que sabe. La experiencia del análisis lleva a la constatación que no hay más que Unos, y que es imposible con el Uno llegar al 2 como saber último. Pero no es suficiente con constatarlo, pues eso puede dejar al sujeto en la desesperación. Lo que permite salir de eso es la letra como límite a lo que se escribe, lo que puede permitir cernir, bordear ese real y con ello la posibilidad de encontrar la satisfacción, la alegría de no perseguir más a la verdad, siempre mentirosa.

Al año siguiente de Televisión, en la Nota Italiana Lacan no habla de *gay savoir* sino de entusiasmo, que es un afecto de excitación, y que puede hacer serie con la alegría. Lacan asocia este efecto de afecto al hecho de haber circunscrito la causa del horror de saber, y cómo a partir de ahí saber ser un desperdicio para sus analizantes. Eso puede llevar al entusiasmo, y si lo hay, habrá analista. Es decir que: **No–siempre y No-todos**.

Se deduce que el horror de saber está conectado a dos cosas interrelacionadas: de un lado el horror a reconocer el propio ser de goce que anida en el fantasma, ya que ese goce es dis-armónico y rompe con los ideales, y de otro lado, el horror a saber lo que tapa ese objeto que el sujeto se hizo ser en el fantasma: el agujero en el sujeto y en el Otro. Así pues, agujero en el saber y en el goce. Encuentro con lo radicalmente Otro, con lo hétero, con lo que hace borde entre lo real y lo simbólico.

El saber en juego ahora es precisamente el de que no hay relación sexual que pueda escribirse, pero eso no significa que no se intente.

Lacan incita, anima en su Nota a los Italianos, a testimoniar precisamente sobre lo imposible de escribir. Producir un saber inédito, inventado, sobre la no relación sexual.

Es a esto a lo que Lacan llama su Seminario en *Les non dupes errent*, el decir verdadero. Un decir en oposición al mentiroso de la verdad, un decir que hace acto. Lacan habla de “*la ranura del decir verdadero*”⁵. Lo que mana por la ranura del decir verdadero es el S2 en el discurso analítico, es decir, un saber inconsciente en tanto que real. Un saber que por más que se sepa, sigue siendo real, inatrapable. Es un “*depósito*”, un “*sedimento*”⁶ que se produce en cada intento de alcanzar, en las vueltas de la repetición, lo que es imposible de la relación sexual.

⁵ J. Lacan. Seminario XXI. Inédito. Lección 12-2-1974

⁶ J. Lacan. Ib. Lección 12-2-1974

Es un saber a inventar alrededor de un vacío que no se puede colmar, y de manera diferente a la del síntoma. “*Es preciso inventar para ver dónde está el agujero, es preciso ver el borde del agujero*”⁷

Una invención en relación a lo que entre los sexos es imposible de escribir al faltar el significante. “*Esto puede hacer el amor más digno que la abundancia del parloteo que constituye hoy por hoy*” nos dice en su Nota a los Italianos. Refiriéndose después al *sicut palea* de Santo Tomás. Es una apuesta de Lacan, una apuesta podríamos decir del deseo del analista Lacan, empujar al analizante a que intente esa relación con la escritura. Pero se deduce que no está asegurado que llegado a ese punto del análisis todo analizante haga ese intento.

Pensamos que este es uno de los momentos en los que se sitúa una cuestión ética que es del orden de una elección, de un querer. Es un paso a lo real de lo cual tenemos testimonios. Justamente el pase nos da la oportunidad de constatar, no solamente que eso se produce, sino también la manera en la cual eso se produce.

Desde el inicio de este trabajo nos venimos preguntando ¿qué sujeto resulta al final del análisis? Nos aventuramos a responder que el deseo del analista es ese saber inédito que cierre el horror de saber de la castración del Otro, al que por voluntad propia el sujeto decidió dejar atrás, y esto no es sin una ética. Querer hacer ese recorrido, no es sin consecuencias:

-En relación al goce, Lacan se pregunta quién paga el pato. Podemos responder con él, que es el goce.

-En cuanto al amor: es poder encontrarse con un amor que no ignora la imposibilidad de la relación entre los sexos.

-En lo tocante al deseo: un deseo que le permitirá colocarse como analista que hace de su acto invención.

-En relación con los afectos: la satisfacción posible ante las grandes y pequeñas cosas de la vida.

Un sujeto del cual podemos decir, que tiene cierto margen de libertad.

⁷ J. Lacan. Ib. Lección 19-2-1974

Les passeurs et la logique temporelle

Armando Cote

« *Le collectif n'est rien que le sujet de l'individuel* ¹ »

En 1945, Lacan propose une logique temporelle propre au collectif mais qui inclut aussi l'individuel. A la fin de son texte *Le temps logique et l'assertion de certitude anticipée*, Lacan signale un des problèmes qui selon lui reste encore à résoudre pour la psychanalyse, il me semble que la proposition de la passe est une réponse à cette question : « comment dialectiquement réduire le moment de conclure et le temps pour comprendre à durer aussi peu que l'instant du regard ² »

Lacan utilise il ce principe de réduction temporelle concernant la procédure de la passe. En effet, lorsque le passant se soumet à la procédure de la passe après une expérience de plusieurs années d'analyse il entre dans une autre logique temporelle, simultanément individuelle et collective. Lors de cette procédure de la passe, il va rencontrer deux personnes choisies au hasard, pour durant quelques rencontres dire ce qui a été pour lui déterminant. La contraction du temps lors de cette procédure est importante mais cette dernière s'accroît lorsque le passeur rencontre le cartel, nous pourrions alors presque parler de « l'instant du regard » durant chaque témoignage des passeurs qui se déplie durant un brève instant par rapport à la durée de l'expérience.

Soulignons la place de lien qu'occupe le passeur, en effet, sans les passeurs, la rencontre entre le passant et le cartel serait inévitable, ce qui aurait trop de conséquences sur les effets imaginaires. Le passeur occupe une place essentielle de coupure dans l'espace et dans le temps dans le dispositif. Grâce au passeur un temps propre à la passe peut être obtenu, c'est un temps qui échappe à l'anticipation, donc à la préparation de la rencontre entre le passant et le cartel. *L'instant est le temps propre à la passe*. La valeur du dispositif de la passe tient à la rencontre d'un point essentiel qui est l'acte, lequel échappe au dispositif individuel de la rencontre analytique et que Lacan va récupérer au travers d'un dispositif collectif, pour le sauver de l'amnésie³ des « vieux de la vieille⁴ », par des «jeunots». Ainsi, Lacan renverse, non seulement une logique temporelle, mais aussi une logique collective, dans laquelle ce n'est plus les anciens « combattants » qui reçoivent le témoignage, mais des inconnus, des débutants⁵.

Suivons trois moments de la théorisation de Lacan sur la question du temps. Le premier moment date de 1945 et concerne la notion de temps logique, le second moment est celui de la théorie des jeux et le troisième concerne la topologie et le temps.

Le temps logique

J'aborderai la tâche du passeur en lien avec un texte de 1945 qui se nomme « Le nombre treize et la forme logique de suspicion.⁶ » La question principale qui y est posée

¹ Jacques Lacan. « Le temps logique et l'assertion de certitude anticipé », dans *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966,p.213.

² Ibid.p.212.

³ Jacques Lacan. « Discours à L'EFP », dans *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p.261

⁴ Jacques Lacan. « A propos de l'expérience de la passe, et de sa transmission », *Ornicar?*, n°12-13, novembre, 1973, p.123.

⁵ Jacques Lacan. « Conférence à Genève sur le symptôme », *Le bloc de notes de la psychanalyse*, Genève, 1985, p.8.

⁶ Jacques Lacan. « Le nombre treize et la forme logique de suspicion », in *Autre Écrits*, Paris, Le Seuil., pp. 85-99.

concerne la manière de trouver parmi 12 pièces de monnaie une de poids différents, en trois pesées, en trois temps donc. Cette interrogation rejoint celle concernant le cartel de la passe et de sa place dans ce dispositif. Autrement dit, comment reconnaître à partir du témoignage des passeurs ce dire qui a un poids différent des autres. La question étant pour le passeur de pouvoir être assez juste, d'être une balance juste pour que le cartel puisse prendre la mesure du poids des mots du passant.

Ce texte du « nombre treize » vient compléter celui du temps logique auquel Lacan veut ajouter de la question du lien de l'individu à la collection. Lacan a développé une structure logique du temps qu'il nomme temps épistémologique et qui diffère de sa construction chronologique. Ainsi, il a créé un sophisme⁷, c'est-à-dire un raisonnement logiquement invalide qui permet de concevoir un rapport entre la logique et le temps. La complexité du dispositif de la passe concernant le temps est là, il s'agit d'une autre logique qui tente de produire un temps, le temps qu'il faut pour saisir l'acte analytique.

La théorie des jeux

En 1967, Lacan souhaitait produire un temps propre pour saisir le passage de l'analysant à l'analyste, Lacan dit : « l'acte pourrait se saisir dans le temps qu'il se produit.⁸ » Il s'agit de produire un temps qui tienne compte de l'Autre, pour cela Lacan s'appuie sur la théorie des jeux⁹. En effet cette théorie traite du temps intersubjectif qui structure l'action humaine en tant qu'elle s'ordonne à l'action de l'autre et trouve dans la scansion et dans ses hésitations l'avènement de sa certitude. Pour éviter la certitude du passant Lacan a introduit la présence de deux passeurs, cette scansion produit l'hésitation nécessaire pour produire le temps propre pour saisir l'acte. En effet, La théorie de jeux traite du temps intersubjectif qui structure l'action humaine, en tant qu'elle s'ordonne à l'action de l'autre, trouve dans la scansion dans ses hésitations l'avènement de sa certitude. La structure de la procédure de la passe est pensée à partir de ce modèle de la théorie de jeux qui fait tout pour maintenir la présence d'un tiers, pour éviter un face à face. Le temps obtenu par Lacan est un temps hétérogène parce qu'il est rendu par un processus du savoir. Il fait appel à la théorie des jeux pour faire entrer la question du réel en jeu dans les liens imaginaires et symboliques. Les conséquences de cette conception du temps et son application concrète vont faire croître les différences entre Freud et Lacan et la manière de ce dernier d'aborder la question de la collectivité vis-à-vis de la foule. La foule freudienne n'est pas limitée dans son nombre, en revanche Lacan préférera au terme de foule celui de collectivité et y inclut une notion de limite. Pour Lacan, la collectivité suppose un nombre limité de personnes dans la mesure où le nombre peut faire obstacle à la logique mais surtout au temps¹⁰. Or, nous savons bien que la composition des cartels suit cette logique dont le cartel de la passe.

La parole coupée, écourtée, suspendue produit un effet de temporalité, ainsi la coupure

⁷ « Les sophismes sont d'authentiques paradoxes qui révèlent une difficulté logique réelle en exacerbant les contraintes et les règles de la parole, du langage, de la logique » CASSIN, B, *Le plaisir de parler*, Minuit, Paris, 1986, p. 83.

⁸ Jacques Lacan. « Discours à l'Ecole Freudienne de Paris, Autres Écrits, op.cit., 266

⁹ La théorie des jeux est présentée comme théorie de l'action humaine, structuré par un temps intersubjectif elle cherche à rendre compte d'ordres sociaux à partir des actions individuelles où le joueurs se comportent comme des entités isolables. La théorie des jeux est née en 1944 avec le livre de Von Neumann et Morgenstern. *Theory of games and economic behavior*, New York, 1944, Princeton University Press. Lacan en fait usage pour finir avec la question de l'intersubjectivité est mettre au centre du travail de l'école la question du transfert : “le transferts fait à lui seul objection à l'intersubjectivité” in « Proposition du 9 octobre 1967, Scilicet 1 1968.p.18

¹⁰ Jacques Lacan. « Le temps logique et l'assertion de certitude anticipé », dans *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p.213 « l'objectivation temporelle est plus difficile à concevoir à mesure que la collectivité s'accroît, semble faire obstacle à la logique collective »

fait exister le temps. C'est l'un des enjeux des séances dites courtes, à temporalité variable telles qu'introduisées par Lacan et à laquelle il s'est maintenu avec vigueur malgré l'opposition qu'il a pu rencontrer à ce propos chez ses contemporains car il savait que pour pouvoir clore une analyse, il faut d'emblée mettre fin à la jouissance de la chaîne signifiante, couper court à la jouissance de la parole vide. Au début il y a l'attente, l'espoir, et le temps et son traitement, il le dit ainsi : « Le transfert est une relation essentiellement liée au temps et à son maniement.¹¹ » La séance écourtée met un terme à tout espoir d'infini, d'éternité et coupe court le fils du sens qui tisse la couette qui servira à nous endormir, pour nous laisser sur le divan. Au raccourcissement du temps des séances, suivra la mise en place du dispositif de la passe qui est lié avec l'entrée en analyse, tel un temps de la fin, un temps nécessaire au deuil de la fin.

La question de la fin d'analyse concerne la manière d'analyser, le devenir de chaque analysant est en lien avec la question de la passe. Si l'analysant qui devient passeur n'est pas prêt à témoigner de la passe, le dispositif ne pourra pas marcher, le témoignage ne sera pas juste. La logique collective de la passe implique que chaque analyse qui s'engage doit inclure la question de la fin, autrement la position de l'analyste devient périlleuse, car ce n'est plus celle de l'analyste mais celle du maître, de l'hystérique ou de l'université. Nous sommes responsables du réel de la cure, de la logique collective de la fin d'analyse. A la fin d'une cure, un rapport différent doit s'opérer quant à l'individuel et au collectif

La topologie et le temps.

La fonction du passeur n'est pas celle de voir, mais de déduire, il doit peser les mots du passant, pour trouver parmi ces mots ceux qui ne sont pas vides mais pleins, pleins d'un sens nouveau comme dans le cas du poète avec les mots insensés. La pesée finale dit Michel Bouysseroux¹². « C'est la capacité de prendre acte de ce qui ne passe pas au savoir ». Ainsi la tâche du passeur n'est pas de comprendre mais de déduire ce qu'il ne voit pas, et n'entend pas car comme nous l'avons dit précédemment les notions de temps et d'espace dans la pensée lacanienne sont modifiés, ainsi le temps logique n'est pas mesurable et l'espace n'est pas visible, il faut donc recourir à la topologie pour tenter de rendre compte de ce qui fait simultanément surface et temps¹³. Ainsi, la notion de topologie va permettre à Lacan de préciser quel est le temps du sujet au lieu de l'Autre, en laissant de côté la notion d'espace cartésien.

J'ai conclu avec cette citation du séminaire *Les Non-dupes errant*, où Lacan revient sur la question du temps logique et dit : « j'avais autrefois commis un truc qui s'appelait *Le Temps logique*. Et c'est curieux que j'y aie mis au second temps, le temps pour comprendre, le temps pour comprendre ce qu'il y a à comprendre. C'est la seule chose dans cette forme que j'ai faite aussi épurée que possible, c'est la seule chose qu'il y avait à comprendre. C'est que le temps pour comprendre ne va pas s'il n'y a pas trois. A savoir ce que j'ai appelé l'instant de voir, puis la chose à comprendre, et puis le moment de conclure. [...] de conclure de travers. Sans quoi, s'il n'y a pas ces trois, il n'y a rien qui motive ce manifeste avec clarté les deux, à savoir cette scansion que j'ai décrite, qui est celle d'un arrêt, d'un cesser et d'un ré-départ.¹⁴ ». La place et la fonction du passeur, est me semble-t-il celle d'une possible place de tiers.

¹¹ Jacques Lacan. « Position de l'inconscient », *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, .844.

¹² Michel Bouysseroux. *Au risque de la topologie et de la poésie : élargir la psychanalyse*, Paris, Broché, 2011, p. 274..

¹³ Sur ce point vous pouvez lire : Erik Porge, *Lettres du symptôme : versions de l'Identification*. Paris, Broché, 2010., p.114.

¹⁴ Jacques Lacan. *Les Non-dupes errant*, inédit, séance du 9 avril 1974.

Pour Freud, la présence du tiers est également indispensable à l'effectuas d'un mot d'esprit. Pour un comique, il suffit d'être deux mais pour qu'il y est, mot d'esprit, il faut une troisième personne. La première personne pour Freud est l'auteur du mot d'esprit, la seconde facultative, est l'objet sur laquelle porte le mot d'esprit. Chez Freud, c'est le personnage du Juif qui occupe cette place de « dritte Person », c'est à lui que le mot d'esprit est communiqué et c'est lui qui accuse réception et décide du destin de ce mot d'esprit, à savoir s'il en rit ou non. Le cartel décide. Dans le modèle du mot d'esprit il est inclut la question du temps, d'un temps pour que l'effet du mot puisse trouver sa satisfaction dans un effet de non-sens, dans un moment d'urgence subjective. C'est pour cette raison que le temps presse au début, à l'entrée dans l'analyse, mais il presse autrement à la fin, il demande une conclusion collective pour recueillir son savoir.

Dévoilement du secret ou mirage de la vérité menteuse dans un cartel inédit de passeurs

Olga Medina

Pourquoi ai-je été désignée passeur ? De quel lieu pouvais-je m'autoriser à répondre à cette demande venue de l'école ? Qu'est-ce qu'un passeur ? Quels sont les effets de cette expérience ? Qu'est-ce que c'est la fin de l'analyse et qu'est ce qui est attendu dans la passe ? Ce sont les questions qui m'ont donné l'idée de constituer un cartel de passeurs, initiative jusque-là inédite dans notre école.

Une fois le cartel constitué, nous l'avons appelé « passe et fin d'analyse ». L'objet principal de partager cette expérience commune impliquait, en premier lieu une clarification du pourquoi de notre désignation de passeur et de répondre à la question : qu'est-ce qu'un passeur, et également de cerner les effets de cette désignation. Effets qui ne s'arrêtent pas au temps du dispositif. Ils continuent à se propager dans notre communauté, de manière particulière pour chacun d'entre nous. L'idée centrale de notre travail a tourné autour du moment logique dans la cure, du virage au moment même de notre désignation.

En deuxième lieu nous nous sommes interrogés sur le fonctionnement au niveau de toutes les instances du dispositif de la passe dans notre école, de son mode particulier de recrutement des analystes. En ce qui concerne le passant : son témoignage de ce qu'est le passage de l'analysant à l'analyste. Et quant au cartel de la passe : ce qui est attendu du témoignage du passant transmis par le passeur et le style même de la réponse à la nomination ou non nomination.

Nous nous sommes appuyés sur la lecture des textes fondateurs de Lacan sur la passe, notamment « L'étourdit » et « la lettre aux italiens » des Autres Ecrits. Au moment de la constitution du cartel aucun d'entre nous n'était en exercice de la fonction de passeur et je précise que dans notre cartel, les témoignages des passants n'ont jamais été transmis par confidentialité. Ce cartel ne se substitue pas au cartel de la passe comme récepteur de notre expérience, ni à un dispositif réaménagé des passants-passeurs. Il était plutôt question de l'évènement pour ce qui en est de nous. De cette expérience commune ressentie à la fois comme secrète, confidentielle, dans le sens de l'intime, *intimus*, comme venant de l'intérieur, presque innommable. Comme nous le rappelle Luis Izcovich, dans son séminaire de l'année dernière: l'objet, le point le plus intime et secret du sujet n'est pas à dévoiler et constitue son support. Nous avons pu constater qu'un cartel de passeur ne garantit pas une unification de l'expérience, ni un résultat définitif de celle-ci, laquelle continue à être très solitaire.

Ce dispositif nous a facilité l'articulation épistémique de certains éléments du vécu du passeur, chacun a tiré ses propres conclusions, mesuré les conséquences et progressé dans l'élaboration de ses propres questions. Pendant le déroulement de notre cartel, deux cartellisants se sont lancés dans la passe moment de contingence par évidence de l'urgence ressentit. Pour l'un d'entre eux l'analyse était déjà terminée depuis longtemps, et a été nommée AE. Pour l'autre le dispositif de la passe l'a poussé à donner un terme à son analyse. Un cartellisant a fini son analyse sans demande de passe. D'autres cartellisants n'ont pas pensé à la passe et n'ont pas fini leur analyse, même des années après avoir été passeurs. Cela montre à quel point il n'existe pas de standards, c'est le temps logique de l'un par un qui est en cause. Ceci va dans la direction voulu par Lacan pour son école.

Que vérifie-t-on dans la passe? La marque du désir, si le passant a cerné la cause de son horreur de savoir sur soi-même, ayant comme effet l'évidence de se prêter au dispositif de la passe, la manière dont il devient analyste de sa propre expérience. L'expérience montre que le

passant ne rend pas compte obligatoirement de la fin.

Nous savons qu'une demande d'entrée en analyse est une question différente de celle du désir d'être psychanalyste qui surgit au moment d'un franchissement dans l'analyse. Ceux qui se prêtent à la passe doivent néanmoins dire quelle a été la question initiale qui les a orientés vers l'analyse. Il me semble qu'il n'est pas anodin de rappeler ce que nous apprennent les passants sur le passage de l'analysant à l'analyste. Ce passage ne se pose pas en termes de thérapeutique, définie par Lacan comme la « restitution d'un état premier », ni de passage à la profession de psychanalyste, elle suppose plutôt la résolution d'une équation qui s'énonce comme désir de l'analyste. La proposition de Lacan est de capter quelque chose de ce moment de passage.

Le passant a à démontrer s'il a saisi dans son expérience qu'il n'y a plus d'objet qui satisfasse la pulsion ou encore que cet objet est toujours inadéquat, laissant ainsi apparaître l'ab-sens de l'objet détaché de ce lieu vide qui englobe les objets pulsionnels, et « qui fait surgir la structure du désir ». C'est-à-dire qu'il explique la manière dont il est arrivé à représenter pour celui qui prend la parole, un objet de déchet, cet « objet a » qui représente certaines énigmes condensées et qui se présentent dans les grandes fonctions liées au corps, comme le dit Lacan le 3 novembre 1973 dans son exposé « sur l'expérience de la passe », le sein nourricier, le déchet, le regard et la voix. Il rend compte du jugement intime, y compris même comme jugement final de sa longue trajectoire par l'analyse, son pèlerinage, de la rencontre avec « l'horizon déshabillé de l'être ».

Les passants parlent d'une satisfaction retrouvée. De quelle satisfaction s'agit-il ? En tout cas une satisfaction qui marque la fin ne vise pas la certitude de savoir, ni la certitude du fantasme, mais un savoir sur l'impossible. Il s'agit d'une satisfaction de la retrouvaille de ce trou objet cause du désir, c'est à dire de l'Un qui est introduit par l'expérience de l'inconscient, l'Un de la fente, du trait, de la rupture, du manque, de la castration et de l'inconsistance de l'Autre. Il s'agit d'une satisfaction de la retrouvaille de ce lieu où la parole a commencé et qui est resté vide. Il n'y a pas de vérité qu'on puisse dire toute, la vérité dans l'analyse sert à faire place où se dénonce le savoir de l'impossible d'écrire le rapport sexuel.

La temporalité de la passe implique donc de démontrer un parcours par la voie de l'inconscient, les articulations sur le symptôme, le fantasme et ce qui a été la cure et l'ensemble des changements, ses avatars dès la demande en analyse jusqu'à la fin, rendent compte de sa perspective épistémique, didactique, clinique, son transfert du travail envers l'école. Cette temporalité implique de faire part de son rapport à l'inconscient dans un dialogue avec le manque dans l'Autre incarné par le passeur, à qui le passant ne suppose rien mais en qui il fait confiance du fait même d'être dans le même bateau.

On peut s'interroger sur la production de ceux qui se sont présentés à la passe et qui ont vécu le passage à un moment très éloigné de leur témoignage et qui n'ont pas été nommés. Ce n'est pas parce qu'ils n'ont pas pu pour une raison quelconque, livrer leur raison de ce passage, que cela signifie qu'il n'y ait pas eu ni fin, ni passage. La valeur du dispositif de la passe ne tient pas aux nominations. Nous signalons Colette Soler. Le développement de leurs expériences de passe est un apport qui enrichit l'école et nous enseigne sur le dispositif de la passe. Certes, il peut y avoir une urgence, à faire un procès envers toutes les instances du dispositif et essayer de démontrer le pourquoi et le comment ils auraient dû être nommés.

A quel moment logique de la cure se trouve le passeur lorsqu'il est désigné par son propre analyste ? Nous avons discuté dans notre cartel au sujet de ce moment précis où notre analyste nous a désignés comme passeurs. Nous sommes arrivées à la conclusion qu'il s'agit du moment même de la passe clinique. Il est encore la passe, qui ne dure pas indéfiniment. C'est la réponse de Lacan lui-même dans la proposition du 9 octobre de 1967 à sa question : d'où pourrais donc être attendu un témoignage juste sur celui qui franchit cette passe ? Le passeur est dans le franchissement, où le désir de l'analyste commence à circuler mais sans

qu'on ne puisse toujours le reconnaître. C'est justement de ça, de ce virage, dont témoignent les passants. Cela explique, à mon avis, pourquoi certains passeurs se précipitent dans la passe en concluant qu'ils ont aussi trouvé la couleur et dans l'enthousiasme ils veulent démontrer la solution logique. Alors que d'autres sont poussés vers la sortie avec ou sans demande de passe. Dans le séminaire de 1976 Lacan stimulait ceux en qui la résistance était plus forte à témoigner c'est-à-dire les passeurs.

Lorsque j'ai reçu ma première demande pour être passeur, devant la surprise, je me suis demandé: comment fait-on? Où se trouve le manuel pour cette fonction? C'est alors que j'ai appelé celle qui a été plus tard le plus Un de notre cartel, Patricia Dahan, parce que j'avais entendu parler de son expérience de passeur quelque temps auparavant. Sa réponse a été claire: il n'existe pas d'indications, on fait comme on peut à partir de sa propre analyse. Ce cartel et l'expérience de passeur m'ont permis de vérifier qu'il n'existe pas de manuel de passeur, pas de syntagmes préétablis, le contraire empêcherait de laisser passer le discours analytique. On le sait, « la doctrine analytique n'est pas un livre à lire ».

Une fois dans le dispositif de la passe je vivais un paradoxe. J'étais moi-même dans une impasse où je ressentais la perte de certaines convictions qui me guidaient, puis des idéaux auxquels je m'accrochais. J'étais en train de me détacher de beaucoup des choses, dont j'ai pu me défaire par la suite. Toute consistance dans le savoir vacillait. Je ne savais pas sur quoi m'appuyer. Ce qui me traversait c'était plutôt l'horreur de savoir quant à la vérité menteuse, non pas du transfert, mais de la vérité du symptôme. J'étais loin de songer occuper cette place dont je ne connaissais pas le mode de fonctionnement. J'avais l'idée que cela arrivait à des gens expérimentés avec beaucoup d'années de pratique. J'ignorais que l'expérience dont il s'agissait, était plutôt d'avoir éprouvé que la vérité dans la psychanalyse concerne l'inconscient comme évènement, voie par laquelle une transmission est possible.

Par ailleurs, après mon expérience de passeur, j'étais interpellée par l'idée qui circulait dans notre communauté au sujet des AME, qui se tromperaient parfois en désignant des passeurs qui se trouveraient encore dans un moment d'incompréhension, ce qui les empêcheraient d'écouter le texte du passant. D'emblée, je vous affirme que le passeur peut être bien dans un moment d'incompréhension, mais ce n'est pas toujours le cas. Lacan le dit au sujet du passeur « qu'il soit en difficulté ou non ». En fait il s'agit d'une incompréhension de ce qui lui arrive à lui-même. Du passeur on en parle plutôt comme d'une plaque sensible, « un passeur appliqué », du latin *applicare*; ce qui permet de fixer l'empreinte qu'il doit transmettre au cartel. On parle aussi d'une boîte de résonance où résonne la vérité du dire qui existe aux dits du passant, de ce qu'il peut expliquer et entre guillemets hystoriser, de l'effet de son processus analytique. Il attrape, fixe l'énoncé d'un dire pour ensuite le transmettre comme ce qui résonne en lui-même. Un autre nom du passeur c'est la passoire, ustensile trouvé, « ce couloir, cette faille, par où » Lacan voulait « faire passer la passe ». Or, il est déjà dans la passe à son insu. La spécificité de cette incompréhension ne lui vient qu'après coup, lorsque le deuxième tour est amorcé.

Maintenant quant à la position du passeur : dans un premier moment il réceptionne le témoignage, mais sa position n'est pas passive. Il n'opère pas à partir du semblant d'objet cause du désir, c'est à dire en tant qu'analyste. Pour la construction du témoignage il se saisit du texte du passant comme boussole pour s'orienter du fait même de sa logique, laquelle tourne autour des points de vérité, changements fondamentaux dans leur vie, dans le rapport à la psychanalyse, à l'école, à l'inconscient. Le deuxième temps, c'est le moment de transmission non sans une certaine angoisse car il est concerné. Pour pouvoir transmettre la destitution subjective au cartel et permettre le passage de ce qui opère chez le passant, le passeur doit l'avoir éprouvé et dont la question du semblant de l'être est concerné.

Comme vous le savez on ne se propose pas pour être passeur, c'est quelque chose, je l'ai déjà dit, qui arrive par surprise, surprise qui n'est pas toujours heureuse, c'est l'analyste

qui a misé sur la disposition de l'analysant quant à sa logique et ses qualités poétiques dégagées de la cure. Il est proposé comme élément clef dans le dispositif mais pas promu en tant qu'analyste.

Le soir même de l'annonce de ma désignation arrivée par surprise au cours de l'appel du premier passant, me sachant encore « dans le dénouement de mon expérience personnelle », j'ai fait un rêve d'acquiescement à la demande du passant. Certains, l'ont déjà entendu dans une soirée d'école, qu'ils veuillent bien m'en excuser : « j'étais porteuse d'une maladie transmissible et irréversible. Dans mon rêve ce malheur je devais l'accepter avec une certaine satisfaction. Le rêve me proposait d'ailleurs une réponse à ma question insistante depuis 15 ans, celle de savoir, si l'analyse apportait quelque chose qui vaille la peine. L'attente était celle d'un dévoilement d'un secret via l'inconscient, le signifiant en espagnol « Si da » répondait de lui-même « oui, ça donne quelque chose » au moins, un certain savoir sur l'inconscient. La certitude de l'équivoque m'a soulagé quand à « l'office qui m'avait été confié ». Le fait que mon analyste m'ait par cette désignation attrapée au vol, m'a permis d'arrêter le battement d'ailes, m'a soulagée quant à l'analyse, et même du souci d'arriver à son terme. C'est dans le temps de la transmission que j'ai compris qu'on transmet non pas à la manière du passant « un jugement intime », cette transmission aussi irréversible ne va pas sans l'opinion du passeur. Le passeur peut transmettre au cartel du fait qu'il a été affecté de l'expérience du réel du mirage de la vérité. « Tout est partie d'une vérité particulière, d'un dévoilement qui a fait que la réalité n'est plus pour nous telle qu'elle était avant », nous dit Lacan dans la chose freudienne.

Avant ma désignation je m'étais déjà engagée dans l'aventure d'être la voix pour d'autres. Lors de mes contrôles, même en manifestant ma sensation d'imposture, les changements de la direction de la cure avec mes patients étaient repérables, des cures qui se sont avérées des analyses engagées et qui se poursuivent encore aujourd'hui. Quelques années après je me suis retrouvé moi-même dans la position de contrôleur, ma responsabilité dans le progrès de l'école s'est engagée. L'après coup de mon expérience m'a amené à comprendre et même à résoudre certaines questions du début de mon analyse. J'ai repéré aussi un changement dans ma propre cure, dans ma vie privée, marquée par un avant et un après.

Puis-je dire aujourd'hui que je suis dans un moment de perte, d'incompréhension, d'insatisfaction ? Non. J'ai été affectée par cette triple expérience, celle du passeur, du cartel des passeurs, et du cours de mon analyse qui a suivi. Non sans l'être par les détours de ma parole, renvoyée au commencement de ma demande d'analyse. C'est au cours de l'analyse et même à la fin qu'on peut savoir ce qu'on demande. Je trouve que l'entrée en analyse est aussi cruciale que celle de sa fin.

En 1990 J'ai interrogé un analyste au sujet d'un proche, mais c'est moi qui me suis retrouvée face à cet analyste parlant de mes propres souffrances. Quatre mois après je suis partie définitivement pour continuer mes études en Amérique du nord, même si j'étais convaincue de l'impossibilité de faire une analyse aux Etats Unis. Quatre mois après j'étais réveillée par un rêve qui a marqué ma demande. Le mythe d'Edipe représenté par un jeu d'échec fait de figures humaines, me montrait un pion qui traversait un labyrinthe obscur en train de se crever les yeux avec un barbelé. J'ai pris alors la décision de ne pas rester aveugle à tout jamais, je suis donc retournée chercher le secret infantile que l'analyse me promettait de dévoiler. J'ai arrêté quatre ans après pour la poursuivre en France. Le diapason de quatre, marquait un élément refoulé de mon histoire qu'un lapsus a débouché.

Au moment de la surprise de ma désignation et après mon expérience de passeur, d'anciens rêves ont rétroactivement reçu une nouvelle signification avec la clarté d'un « c'était ça », notamment celui au cours duquel je parlais une langue à laquelle je ne comprenais rien, et dont je n'aurais jamais le fin mot, hors-sens. Ab-sens comme accès au réel. C'est cette chose freudienne qui restera à jamais inaccessible, « la parole peut exprimer

l'être du sujet, mais, jusqu'à un certain point, elle n'y parvient jamais. Six ans après cette expérience de passeur, ma maladie, (le si-da de mon rêve de passeur), a pris de l'ampleur et je la transmets d'avantage, traversée par mon désir de faire lien avec l'école.

Je veux conclure en rejoignant les paroles de Albert Nguyen dans la lettre mensuelle n° 135 « Il n'y a ni cartel de la passe idéal, ni passeur ou passant idéal, pas de recette ou séries des critères de fin d'analyse, pas de garantie quant à l'AE nommé ».

Retour, retour à notre titre, d'un dévoilement du secret...qui ne s'avoue pas, ne se formule pas, mais qui s'exprime par une parole, ici et maintenant auprès de vous, trop tard, déjà, car de cette parole, vous n'entendez là que des chutes.

El saber del final del análisis

¿Cómo nombrarlo?

Ricardo Rojas

No toda salida o terminación de un análisis implica que se ha llegado a un final, Lacan señala que en un análisis, con fines terapéuticos, si las cosas que no marchaban vuelven a hacerlo y “el analizante piensa que es feliz de vivir, eso es suficiente”.¹ Pero si él quisiera ocupar el lugar del analista, es decir si su análisis tiene objetivos de formación didácticos, éste debe ser llevado hasta el final.

Lacan se preguntaba ¿cómo alguien persistía en el deseo de situarse en ese lugar luego de atisbar lo que sucede en ese final? Para mirar las consecuencias singulares de este asunto, crea un dispositivo: el del pase, tratando por su estructura y por su funcionamiento, de capturar algo de la singularidad de lo que se pone en juego en el final del análisis y capturar ese saber depositado por la experiencia misma. El dispositivo del pase tiene el modelo de una formación del inconsciente: el chiste y su funcionamiento parte de un *no-todo* propio de ese saber.

Para que haya final de análisis es necesario que se produzca un *Acto* “que es un salto” -así “todo este hecho (...) para dissimular” esta dimensión, tal como lo señala Lacan en su Seminario *El Acto analítico*² - que implica que se han alcanzado unas consecuencias lógicas que le permiten hablar de un análisis finito, de la conclusión de un análisis por sus consecuencias, porque se ha producido una transformación equivalente al paso de Cesar del Rubicón, se atraviesa o se pasa entonces un umbral, *Acto* que podemos nombrar «la *passe*» {«el *paso*»} jugando con la multivocidad de sentidos de la palabra en francés para indicar que ella remite en la *lalengua* de Lacan tanto a ese *Pase como paso*, como al dispositivo del pase inventado por él. La denominación del dispositivo remite entonces a esos juegos de la *lalengua* necesarios para que el *palabreanteser (parlêtre)* pueda, palabreando, darnos cuenta del *ser-de-saber* que derrubia el sentido desprendiendo la letra que bordea lo real.

La invención de este dispositivo nos entrega también la dimensión de tiempo lógico de ese *passe* (*paso/pase*), pues no se trata solo de un instante en el que, después de éste, ya nada permanece como antes, sino que es un *tiempo de pase* que dura, tiempo en el que se produce el momento de paso de psicoanalizante a analista. Por ello, se dice “estar en el *passe3, tiempo “en el que precisamente adviene el deseo del analista”⁴, el cual se produce por la llamada “resolución de la ecuación deseo del analista”⁵, que podemos descifrar a partir de la *Proposición*⁶ como el deseo que ha sostenido “en su operación al psicoanalizante” y cuya resolución implica el “término de la relación de la transferencia”, al elegir⁷ «no tener ganas de aceptar su opción de renovación del contrato” que lo mantenía abonado a su inconsciente,*

¹ Lacan J., *Conferencias y Entrevistas en las Universidades Norteamericanas*, En *Scilicet 6/7*, Ediciones de Seuil, Paris, 1976, p.15.

² Lacan J., *Seminario 15 El acto analítico*, Lección del 21 de febrero de 1968, Seminario inédito 1967-1968.

³ Lacan J., *Un procedimiento para el pase*, en *Ornicar? N° 37*, Ediciones Navarin, abril-junio de 1986, p. 7-12.

⁴ Ibid.

⁵ Maya B., *¿Qué es el deseo del analista?* Aparecido en la página web del VI Encuentro de la IF-EPFCL, Biblioteca del pase, Trabajo presentado en el Espacio Escuela del Foro de Medellín, Septiembre 2004, En www.vencontro-fepfcl.com.br/textos/bibpasse/Que_es_el_deseo_del_analista_Beatriz_Maya.pdf

⁶ Lacan J., *La Proposición del 9 de Octubre de 1967 sobre el psicoanalista de la Escuela*, En *Los Textos fundadores*, Directorio de la IF-EPFCL 2008-2010, p. 276. (Aplicable a todas las citaciones que siguen en este párrafo)

⁷ Esta tesis está ampliamente desarrollada en el texto: Rojas R., La elección del final, En Revista Stylus No. 12, p. 73-80.

“resto que como determinante de su división lo hace caer de su fantasma y lo destituye como sujeto”, vemos aquí algunas de las consecuencias lógicas que acompañan ese paso que llamaré el *paso-Acto-del-deseo-del-analista*, que si hay final de análisis, tiene necesariamente que producirse tarde o temprano.

Por lo tanto, el tiempo lógico del pase que conduce al final del análisis implicaría tres pasos:

Un primer paso: por el que se está en el momento del pase, tiempo del pasador, pues “estar en el passe”⁸ es condición para que alguien pueda ser designado como tal, el cual conlleva que se ha logrado algo que no estaba allí antes y es una relación al saber de lo real de la experiencia, que implicaría para el dispositivo del pase otra posibilidad de escucha del testimonio, por el hecho de “pertenercer”⁹ a la experiencia de este tiempo del final del análisis.

El analista de ese analizante, desde su posición de analista, desde su posición de «*no pienso*», hace la apuesta de la designación del pasador, pero esa apuesta debería estar hecha también desde su pertenencia al pase, pues es en el analista en quien “está presente ese momento de des-Ser» es él quien «guarda la esencia de lo que le pasó como un duelo» y quien sabe que «también a ellos ‘los pasadores’ les pasará»¹⁰. Del analista se supone que el duelo ya le pasó al haber reducido a su analista al objeto “*a*”, como dice en *L'etourdit*, eso es lo que le permitió terminar, al hacer “del objeto *a* el representante de la representación del analista”,¹¹ descubrimiento de un saber en lo real, al circunscribir, nos dice en la Nota Italiana, “la causa de su horror, el suyo propio, el de él, separado del de todos, horror de saber. (...) Desde ese momento ‘el analista’ sabe ser un desperdicio. Es lo que el análisis ha debido al menos hacerle sentir ‘pertenencia’”¹² lo que lo lleva al entusiasmo que es algo que se transmite al analizante, devenido pasador, para que no se produzca la declinación de su candidatura, para que “su falta” -la del analista- no pase a los pasadores, para que el asunto no continúe “teñido no obstante de depresión”,¹³ para que el duelo no perdure “causando el deseo del analizante más bien maniaco-depresivamente”.¹⁴ La falta es que un análisis bien puede terminar siendo un “éxito terapéutico”¹⁵ y donde el duelo finalmente “se consuma” pero donde no hay “analista ni por assomo”¹⁶. Concluyamos nombrando a este primer paso, el *paso-de-pertenecer* que inaugura el momento que llamaremos *de pertenencia al pase*.

Un segundo paso: aquel sin el cual no hay final, *paso-instante* que, al ser dado, trae como consecuencia un final que conlleva terminación y que no podemos seguir confundiendo con el tiempo del pase, que puede concluir o no, por lo que un Cartel del pase pudo bien afirmar equívocamente que “el pase no es el final”¹⁷. Este *passe (pase/paso)* es el que ya hemos nombrado *paso-Acto-del-deseo-del-analista* y me parece que es la presentificación de éste lo que debería marcar la nominación de analista de la Escuela (A.E.), pues indica la presencia de la función deseo del analista, sea que ella se actualice o no en una elección de autorización o reautorización, que es posterior. Podemos entonces recibir testimonios de alguien que no necesariamente sea un practicante del psicoanálisis, pues Lacan desprendió la

⁸ Lacan J., *Un procedimiento para el pase*, Ibíd. Y Lacan J., *La Proposición del 9 de Octubre de 1967 sobre el psicoanalista de la Escuela*, Ibíd., p. 278.

⁹ Ver el desarrollo de esta noción heideggeriana en relación al pase en: Maya B., *El tiempo del final*, En *Lo que pasa en el pase No. 1*, Publicación de la EPFCL-ALN, Medellín, Septiembre 2010, p. 25-33.

¹⁰ Lacan J., *La Proposición del 9 de Octubre de 1967 sobre el psicoanalista de la Escuela*, Ibíd.

¹¹ Lacan J., *L'etourdit (El atolondradicho)*, En *Escansión 1*, Editorial Paidós, Buenos Aires, 1984, p. 59.

¹² Lacan J., *Nota Italiana*, En *Los Textos fundadores*, Directorio de la IF-EPFCL 2008-2010, p. 301.

¹³ Ibíd.

¹⁴ Lacan J., *L'etourdit (El atolondradicho)*, Ibíd., p. 60.

¹⁵ Ibíd.

¹⁶ Lacan J., *Nota Italiana*, En *Los Textos fundadores*, Ibíd.

¹⁷ Barillot P., *El pase sin el final*, En *Lo que pasa en el pase No. 1*, Publicación de la EPFCL-ALN, Medellín, Septiembre 2010, p. 141-145. (Publicado también en Wunsh 7)

función, de lo que sería la *praxis*.

Pero se puede atisbar ese instante, tener todo en frente para resolver la ecuación del deseo del analista y sin embargo devolverse o volver de él, como lo señala Lacan¹⁸ para algunos susceptibles de ser designados pasadores, que echan mano de la cláusula de renovación del contrato para continuar estando abonados al inconsciente, se continúa *perteneciendo* al pase pues las consecuencias del primer paso no se pueden echar atrás. Podría uno preguntarse si se puede estar de vuelta al primer tiempo, el de la pertenencia al pase, incluso si esto es posible después de haber dado el segundo paso. ¿Qué es lo que haría que frente al atisbo o incluso, después de haberlo dado, se retorne, qué consecuencias tendría en uno y otro caso? ¿Se trata de una “falta” en el analista, reflejada en su dirección de la cura y que no es sin consecuencias? ¿O se trata de algo estructural en el sujeto: *turbo rechazo*¹⁹, *forclusión*²⁰, *desmentida*²¹ o *división*²² de “un saber vano de un ser que se escabulle”²³? ¿Qué consecuencias tendría este estar de vuelta? ¿Es eso lo que Lacan llama “estar en dificultad”²⁴? y finalmente ¿cómo se alcanzaría el final del proceso del tercer momento que termina con el tercer paso? ¿Un análisis interminable o que el duelo termine por pasar más bien maniacodepresivamente? ¿Cómo la participación en la Escuela puede no dejar caer en el olvido esa pertenencia? Citemos aquí a Lacan: “Se trata de saber (...) cuál es el efecto del Acto. Es el laberinto propio al reconocimiento de estos efectos por un sujeto que no puede reconocerlos, puesto que él está enteramente – como sujeto- transformado por el Acto, estos son esos efectos que allí designo, en todas partes en las que el término es empleado, con la rúbrica de la *Verleugnung*”.²⁵

Un tercer y último paso: aquel en que se atraviesa el umbral de la puerta de salida del consultorio del analista, consecuencia lógica del “final del espejismo de la verdad”,²⁶ del *Sujeto-supuesto-saber*, por lo que el análisis ya no va más. Nombremos a este paso el *paso-*

¹⁸Lacan J., *La Proposición del 9 de Octubre de 1967 sobre el psicoanalista de la Escuela*, Ibíd., p. 278. {ce qu'ils sont en cette passe ou de ce qu'ils y soient revenus}

¹⁹«louche refus» en Lacan J., *La Proposición del 9 de Octubre de 1967 sobre el psicoanalista de la Escuela*, En *Los Textos fundadores*, Directorio de la IF-EPFCL 2008-2010, p. 277.

²⁰Verwerfung: « Ce qui est refusé dans le symbolique (...) reaparît dans le réel {lo que se rechaza en lo simbólico reaparece en lo real}» Lacan J., *La Proposición del 9 de Octubre de 1967 sobre el psicoanalista de la Escuela*, En *Los Textos fundadores*, Directorio de la IF-EPFCL 2008-2010, Omisión de la p. 276.

²¹Verleugnung: Lacan J., *La Proposición del 9 de Octubre de 1967 sobre el psicoanalista de la Escuela*, En *Los Textos fundadores*, Directorio de la IF-EPFCL 2008-2010, p. 277. Dice Lacan de la Verleugnung en *La Entrevista con los estudiantes de Yale*, 24 de Noviembre de 1975, En Lacan J., *Conferencias y Entrevistas en las Universidades Norteamericanas*, En *Scilicet 6/7*, Ediciones de Seuil, Paris, 1976, p.37: «que se emparenta a la desmentida. (...) La desmentida tiene, yo creo, una relación a lo real (...) Hay toda suerte de desmentidas que vienen de lo real».

²²Spaltung: «pues esa división no es más que la del sujeto, cuya causa es ese resto». En Lacan J., *La Proposición del 9 de Octubre de 1967 sobre el psicoanalista de la Escuela*, En *Los Textos fundadores*, Directorio de la IF-EPFCL 2008-2010, p. 277.

²³Lacan J., *La Proposición del 9 de Octubre de 1967 sobre el psicoanalista de la Escuela*, En *Los Textos fundadores*, Directorio de la IF-EPFCL 2008-2010, p. 278.

²⁴Lacan J., *Un procedimiento para el pase*, Ibíd.

²⁵Lacan J., *Seminario 14 La lógica del fantasma*, Seminario 1966-1967, No publicado, Sesión del 15 de Febrero de 1967. En su *Seminario 15 El Acto analítico*, Seminario 1967-1968, Lacan tenía proyectado en las últimas sesiones hablar de la Verleugnung, pero el Seminario se interrumpió por los acontecimientos de Mayo. Lacan dirá en una *Conferencia el 18 de junio de 1968* que: «hubiera sido más ingenioso servirse de la Verleugnung de la que solo se encuentran de todo ella sino trazas y conferencias mediocres. El término de Verleugnung hubiese podido tomar, si yo hubiese podido este año hablarles como estaba previsto, su lugar autentico y su peso pleno». Me parece que esto último es lo que insinuó en su *Entrevista con los estudiantes de Yale* de la íntima relación entre la Verleugnung y lo real. Es decir, el saber en lo real propio del Acto analítico que marca el final del análisis.

²⁶Lacan J., *Prefacio a la Edición inglesa del Seminario XI*, En *Intervenciones y Textos 2*, Editorial Manantial, Buenos Aires, 1988, p. 59-62. (*Autres Écrits*, Seuil, 2001, p. 571-574).

del-final-del-proceso-de-alienación-separación.

No podría terminar este trabajo sin referirme al contenido de su título. Del saber del final mucho se ha escrito últimamente, mi trabajo es una invitación a que estemos abiertos a las **variasverdades** (*varités*)²⁷ de final que implicarían un saber singular propio de la experiencia psicoanalítica. Dado que es un saber en lo real que no se presta a la articulación significante y que es tomado como base para las nominaciones en el dispositivo del pase, no deberíamos continuar procediendo en los Carteles del pase por convencimiento de unos a los otros ni por consenso, pues como dice Lacan: “la verdad puede no convencer, el saber pasa en Acto”.²⁸ En el centro de la nominación debería estar un proceder por un *Acto* desde el *no-pienso*, pues este saber del final no permite ni concertación ni justificaciones. Por ello me parece que deberíamos retomar la propuesta de Colette Soler en el año 2000, de que el Cartel del pase debería escuchar los pasadores e inmediatamente nominar a partir de un «*juicio íntimo*», procediendo por mayoría simple, tal como se hacía al final de los años 60 en la E.F.P., mayoría simple tal como la reglamentó Lacan²⁹. De esta manera separaríamos nuevamente - y creo que eso sería importante- la función de jurados, de la función de elaboración que como siempre en el *Acto analítico* viene después, en un examen de sus consecuencias.

²⁷Neologismo lacaniano entre variedad y verdad.

²⁸Lacan J., *Alocución sobre la enseñanza* [1970] En: *Autres Écrits*. Paris: Seuil, 2001, p.305.

²⁹Lacan J., *Un procedimiento para el pase*, Ibíd. Donde se señala que: «*La decisión del jurado en pleno se toma según la opinión de dos de tres de los A.E. que hacen parte de él.*»

Crossing the Fantasy in the Sexual Act

Yehuda Israely

Introduction

The purpose of this paper is to research the way in which crossing the phantasm appears in the sexual act and the reverberation of this shift in the process toward end of analysis.

In seminar 9 “Identification” Lacan equates crossing the phantasm with giving up the position of being demanded by the Other (Lacan, 1961, session 16, 10). In seminar eleven “The four fundamental concepts of psychoanalysis” (Lacan, 1978 [1963], 263-76) he links crossing the phantasm with the end of analysis as a shift in the matheme ($\$ \leftrightarrow \square$). In seminar fourteen, “The Logic of Phantasy”, he views fantasy as a necessary form of lack-desire-jouissance (one word) in the sexual act of the neurotic (Lacan, 1966). The thread between these mathems is that if the subject does not identify himself through the demand of the Other, he can see the phantasm underlying the relation with the Other, and instead of expecting the satisfaction of sexual realation, he recognizes lack-as-jouissance as the kernel of the phantasm. This means that for the neurotic, beyond the pleasure principle is desire as pleasure beyond satisfaction.

What can the concept of crossing the phantasm contribute to the understanding of the sexual act? What could the sexual act look like at the end of analysis, once the belief in sexual relations ends? How is it that the experience of satisfaction stems from repetition of lack, when this lack takes the shape of fantasy? And how do these theoretical terms demonstrate themselves in the clinic? a particular vignette of an end of phase in analysis demonstrates how owning the phantasm, subjectifying it, is a step toward crossing the phantasm and end of analysis.

In the process of analysis, transference is the locus of the Other. In this locus the analyst assumes the position of the idealized “I” only in order to fall and frustrate the analysand’s fantasy of identification. The process culminates in the analyst taking the position of the undefinable *petit a*. Since analysis produces analysts, the shift in the patient from analysand to analyst also involves identification as *a'*.

In the sexual act, the body functions as the Locus of the Other and the phallus is what assumes the role of the satisfying object. Just as the missing object of satisfaction enables desire in the transference, the missing phallus in the sexual act enables sexual desire. Crossing the phantasm as far as the sexual act goes, is to awaken from the phallic orientation toward satisfying organs to the Real of lack as mainspring of jouissance. Desire then, is the essence of the neurotic structure’s jouissance, but when it misrecognizes it forms symptoms that give shape to frustration. First step in crossing the phantasm, in relation to the sexual act, is to identify this lack as desire-fantasy-jouissance and not as frustration.

Fantasy as a Form of Lack

What is the connection between repetition beyond the pleasure principle and the pleasure in the sexual act? In “Logic of Phantasy” (Lacan, 1966, Session 16, 11) Lacan repeats Freud’s idea that in every sexual act there is repetition of an incestuous experience. At first glance, the incestuous experience implies fusion between the subject and the object. If this is what is repeated it leads to a paradox. How can the subject experience pleasure that obliterates him once fused with the object? Lacan adds a correction to Freud’s position. It is not the incestuous experience that returns but its representation, its conceptualization. It’s the difference that Lacan makes between jouissance and value of jouissance, or use values vs. exchange value. In the same way the baby enjoys the absence of the spool and the presence of its signifier in the game of Fort-Da, in the sexual act, jouissance is not about the return of the incestuous experience but the repetition of that

precise loss. The original loss has the structure of the mother as Other, the infant as subject, and the imaginary phallus of the father as the place holder that ensures incestuous dissatisfaction. What repeats, takes the shape of fantasy and gives the effect of satisfaction in this structure. Structure is the constant “thing”. In his later teaching Lacan reconsidered the possibility of satisfaction of the Real, but even then, it’s the sinthomatic structure as borromean that functions as the Real. (Lacan, 1975-76, session 1, 8)

Another way to understand the satisfying effect of the repeating lack is to compare neurotic and perverse sexual jouissance. Neurotics have perverse fantasies while perverts have perverse acts (Lacan, 1966, session 24, 14). In neurotics, fantasy has the function of keeping desire open as a part of jouissance. In perversion there is no place for fantasy. If in neurosis the partner is a subject whom lack-desire is shared with, in perversion the partner is an object that is used in the attempt to reach full satisfaction. If the pervert would play Fort – Da, his aim would be to get hold of the spool in order to unite with it.

According to Freud and some of his followers, it is theoretically possible to reach the ultimate harmony of sexual maturation in the genital phase (Freud, 1905, 208). If this was possible, fantasy would be redundant. Lacan says that the celebrated genital phase is in itself an incestuous fantasy. Instead of feeling frustrated as if he is missing the ultimate satisfaction is somewhere else, the neurotic would live in more harmony with his sexuality if he would respect the place of fantasy as a necessary third partner in the act.

The Golden Ratio

Since the time attributed to Pythagoras and early Greek architects, the golden ratio has been a symbol of cosmic harmony. Phidias (490–430 BC) made the Parthenon statues that seem to embody the golden ratio. Its presence across many fields, from astronomy to biology, made it a tempting lure for the belief in sexual relation and it found its way even to contemporary algorithms of stock trade.

Lacan uses in seminar fourteen this symbol of geometric harmony, in order to demonstrate the sublimative maneuver in which lack becomes a source of satisfaction, and the incestuous jouissance is repeated in every sexual act through the structure of fantasy. The golden ratio, or phi, is a number that expresses a proportion that enables repetition:

$$\phi = \frac{1 + \sqrt{5}}{2} = 1.618033988\dots$$

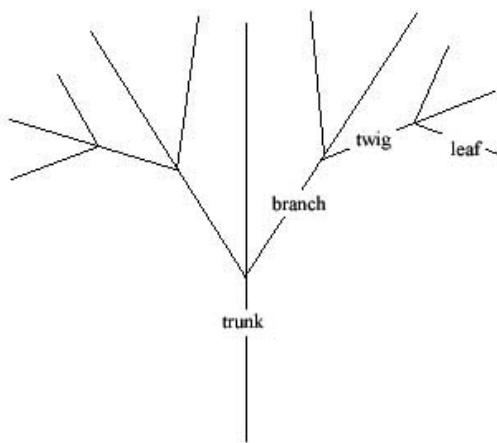
Lacan does not believe in animistic harmony. For him it's just another form of the sexual relation, but he can see why the subject Pythagoras does. Lacan discussed the important place that the lack holds in esthetics, in art and geometry in seminar seven “The Ethics of Psychoanalysis” (1959-60), and more specifically with the concept of “Phallic ratio” in “the signification of the phallus” (1958). In seminar 14 (1966-67) he goes into the details of how Phi is the only ratio that repeats itself across different scales. The two quantities, a and b, meet the requirement for the golden ratio between them if the ratio of their sum (a+b), divided by the larger (a), is equal to the ratio of the larger (a) divided by the smaller (b)

$$\frac{a+b}{a} = \frac{a}{b}$$

The same ratio will continue at larger scale $[(a+b+a)/(a+b)]$ or smaller scales. This precision in the measure of lack, of the precise gap between a' and b' that enables repetition, is what gives

the effect of harmonious satisfaction. In nature, for example in the proportions between parts of a tree, it would look like this:

$$\frac{\text{trunk}}{\text{branch}} = \frac{\text{branch}}{\text{twig}} = \frac{\text{twig}}{\text{leaf}} = \Phi$$

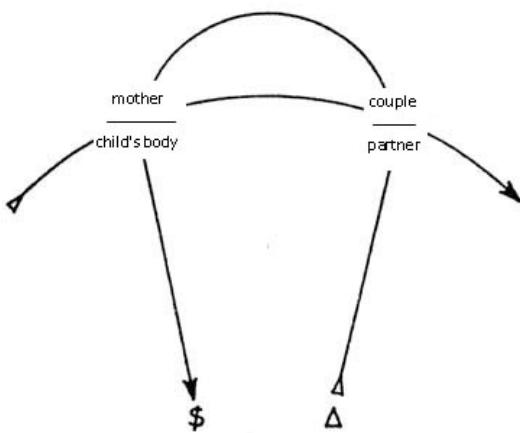


In a way, Lacan takes Pythagoras's phantasm as a structure for all phantasms. The original incestuous experience is represented by the ratio mother/child. The gap between them takes the shape of the phallus (mother+child+phallus=1). It is the imaginary phallus of the father that in the child's mind separates him from union with his mother. This in itself is a repetition of another ratio: body/organ. The unity of the organs to the body is not whole due to the castrating effect of language. The jouissance of the mythical unity of the body reverberates in the expectation of jouissance in the incestuous harmony of mother and child. $a/b = \text{body/organ} = a+b/a = \text{mother/child}$, and eventually will equal couple/partner.

$$\frac{\text{child's body}}{\text{organ}} = \frac{\text{mother}}{\text{child's body}} = \frac{\text{couple}}{\text{partner}} = \Phi$$

$$\frac{a}{b} = \frac{a+b}{a} = \frac{a+b+a}{a+b} = \Phi$$

The sexual act, the experience of being a partner in a couple, resonates the incestuous jouissance by repeating the structure. Its as if the unconscious script says: "I am a part of a whole, a partner in a couple, like an organ to the body or a child to the mother". The graph of desire demonstrates how the subject through the synchronic vector is signifying the original ratio as a first element of a signifying chain, and the diachronic vector libinizes via metonymy the present ratio.



The vector of the subject installs retroactively the present structure into the past and the vector of speech carries the libidinized past into the present. It is the ratio, the structure, that remains constant, that repeats from infantile sexuality to the adult sexual act, the missed yet fantasized and therefore experienced incestuous jouissance.

There are situations in which the primordial incestuous loss, instead of taking the shape of fantasy and desire as it is in the unconscious, takes the shape of a conscious complaint. In such situations, the patient would take the presence of fantasy as an insult to the promised satisfaction. The fantasy would be experienced as a threat from external reality. The following vignette exemplifies this.

The Case of Tal

"I cannot stand it anymore. I haven't slept all night again." Tal told of excruciating agonizing thoughts and feeling that don't let him sleep. The source of these feelings is the fact that his girlfriend keeps contact with her previous boyfriend. There is repetition here. It is not the first time he is in this situation and feeling like this. With his previous girlfriend it was the same and eventually it was the reason for his breaking up with her.

He remembered situations in his childhood in which his mother shared with him feelings of anger toward his father. He was a partner to these talks while the father was left out of the loop. One day he heard sounds of coitous from their bedroom. That's when he first experienced this emotional pain. He felt betrayed by his mother.

Tal recognized the repetition. He became aware that he is choosing the situation he is in with girlfriends, that he generates his own suffering, and that he repeats his feelings of betrayal by his mother. This helped him realize that the problem was not with his girlfriend but he continued to toss and turn at night even more. He now suffered not only from feelings of jealousy and betrayal but also from shame about these feelings having no basis.

In one of the following sessions I commented on the primal scene between the parents: "You lost the battle!" This sparked a relief and a chain of events: Like the Rat Man who knew he already paid yet continues to seek to pay a debt (Freud, 1909, 169), Tal recalled that his girlfriend already offered to cut off her previous relations yet he continued to be angry as if she didn't care. He realized it was his own sexual fantasy which included another man in the position of fantasy as a third element. Related complaints of being sexually dissatisfied with her stopped. He realized he was making it up. His original request, at the age of forty to be able to sustain a relationship was met and he considered ending his analysis. Erupting images of death in his dreams kept him in.

What Happened?

What happened? In order to feel desire toward his girlfriend he needed the sexual act between them to be invested libidinally-incestuously. He needed a signifier from his relations with his mother to make that link, to be an element that repeats the Phi structure. The repetition of this signifier would ensure the libidinal investment from the past to the present. The unconscious would not do with just any signifier. Because neurotic jouissance requires a component of desire, the

signifier needs to convey frustration, loss, and in one way or another, dissatisfaction. The experience of dissatisfaction due to another man, the father, functioned as the link between the past and the present fantasy of the ex-boyfriend of his girlfriend.

Within this fantasy he was protected by the presence of another man against fusion with the object, protected against being devoured by the feminine jouissance . Extracting the phantasm from the symptom and realizing his own sexual fantasy was one shift but owning the repetition did not lower his agony. Only once he subjectified the original incestuous loss he could harvest the jouissance harbored in the phantasm.

First step in crossing the phantasm was the realization that the reality of his complaint was of his own making. The demand of the Other, be it the engulfing mother or the castrating father, was exposed as a subjective Phantasm. The second step, in response to “you lost the battle” was the realization of the function of the demand of the Other, the phallic function of sustaining desire as jouissance by repeating a primordial structure. Crossing the phantasm in relation to the sexual act meant owning the fantasy about the position of the father in the incestuous formula so that the formula of the primordial fantasy will be used as a repetition structure, as a mobilizer of jouissance to his present day sexual act.

There was a side effect to positing the phallic father as a stop-gap that enables the phi formula to generate repetition of juoissance. The father was no longer a master that stands between the subject and death. He was no longer the Freudian imaginary father, the superego that squelches jouissance but its opposite, a function that through symbolic castration enable jouissance. The exposure of the signifier of the lack in the Other is the reduction of the Other to a structural stop-gap. It exposed the subject to his own castration in the face of death. Images of death in his dreams erupted and a new sense of urgency to live life with passion was sparked.

REFERENCES

- FREUD, S. (1905) Three Essays on Sexuality. SE VII: 125.
- FREUD, S. (1909). *Notes upon a Case of Obsessional Neurosis*. SE X: 153.
- FREUD, S. (1920). *Beyond the Pleasure Principle*. SE XVIII: 7.
- LACAN, J. (2002 [1958]) Signification of the Phallus in Ecrits. New York, London. Norton. 575.
- LACAN, J. (1986 [1959-1960]) The Seminar of Jacques Lacan, Book VII: The Ethics of Psychoanalysis. New York, London. Norton.
- LACAN, J. (1961) Unpublished Manuscript edited by Cormac Gallagher: Seminar IX Identification.
- LACAN, J. (1966) Unpublished Manuscript edited by Cormac Gallagher: Seminar XIV Logic of Phantasm.
- LACAN, J. (1978 [1963]) The Seminar of Jacques Lacan, Book XI: The Four Fundamental Concepts of Psychoanalysis. New York, London. Norton.
- LACAN, J. (1976) Unpublished Manuscript edited by Cormac Gallagher: Seminar XXIII Joyce the Sinthome.

Do objeto como borda ao sintoma como furo

Conrado Ramos

“O inconsciente real, *lalangue* e este afeto de satisfação [...] dá à análise um fim [...] muito mais atraente que as negatividades de estrutura, os tormentos da castração ou a religião do furo.” Afetado por esta frase de Albert Nguyen (2011) extraída do folder de divulgação deste Encontro Internacional de Escola, decidi tentar abordar a questão topologicamente. Faço-o a partir do que Lacan, em sua aula de 9 de março de 1976 do *Seminário 23*, chamou de “verificação do furo”, isto é, a necessidade lógica da reta infinita, considerada por Lacan como falo real, para a transformação do falso-furo de dois nós triviais dobrados um sobre o outro em um nó borromeano. Cito Lacan, da aula de 11 de maio de 1976 do mesmo seminário:

A topologia indica-nos que o círculo tem um furo no meio. Chegamos a sonhar sobre o que faz dele o centro, o que se prolonga em todos os tipos de efeitos de vocabulário, por exemplo, o centro nervoso, e ninguém sabe exatamente o que isso quer dizer. A reta infinita, por sua vez, tem por virtude ter o furo em volta dela toda. É o mais simples suporte do furo (LACAN, 1975-76/2007, p. 142)

Lacan faz aqui uma passagem que, ao menos em português, podemos considerar haver entre o *buraco*, como centro do círculo, e o *furo*, como espaço topológico ocupado pela reta infinita.

Dominique Fingermann (2011), em seu texto da *Wunsch 11*, nos recorda que o passador é aquele que se encontra no momento em que algo do trauma, da queixa, cessa de se escrever, abrindo para o *trou*, o que põe como afeto aquilo que se costuma chamar de posição depressiva. No entanto, embora isso coloque o passador em uma nova relação com o real, que se lhe revela como inacessível, falta ainda o que se possa fazer do ato em potência, que aí se localiza, efetivar-se numa passagem ao ato. Caiu algo que tamponava o furo e permite ao analisante uma experiência da análise que não se reduz à neurose de transferência. Algo cessou de se escrever, revelando, de um lado, o caráter contingente da transferência que até então se apresentava como necessário e, de outro lado, o real como impossível. No entanto, pode ser que não se tenha escrito ainda a cifra que permite verificar o impossível do real, aquela que Lacan condiciona ao entusiasmo. Cito-o: “Só existe analista se este desejo lhe advier, que já por isso ele seja rebotalho da dita (humanidade). Digo-o desde já: essa é a condição da qual, por alguma faceta de suas aventuras, o analista deve trazer a marca. Cabe a seus congêneres ‘saber’ encontrá-la.” (LACAN, 1973/2003, p. 313).

E mais adiante, no mesmo texto, ele diz: “A partir daí, ele sabe ser um rebotalho. Isso é o que o analista deve ao menos tê-lo feito sentir. Se ele não é levado ao entusiasmo, é bem possível que tenha havido análise, mas analista, nenhuma chance.” (p.313).

Temos, portanto, uma volta, na qual algo cai e abre para o luto do objeto. Mas precisamos de uma segunda volta, para que se inscreva o limite da série pela revelação de sua *inumerabilidade*.

Não é isso que Lacan diz em *O aturdido*?

“O objeto (*a*), ao cair do furo da banda, projeta-se a posteriori no que chamaremos, num abuso imaginário, de furo central do toro, ou seja, naquele em torno do qual o transfinito ímpar da demanda resolve-se pela volta dupla da interpretação.” (p.489).

E Lacan segue neste texto dizendo que é enquanto dura o luto do analisante pelo objeto ao qual o psicanalista se reduziu, que o analista continua a causar seu desejo, sobretudo maníaca-depressivamente. Não temos aí um momento no qual se revela o *trou* a partir do que cessou de se escrever? É muito importante pensarmos na proposta que Lacan faz de uma segunda volta, entendendo, ainda com Nguyen, que uma análise permite um fim mais atraente do que aquele da “religião do furo”. Podemos, inclusive, questionar se o fim de análise pelo luto do objeto, na negatividade da estrutura, não produz como efeitos a saída cínica e a identificação com o analista: afinal, o luto, em si mesmo, não deixa de ser o último instante da identificação com o analista caído. Está ainda por se pesquisar as relações entre a “religião do furo” e a razão cínica.

Não foi sem preocupações, portanto que Lacan tenha continuado o trecho acima de *O aturdido* dizendo que falta ainda “o estável do pôr-se no plano do falo (...) onde a análise encontra seu fim” (p.489). Não é aí que se dá a segunda volta pela qual a contingência se localiza e, com ela, o analista?

Também no *Prefácio á edição inglesa do Seminário 11* encontramos: “A miragem da verdade, da qual só se pode esperar a mentira (...), não tem outro limite senão a satisfação que marca o fim da análise.” (p. 568).

Insisto na produção dessa marca verificadora do fim da análise, citando agora a aula de 20 de março de 1973 do *Seminário 20*:

Lembro vocês a maneira como dou suporte a esse termo de contingência. O Falo – tal como a análise o aborda como ponto chave, o ponto extremo do que se enuncia como causa do desejo – a experiência analítica pára de não escrevê-lo. É nesse *pára de não e escrever* que reside a ponta do que chamei de contingência. A experiência analítica encontra aí seu termo, pois tudo que ela pode produzir, segundo meu engrama, é S1. (p.126)

Retomo agora minhas questões: é preciso uma segunda volta lógica para que, no lugar do buraco deixado pela queda do objeto, uma reta venha fazer furo, como suporte, fixação material do furo, como escrita que, não vindo do Outro, sirva de fixação do gozo real do sintoma.

O furo não é um vazio feito apenas de quedas e perdas, mas tem a materialidade da reta infinita e dos efeitos de satisfação que isso implica, na medida em que o saber sem sujeito que aí se verifica se realiza como pulsão, como experiência do viver.

Topologicamente, então, podemos pensar num tempo de análise que se caracteriza pelo intervalo entre o já ter feito borda, mas ainda não ter verificado o furo, e a contingência da verificação do furo propriamente dita – o que implica a reta, a marca, a escrita do falo real. (Não é aí, neste intervalo no qual uma não existência não pode, entretanto, ser ainda demonstrada, que encontramos o passador?)

Tentarei agora sustentar meu argumento a partir da lógica.

Peguemos o que diz Lacan (1975-76/2007) no seguinte trecho: “Que eu não possa mostrar que o nó com quatro nós de três, como borromeano, ex-siste, nada prova.” (p. 43).

Entra em jogo, aqui, o fato de que uma proposição universal negativa não vale como prova. Continua Lacan: “Seria preciso que eu demonstrasse que ele *não pode* existir, e assim, por esse impossível, um real seria assegurado. Tratar-se-ia do real constituído por não haver nó borromeano que se constitua com quatro nós de três. Demonstrar-lo, seria tocar um real.” (p.43)

Pois bem, aquilo que não existe, é preciso demonstrá-lo. Dizer apenas que não existe não assegura um impossível, posto que permanece no horizonte a *possibilidade* de existir. É este o problema que enfrenta a lógica clássica quando a confrontamos com modalidades ou com lógicas temporais, tal como Lacan faz no trecho acima do

Seminário 23. O valor de verdade modal contraria a teoria tradicional do conhecimento, na medida em que não permite supor verdades necessárias conhecíveis *a priori*, mas somente *a posteriori*, de modo que é preciso avaliar todos os casos possíveis para que se possa afirmar “será sempre o caso”. Dizer “é o caso” ou “não é o caso” não é suficiente para o inconsciente que não conhece a contradição. Se “é o caso”, pode deixar de ser (possível), como se “não é o caso”, pode vir a ser (contingência). Para tocarmos um real é preciso chegarmos ao que *não cessa* – seja de ser ou de não ser o caso (ao necessário ou ao impossível). A contingência, pois, enquanto tal, é o que não deixa as proposições universais negativas dormirem sossegadas, tendo em vista que o que não existe, *pode*, no entanto, vir a existir.

É daí que podemos entender por que razão Lacan (1970/2003) vai marcar em *O Aturdido* (p.466) que $\neg x\Phi x$ não é o mesmo que $x\neg\Phi x$, uma vez que fazer passar o *não existe um* da quantificação existencial para o *nenhum* da quantificação universal não garante nada acerca da existência, como demonstra Peirce (1960), além de transformar o caráter variável que temos quando a predicação incide sobre o elemento do domínio – o que vemos em “não existe um que não” – em constante, em coleção, isto é, no próprio domínio demarcado pelo *nenhum*. O “não há um que não” implica a nomeação do um a um, o traço distintivo particularizado e contável (traço unário), enquanto que o “nenhum é” ou o “todos não são” não nomeia cada um, mas a coleção, por um traço de unificação (significante mestre). Lembremos o que disse o Sr. Nassif na aula de 28 de fevereiro de 1968, do *Seminário 15*: “esse traço é necessariamente ocultado em todo universo de discurso, que só pode confundir o um contável e o um unificante” (p. 173). Somente, então, na quantificação existencial do “não há um que não” é que podemos recuperar a *distinção* entre o um contável e o um unificante da quantificação universal do “*nenhum*”.

Enfim, voltando ao problema da universal negativa, é necessário, então, que se prove que o que não existe *não possa* vir a existir. Somente isso retira da não existência a dimensão da possibilidade, fazendo do existir um impossível. Cingir um buraco, assim, talvez seja insuficiente sem que se prove haver, aí, um furo: *demonstrá-lo* é tocar um real. Que nada exista no buraco não é o mesmo que fazer ali um furo.

Não foi por essa via que Russell *provou*, na teoria dos conjuntos, uma impossibilidade para a auto-referência? Do mesmo modo, com uma reta (diagonal), Cantor *mostrou* a impossibilidade de enumeração do conjunto dos números reais, isto é, sempre vai haver um furo na cardinalidade do conjunto das partes dos números naturais.

Mas cabe ressaltar isso com cuidado, pois, por exemplo, na teoria dos conjuntos a auto-referência é possível. O problema que Russell encontrou não foi da ordem do *não há autorreferência*, mas o que provou foi: na teoria dos conjuntos, *nem toda* auto-referência é possível. Do mesmo modo, pode-se enumerar o conjunto dos números reais, mas não sem que se admita que ele é *não todo* enumerável.

Cabe questionarmos se, antes dessas conclusões matemáticas demonstrarem uma exceção aos seus respectivos universos, elas não estão de fato demonstrando a inconsistência do próprio universo. Não está aqui em jogo o que se põe *de fora* do universo a destruí-lo ou a dar ainda mais força ao que o sustenta ($\exists x\Phi x$), mas sim aquilo que, *de dentro*, se apresenta como opaco, inassimilável ao universo, um indiscernível dentro do próprio conjunto ($\neg\forall x\Phi x$): uma ruptura interna. O que Russel e Cantor fizeram, no fim das contas, não foi *traumatizar* o universo no qual trabalhavam? O que provaram, pela impossibilidade de poder vir a existir, não foi um furo? Um furo, não como lugar da falta daquilo que pode vir-a-ser – um buraco –, mas o furo do que nunca poderá vir-a-ser ali? Se provaram um impossível que faz furo, se provaram um impossível como furo, é um furo real, pois o impossível é real.

É deste modo que o falo real, a reta infinita, é do mesmo modo um não-enumerável num conjunto infinito: aquilo que verifica o furo real.

Concluindo.

Uma análise, então, pode levar um sintoma – que inicialmente assume a forma de uma representação, de mensagem do Outro – até a dimensão real de suporte material do trauma. Somente aí, talvez, o sintoma possa vir a ser concebido como letra de gozo, como o que resta para além de todas as identificações, como o que o falasser inventa não para tamponar o furo, mas para sustentá-lo, como causa. Essa letra, no entanto, não podemos dizer que ela venha do Outro. Por sua singularidade, ela é a *invenção* do falasser: é por ela que o falasser coloca no mundo algo de si; por ela, o falasser interpela o Outro. Aqui vale diferenciar o que se sustenta desde a língua e o que se sustenta vindo do tesouro dos significantes. Que os significantes venham do Outro, essa invenção, por sua vez, tem valor de nome próprio, cuspido do buraco e, é aí que o falo real, fazendo furo [S(A/)], se articula com o objeto pequeno *a*, como buraco – não como coalescência, mas sim como marca do impossível; é a *verificação*, em suma, que encontramos na última seta do discurso do analista (S1→ a):

É isso que caracteriza efetivamente a letra com que faço acompanhar esse *ossobjeto*, a saber, a letra pequeno *a*. Se reduzo esse *ossobjeto* a esse pequeno *a*, é precisamente para marcar que a letra, nesse caso, apenas testemunha a intrusão de uma escrita como outro [*autre*] com um pequeno *a*. A escrita em questão vem de um lugar diferente daquele do significante. (LACAN, 1975-76/2007, p. 141)

Esta letra, que faz furo e testemunha a intrusão de uma escrita como outro (como pequeno *a*), não seria o sinthoma? Não seria aquilo que, na inexistência do parceiro, o falasser inventa para ter do que gozar? Não é a letra que faz furo esse outro (*a*) parceiro de gozo do falasser?

REFERÊNCIAS

- FINGERMANN, D. A presença do passador: atualidade da Escola. *Wunsch 11: Boletim Internacional da EPFCL*. Outubro de 2011.
- LACAN, J. (1964). *O Seminário, livro 11: os quatro conceitos fundamentais da psicanálise*. Rio de Janeiro: Jorge Zahar Editor, 1988.
- LACAN, J. (1967-68) *O Seminário, livro 15: o ato psicanalítico*. Inédito.
- LACAN, J. (1970). O aturdido. In: *Outros Escritos*. Rio de Janeiro: Jorge Zahar Editor, 2003, p. 448-497.
- LACAN, J. (1972-73). *O Seminário, livro 20: mais, ainda*. Rio de Janeiro: Jorge Zahar editor, 1985.
- LACAN, J. (1973). Nota italiana. In: *Outros Escritos*. Rio de Janeiro: Jorge Zahar Editor, 2003, p. 311-315.
- LACAN, J. (1975-76). *O Seminário, livro 23: o sinthoma*. Rio de Janeiro: Jorge Zahar Editor, 2007.
- LACAN, J. (1976). Prefácio á edição inglesa do Seminário 11. In: *Outros Escritos*. Rio de Janeiro: Jorge Zahar Editor, 2003, p. 567-569.
- NGUYÊN, A. O que está em jogo no encontro internacional da escola: a análise, seus fins, suas consequências. *Folder de divulgação do 3º Encontro Internacional da Escola*. EPFCL. 2011.
- PEIRCE, C. S. *Collected papers*. Cambridge: Harvard University Press, 1960, Vol. II, Book III.

La partition du sujet, ou de la disposition mélomane

Anne Théveniaud

« Je suis l'intervalle entre les deux notes... »
Rilke¹

Ce fragment de rêve : « Je ne savais pas mon texte ... (et j'allais être refusée à l'audition) ». Mais si je n'avais pas « la chanson », les paroles donc, du moins j'en savais « l'air » (l'R, initiale de mon patronyme, einziger Zug d'un père mélomane), et je pouvais le chanter. L'air, la musique ? En fin d'analyse, ce qui se manifeste n'est pas la présence en toutes lettres d'un texte jusque-là non lisible, mais plutôt la « musique intérieure », l'arioso qui sous-tend une allure de vie, et en même temps la manière dont celle-ci peut arriver à se dire dans une écriture sensible. Non, tout n'est pas, à la fin, « réglé comme du papier à musique », et si chacun a bien sa partition, il lui revient, une fois qu'il l'a déchiffrée, de l'interpréter. Qu'il puisse y avoir un effet de bord par ce « langage à la fois intelligible et intraduisible »², c'est l'angle sous lequel on se propose ici d'aborder la musique, qui pourrait bien se révéler alors le 4°rond possible d'un nouage sinthomatique, de fin. Mon fil d'Aria-ne ?

Mélomane, qu'est-ce à dire ? Ouir, jouir ? ou bien plutôt lier la jouissance ?

La vibration sonore, pulsation, « vient jouer sur les rythmes internes du vivant »³, cardiaque, respiratoire. Mais si cette suite de sons prend un pouvoir expressif, c'est qu'elle est organisée selon une grille, structure trouée, qui en distribue les différentes hauteurs, c'est l'échelle de la gamme, et en mesure les valeurs plus ou moins longues, c'est le rythme. La répartition des intervalles sonores, soit ce qu'il y a « entre les notes », fait la texture d'une partition musicale, ligne mélodique sur l'axe horizontal, et palette harmonique sur l'axe vertical⁴. L'écriture musicale se rapporte certes à certaines règles, celles de l'harmonie et contrepoint, mais ne s'en déduit pas : elle reste un art de la composition, singulière. Or justement, écrire, c'est compter avec le code, mais aussi pour y trouver ce jeu qui permet au sujet d'inventer, entre consonance attendue et dissonance expressive. Ainsi, ce qui colore la musique, le chromatisme, est fait de notes étrangères à l'harmonie, écart infime que l'oreille repère aussitôt. Davantage, certains accords considérés comme impossibles harmoniquement, dissonants, ont toujours été présents dans la musique, comme le triton, « diabolus in musica »⁵. Serait-ce de la dissonance qu'il y a jouissance ? Là, je pourrais saisir aujourd'hui la pointe de ma prédilection immédiate et jamais démentie pour les Lieder de Mahler, dont les accords grinçants furent rejetés à l'époque hors de la musique véritable, comme « vacarme sonore » inaudible. C'est pourtant dans cet apparent non-sens harmonique et mélodique, que comme artiste, il savait logée son originalité la plus intime, et il en défendit jusqu'au bout le pouvoir expressif. Peut-on y reconnaître un effet de réel, qui alors surgit dans l'écriture et se manifeste à l'écoute ? J'y entends la

¹ R-M. Rilke « Livre d'heures »

² Levi-Strauss : « Mythologiques » (Plon) 1964 Ouverture.

³ Ibid.

⁴ Lévi-Strauss dit avoir déchiffré les mythes à la manière de grandes partitions en croisant diachronie et synchronie.

⁵ Intervalle harmonique non classé : il s'agit de la quarte augmentée.

stridence aigue de la dernière lettre, l’X muet et pourtant étrangement sonorisé de mon patronyme, siflement indéfini, « godet toujours prêt à faire accueil à la jouissance, ou tout au moins à l’invoquer de son artifice »⁶, repéré comme tel à chaque tour fait là autour, dans l’analyse.

Voyelle et vocalise

Voyelle : lettre qui représente une voix, nous apprend le Littré. Sa voix, à elle ? La mienne, sans doute déjà, puisque comme mes sœurs j’en ai hérité, signe distinctif des femmes de la famille, et j’ai toujours aimé chanter. Or, dans la musique vocale, ce qui se chante, ce sont les voyelles qui sont comme la chair du texte, alors qu’on en escamote les consonnes, peu vocales et dures à l’oreille. Les vocalises, ornements propres à la musique baroque, s’enroulent autour de la voyelle chantée, déploient leur virtuosité comme une voûte de vibrations autour du son émis par la voix. La voix humaine ose là un « outrepassement » qui va jusqu’à la « jubilatio »⁷. Ainsi les motets (petits mots) très mélismatiques d’un Monteverdi. Le concile de Trente ne s’y est pas trompé qui en dénonça le caractère lascif, et protestait aussi contre ce traitement du texte liturgique, devenu inintelligible. Mais le texte chanté est-il encore affaire de sens, ou d’abord de vocalité ? La jouissance qu’il procure a bien davantage à voir avec lalangue, sens démantelé. Voyelle : il y a là l’objet, et son coincement par le nœud d’une vocalise qui en circonscrit le bord .

Ecouter, écrire : la « petite phrase » musicale de « La Recherche »

« Alors, pour changer le cours de mes pensées,... je lui demandais de faire un peu de musique »⁸ . La musique, dit Proust, nous fait « entrer en contact avec un monde pour lequel nous ne sommes pas faits, qui nous semble sans forme parce que nos yeux ne le perçoivent pas, sans signification parce qu’il échappe à notre intelligence, que nous n’atteignons que par un seul sens »⁹ . Ce « seul sens », c’est la licorne qui l’incarne, « créature étrangère à l’humanité, ne percevant le monde que par l’ouïe ». Pour Swann, comme asséché dans une distance ironique face à la vie, la rencontre de la sonate inconnue jusque-là, va ressusciter le désir. En lui, cette impression sonore efface « les considérations humaines valables pour tous, laissées vacantes et en blanc ». Alors, dit l’auteur, « il était libre d’y inscrire le nom d’Odette »¹⁰ . Son écoute de la petite phrase, sensible d’abord à l’harmonie de la partie de piano, « masse multiforme, clapotement liquide », cerne ensuite le contour des motifs qui reviennent, comme « une chose qui n’est plus de la musique pure, qui est du dessin, de l’architecture, de la pensée »¹¹ . Attentif aux disparitions et réapparitions du thème qui suscitent son attente passionnée, il voit la phrase « approcher après une note haute longuement tenue... s’échappant de sous cette sonorité prolongée et tendue comme un rideau sonore »¹² . L’écoute deviendra chez Proust « ce travail de modelage d’une nébuleuse informe »¹³ . Elle en appellera à une écriture, capable de prendre « dans les anneaux

⁶ Lacan « Litaraterre » in « Autres écrits » p.19.

⁷ Jubilatio « sentiment de joie intérieure qui s’exprime plus par la voix que par les paroles, et plus par l’affection que par la langue ». G. Grimaud « La liturgie sacrée » Lyon 1666. Cité dans « Figures de la passion » éditions du musée de la musique 2001 p.59.

⁸ « La Recherche du temps perdu » éd. de La Pléiade 1963 t.3 p.371.

⁹ Ibid. t.1 « Un amour de Swann » p.237

¹⁰ Ibid.

¹¹ Ibid. t.1 p209 : Merleau-Ponty parle à ce propos dans « Le visible et l’invisible » (p.199) de la Sonate de Vinteuil comme « idée musicale ...absence circonscrite ».

¹² Ibid. p.211

¹³ Ibid. t.3 “La prisonnière” p.372

d'un beau style » ce « chant singulier...cet ineffable,...ce résidu réel que (chacun) est obligé de laisser au seuil des phrases »¹⁴.

Cadence de fin, ou encore, résolution.

Il y a pourachever un morceau de musique des formules codifiées, dites « cadences de fin », et qui viennent en résoudre les tensions harmoniques. Mais on appelle aussi « cadence » un passage non écrit, laissé à l'invention de l'interprète pour terminer le morceau! Cette sortie, improvisée par le soliste sur une « note qui résout » peut alors créer la surprise et surtout, éclairer les développements antérieurs d'un jour nouveau.

C'est ce que nous apprend Lévi-Strauss, mélomane averti, dans le récit d'une expérience¹⁵ qui prend, pour moi, valeur d'apologue de la traversée d'une analyse, et que j'intitule : l'explorateur exploré par sa mémoire musicale. Cheminant lieu après lieu sur le Mato Grosso, l'ethnologue se retourne vers ce qui l'a amené à « faire exploser le cours normal de sa vie » pour une tâche peut-être vaine : « qu'est-on venu faire ici ? Dans quel espoir ? A quelle fin ? ». Face à la déception de l'enquête sur le terrain, l'image de l'explorateur conquérant se défait. C'est alors qu'une mélodie rebattue de Chopin, fragment sonore « dérisoire », unheimlich pour le mélomane qu'il est, vient assiéger son oreille. La scrutant de plus près, en la replaçant dans la série des œuvres dont il s'était auparavant nourri, il décèle finalement l'allusion apte à déclencher l'émotion esthétique qui le fera vibrer. Le « fil de la mélodie...très lâche au début » s'est d'abord « entortillé » en une « nou-ure... inextricable ». Mais, à le suivre jusqu'à son extrémité, il va lui offrir une sortie insoupçonnée. La résolution soudaine de la phrase sur une note inattendue met un point final au retour obstiné de ce refrain, mais surtout, permet à Lévi-Strauss de « passer outre », d'achever sa périlleuse traversée en renversant la question initiale : « Etais-ce donc cela, le voyage ?¹⁶ ». Au retour, il écrira ses « *Mythologiques* » en calant ses chapitres sur des formes musicales, et dédiera l'ouvrage « A la musique... mère du souvenir et nourrice du rêve»¹⁷. En effet, il avoue avoir connu la « Chevauchée des Walkyries » avant même de savoir parler¹⁸! Avec la musique le fil de sa méditation a entretenu ce qu'il appelle un « rapport contrapunctique », un entrelacs tel qu'elles se relayaient l'une l'autre, se relançant tour à tour sans se confondre.

Conclusion : La fin de l'analyse ? Se trouver par son hystoire « disposé à », se découvrir des dispositions. Ainsi, je m'aperçois que, selon des intermittences réglées, une pratique musicale, amateur et diverse, mais aussi urgence vitale, a toujours relancé pour moi le cours de l'analyse. Davantage, la cure a pu faire fond sur mon oreille, attentive aux durées, aux silences, aux intensités, à la tonalité et à ses modulations, et bien sûr, à la chute, coupure. La séparation se fait d'avec cette voix invisible, comme en arrière, présence discrète. En-suite ? Ce qui suit, c'est se disposer à, se rendre disponible pour... La transformation attendue, j'en entrevois la possibilité, ouverte aujourd'hui, de transposer dans un autre registre, d'écriture, ce qui a été saisi au creux de la voix. Aborder la cadence de fin, c'est affirmer une tonalité, dans une modulation ultime, du mineur au majeur pourquoi pas ? c'est aussi un tempo particulier :

¹⁴ Ibid. p.257.

¹⁵ « Tristes tropiques » (Plon) p.434-436

¹⁶ A quoi il répond : « une exploration des déserts de ma mémoire plutôt que de ceux qui m'entouraient » Ibid.

¹⁷ « Mythologiques »1 Ouverture. Plon 1964 La citation, en exergue de l'ouvrage, est extraite d'un chœur de Chabrier sur des paroles d' E. Rostand

¹⁸ « De près, de loin » Entretiens avec Didier Eribon Ed O. Jacob

« Andante », qu'on traduit par « Allant », « Andante sostenuto », soit « « Très allant ». Ca peut même avoir de l'allure. Une fois tombé le rideau au dernier acte, cette didascalie aurait pu aussi bien constituer mon titre : « Musique ! », avec le point d'exclamation qui appelle un acte.

Ce texte est une manière de faire entendre ma voix singulière dans ce « concert », qui n'est pas une symphonie et encore moins un ensemble à l'unisson. Ainsi, dans la musique de tradition orale, non écrite, les voix d'un chœur ne se mettent pas au diapason. On n'accorde pas les violons ! Cette hétérophonie, comme l'appellent les musicologues, fait la richesse particulière de la texture chantée. Mais c'est aussi ce qui m'a permis de faire entendre ma voix sans craindre de ne pas avoir le ton exactement juste, la vraie note. Ecrire, je le découvre, c'est avoir la latitude, celle du sujet, de broder autour.

Commission Scientifique

Albert Nguyen (Responsable de la Rencontre)

Dominique Fingermann

Patricia Muñoz

Ana Martinez

Luis Izcovich

Pascale Leray

Gabriel Lombardi

Diego Mautino

Bernard Nominé

Marc Strauss

Commission d'Organisation

Nadine Naïtali (Responsable de l'Organisation)

Cathy Barnier

Dominique Champroux

François de Dax

Frédérique Decoin

Didier Grais

Mireille Scemama

Irène Tu Ton

Mise en page

Cícero Oliveira

